

LA GÉNÉRATION
DE L'HOMME,
OU
TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL,
TOME PREMIER.

LA GÉNÉRATION
DE L'HOMME,
OU
TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL,
CONSIDÉRÉ
DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.
Par Mr. NICOLAS VENETTE,
Docteur en Médecine.

NOUVELLE ÉDITION,
Enrichie de Remarques importantes, & augmentée de
nouvelles Figures, plus grandes & plus exactes que
dans les Editions précédentes.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXVIII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous avons cru que M. Nicolas Venette, Docteur en Médecine, Professeur en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Médecins agrégés au Collège royal de la Rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connoît présentement par-tout pour l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom sous celui de Salocini Vénitien, pour des raisons que nous ignorons; mais on pouvoit connoître, par plusieurs endroits de son Livre, qu'il étoit Médecin à la Rochelle.

Plusieurs personnes se sont récriées contre cet Ouvrage, comme un piege que l'on tendoit à la jeunesse: soit qu'ils l'eussent lu avec préoccupation, ou qu'ils en eussent ouï mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lu; d'autres, qui sont en plus grand nombre en ont dit des merveilles, & il n'y a guere de personnes savantes en Europe, qui n'aient ce Livre dans leur cabinet, puisqu'il a été réimprimé plusieurs fois & en différentes langues. Le docte M. Bayle, dans les Journaux de la république des lettres en 1786, 87 & 88, a été le premier qui nous ait fait connoître le cas infini qu'on

ij AVIS DE L'ÉDITEUR.

devoit faire de cet Ouvrage, en nous disant que son Auteur lui a appris mille choses importantes, prouvées par les faits. Apprendre mille choses importantes à l'un des plus célèbres Savants de l'Europe, est un éloge qui dit tout.

Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'ajouter que M. Daniel Taurry, Docteur en Medecine, dans son livre des Médicaments, parle de notre Auteur en des termes qui font connoître tout le bien qu'il en pense.

Enfin le laborieux Abbé de Furetiere, Membre de l'Académie Françoise, dans son grand Dictionnaire, au mot Pucelage, en le nommant fameux Médecin, le compare à Joubert, Docteur & Chancelier de la Faculté de Médecine à Montpellier.

Nous avons rapporté ces courtes notices pour faire voir que, si cet excellent Ouvrage a eu ses austères critiques, il a aussi eu l'approbation & les éloges que lui ont prodigues les vrai gens de mérite & les connoisseurs.

Nous avons apporté toute notre attention pour donner cette nouvelle édition très-correcte ; les gravures, qui sont si essentielles à l'intelligence de l'Ouvrage, sont neuves & faites avec beaucoup de soin.



PRÉFACE.

SI les livres des anciens , qui traitoient de l'amour , ne s'étoient point malheureusement perdus , ou par la malice des hommes , ou par l'injure des temps , nous aurions sans doute , par leur lecture , augmenté nos observations sur la génération des hommes , & par là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre Tiraquel.

Mais quoique nous en manquions , nous avons , ce me semble , par notre propre expérience , & par celle de nos amis , assez de lumiere pour faire un gros volume sur les ordres que la nature nous a prescrits pour la production des hommes , sans que nous ayions recours pour cela aux pensées des anciens.

La nature , qui n'est que Dieu même , ou , pour mieux dire , sa divine Providence répandue par

l'Univers , nous fournira encore des lumières sur cette matière , sans en aller chercher ailleurs. En cela nous suivrons ses préceptes , & nous obéirons à ses décrets ; mais comme la vérité est un attribut qui lui est inseparable , nous ne la déguiserons point , afin que la nature & la vérité jointes ensemble , soient les deux guides qui nous puissent conduire dans le cours de cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la nature ; nous ferons paroître à découvert tout ce qu'il y a de plus véritable & de plus caché dans l'histoire de la génération des hommes.

Je fais bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en considérer les admirables productions : que parmi les hommes il y en a beaucoup de foibles & de scrupuleux qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goût ; qui se plaignent toujours quand on n'est pas de leur sentiment. La vérité toute nue n'a point de charmes pour eux ; elle leur fait horreur , si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit

P R É F A G E.

v

masquée pour être belle; & comme s'ils n'étoient point hommes, aux moindres amorces de l'amour, ils s'offensent, ils crient, ils s'allarment & ils fuient.

Les premiers hommes étoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins scrupuleux & bien plus rai-sonnables. Leur nudité ne leur cau-foit aucune émotion déréglée. La nature & la raison étoient les maîtres-ses de leurs mouvements amoureux; & l'amour même, tout fier qu'il est, sembloit obéir à leurs ordres, quand ils s'y opposoient tant soit peu. Ils regar-doient une femme comme une statue, quand il n'étoit pas permis de l'aimer; & si par hazard l'amour leur échauf-foit le cœur, alors leur raison & leur force d'ame ménagoient si adroitemen-t leurs passions, qu'ils pouvoient entié-rement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisoit pas plus d'impression sur leur ame, que les filles de Lacédémone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lorsqu'elles dansoient toutes nues dans un carrefour sans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'hui bannie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit

a iii

conservée que parmi les sauvages , qui en cela sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considere l'aveuglement de l'homme & les contrariétés qui découvrent sa misere , je suis chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne qu'il n'entre pas en désespoir de ne se pas connoître lui-même , de ne savoir d'où il vient & comment il est fait. Je lui demande s'il est mieux instruit que moi sur les parties qui le composent , sur la maniere dont il a été engendré ; je connois par sa conversation que nous sommes fort ignorants l'un & l'autre sur cette matiere. Nous regardons tous deux autour de nous , & nous y voyons des gens qui n'ont là-dessus pas plus de lumiere que nous. Nous trouvons par hazard un homme qui nous instruit des principes de la génération , qui nous en montre les parties, qui nous en fait voir les actions , & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes pour multiplier leur espece dans le mariage , & les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens , comme s'il avoit dépit de se connoître lui-même & de savoir son origine , insulte à la

personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la nature dans la génération des hommes. Pour moi , qui vois que ce sont les commandemens & les ordres de Dieu , je les admire & je m'y soumets.

J'avoue que l'on nous a élevés dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe , que nous avons appellées honteuses , quoique *Moïse* les ait nommées saintes , puisqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher sans s'exposer d'avoir la main coupée , & nous sommes accoutumés à avoir de l'horreur pour leurs actions , comme si Dieu , selon la pensée de S. *Clément d'Alexandrie* , ne les avoit pas fabriquées , & les loix divines & humaines ne nous permettoient pas d'en user.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques , sans blesser la bienféance , quand on parle d'une manière à marquer l'état où les personnes sont lorsqu'elles le commettent , ou montrer par sa retenue qu'on les envisage avec peine , & qu'on les communique aux autres avec des circonstances de ménagement. Les choses les plus infames , qui sont représentées sous ce voile d'horreur , sont la cause

qu'on les regarde comme des crimes, & elles signifient plutôt les choses que l'action même, parce que chaque pensée exprimée ayant deux sortes de significations, l'une propre, l'autre accessoire, elle est considérée en divers sens. Ainsi une chose peut être infame & honnête, défendue & permise. Ces idées accessoires ne sont pas toujours attachées aux mots par un usage commun, il faut s'en rapporter à celui qui s'en sert, & lire son livre sous cette condition. Car les mots n'étant que des sons, & les choses étant indifférentes d'elles-mêmes, ils ne sont impudiques ni les uns ni les autres ; c'est une maladie ou une foiblesse d'âme de s'en scandaliser. C'est ainsi que *S. Augustin* en a usé, lorsqu'il dit, que s'il y a quelque personne impudique qui lit ce qu'il a écrit des plaisirs de l'amour dans le mariage, elle accuse plutôt sa turpitude que les paroles dont il a été obligé de se servir pour expliquer sa pensée sur la génération des hommes ; & il ajoute, qu'il espère que le lecteur pudique & le sage auditeur lui pardonneront aisément la manière de parler dont il s'est servi pour s'expliquer sur cette matière. C'est aussi de la même sorte

qu'en a usé l'Apôtre , lorsqu'il parle des horribles crimes des hommes & des femmes , qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties , en celui qui est contre les loix de la nature.

Celui qui fait ce que c'est que le monde , regarde tout avec indifférence ; à l'imitation du soleil , il ne peut être taché d'aucune chose , quelque sale qu'elle puisse être. Si par hazard ce livre tombe entre ses mains , il le lira sans scrupule , il y admirera les ordres secrets que Dieu a donnés à la nature pour perpétuer l'espèce des hommes.

Mais parce que c'est par l'amour que nous sommes engendrés , & que l'amour , que l'Ecriture nomme charité selon les sentiments de *S. Jérôme* , est la plus forte de toutes les passions , il y trouvera de quoi la ménager , & la dompter même quand il en sera embarrassé , si bien que je ne doute pas que ce livre ne puisse être d'un très-grand secours à plusieurs personnes , même à celles qui sont d'une vertu distinguée.

Un jeune homme y connoîtra donc de quel tempérament il est , quelle disposition il a pour la continence ou pour le mariage. Il apprendra à

x P R É F A C E.

quel âge il doit se marier , pour ne pas s'énerver dans le commencement de sa vie , & pour vivre long-temps avec plaisir ; en quelle saison ou à quelle heure du jour on peut faire sans s'incommoder des enfants sains & spirituels , qui soient un jour l'honneur & la gloire de leur pere & le soutien de l'Etat. Mais parce que les jeunes gens n'envisagent que la volupté , lorsqu'ils se marient , ils y verront dépeintes les incommodités incurables que causent les plaisirs excessifs du mariage , afin qu'avant que d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous causent , ils puissent les éviter & s'en garantir en même-temps.

Un vieillard y trouvera jusqu'à quel âge on peut se marier ; & s'il a dessein de se procurer des héritiers par le mariage , il y verra comment il doit se comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfants , & comment aussi , dans la froideur de son âge , il doit s'exciter auprès d'elle , sans qu'il puisse courir aucun risque d'altérer sa santé , ni de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Théologien , un Cafuiste & un Confesseur y apprendront les véritables

causes de la validité & de la dissolution du mariage ; les vices qui s'y rencontrent & même les péchés que l'on y commet parmi les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la génération , & par conséquent tout ce qui est contraire aux décrets de Dieu , aux loix du mariage & à l'intention de l'Eglise.

Un Juge y trouvera des difficultés de Droit & de Médecine , établies & décidés si clairement , qu'il faura lui-même distinguer les véritables causes de l'impuissance d'un homme ou de la stérilité d'une femme ; & il ne se laissera pas abuser quand on lui présentera des enfants supposés. Cette science par soi-même n'est point suspecte , au lieu qu'un Médecin , un Chirurgien & une Matrone , à qui pour l'ordinaire on se rapporte dans ces sortes de matières , peuvent être gagnés ou par complaisance ou par intérêt. On y marquera encore les défauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées , l'âge dans lequel on commence à engendrer , & celui dans lequel on finit , & les signes qui peuvent marquer véritablement la grossesse. On y verra si la nature a

xij P R É F A C E.

fixé aux femmes un temps pour accoucher, si les charmes, les magiciens ou les démons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin, on y apprendra si les hermaphrodites & les eunuques doivent se marier, & s'il peuvent faire des enfants.

Un Philosophe & un Médecin y trouveront, ce me semble, de quoi se satisfaire, en lisant quelques découvertes que j'ai faites sur les parties naturelles de la femme, & sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, sur la cause des règles & du lait des femmes, & sur quantité d'autres matières, que l'on n'a point encore bien expliquées jusqu'ici.

Une femme apprendra dans ce livre à régler ses mouvements amoureux, & à ménager la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le cloître ou pour le mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfants, qui ensuite ne se désespéreront point pour avoir embrassé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoîtra comment on doit rendre le devoir à son mari, & les égards

que l'on doit avoir pour lui, quand on aime sa santé, & que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille fera instruite par avance de tous les désordres que peut causer l'amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même ; car comme les liens du mariage sont indissolubles, il feroit à souhaiter que toutes les filles fussent, avant que d'être mariées, les peines & les chagrins que l'on y souffre.

Un athée même qui lira attentivement ce livre, & qui observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera de quoi changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ni livre, ni raisonnement qui lui fasse connoître plus clairement Dieu que ce que j'écris de la génération des hommes.

Un débauché y connoîtra quels facheux chagrins & quelles maladies incurables cause un amour déréglé ; & après y avoir fait de sérieuses réflexions, il y trouvera des remèdes, ou pour s'opposer à la violence de l'amour, ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il feroit à souhaiter que le Lecteur,

de quelque sexe qu'il fût, eût l'esprit réglé, & qu'il fût ce que c'est que l'amour & le monde : qu'après cela, il ne fût ni libertin ni impudique ; je désirerois même qu'il fût d'un âge raisonnable, pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour que j'ai fait d'après nature pour éviter les défauts & les crimes que j'y ai remarqués. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, & montrer aux sages les souplesses de l'amour pour s'en divertir, & de plus pour conserver leur santé, & les obliger à choisir les voies les plus assurées pour la génération sans en abuser.

Enfin, si nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit sujet d'accuser celui qui a formé les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, dont on abuse tous les jours si lâchement, & l'on pourroit encore blâmer celui qui nous a fait présent de la vigne, lorsque l'on s'enivre si aisément de son jus. Car si nous pesions les bienfaits & les présents de la nature, par le mauvais usage de ceux qui en usent, en vérité nous les prendrions toujours en mauvaise part.

Nous serions encore réduits à l'extrême de supprimer la plupart des livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos Bibliothèques *Catulle*, *Juvenal*, *Horace* & *Virgile* même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer *Aristote*, *Platon* & *Plutarque*, qui ont écrit de la génération & des voluptés naturelles. Il faudroit encore abhorrer les ouvrages de *Dante*, de *Petrarque*, de *Bocace*, de *Marsille Ficin*, de *Platine* & *d'Equicola*, qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'amour. Nous ne devrions point lire ce livre que *Jerôme Mengus*, Cordelier, dédia au Cardinal *Paleole*, ceux du P. *Delvio*, Jésuite, ni ceux du P. *Sprengel*, Dominicain, des conjonctions abominables que font au sabbat les sorciers avec les diables, non plus que le livre de l'Amour de *Flammius Nobilis*, l'un des grands Théologiens de son temps, qui après avoir travaillé à l'édition de la Bible Latine par l'ordre du Pape *Sixte V*, crut qu'il n'étoit ni déshonnête ni indigne de lui de composer celui-là, comme le chef-d'œuvre de sa vie. Il faudroit jeter au feu tous les Casuistes, qui nous enseignent tant de choses

xvj P R É F A C E.

sur ces matieres. Et le *P. Sanchez*, Jésuite, ne seroit point exempt de blâme, lui qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne liroit plus *S. Augustin*, *S. Grégoire de Nice*, ni *Tertullien*, qui parlent de l'amour conjugal en des termes que je n'oserois traduire en François qu'en les paraphrasant.

De plus, touchant la Médecine & l'Anatomie, je trouverai par-tout le livre des erreurs populaires de *Joubert*, qui traite des actions des parties des deux sexes, & qui osa bien le dédier à *Marguerite de Navarre*, Grand'mere d'*Henri le Grand*, de glorieuse mémoire. Celui d'*Ambroise Paré* & de *du Laurens* qui traitent de la génération des hommes, & celui de *Mauriceau*, qui parle de l'accouplement des femmes, avec des figures qui semblent déshonnêtes & impudiques. Que l'on débitera ouvertement un livre, qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinue adroitem-ment dans le cœur les mouveinents les plus tendres de l'amour. Que les livres de *Bodin*, Avocat, & de *Delan-cre*, Conseiller au Parlement de Bor-deaux, nous feront voir les impudi-

cités & les abominations que commettent les sorciers au sabbat : que le roman de la Rose & du Bourdon , dont *Jean de Meun* fut l'Auteur , se trouvera encore chez nos Libraires : que les pieces en vers , les satyres & les comedies de nos Poëtes se vendront publiquement , & qu'enfin le plus saint de tous les livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes : je ne crois pas que l'on puisse trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les questions qui composent ce livre.

Quel Prédicateur de l'Eglise a prêché avec plus de zèle & de force que moi la modération des plaisirs & la fuite des voluptés dans le mariage ? Qui est-ce qui s'est opposé plus que moi à l'excès de l'amour , & qui a enseigné de plus sûrs moyens pour se garantir de ses appas ? L'on n'a qu'à lire l'art. 2. du chap. 3. de la première partie ; les chap. 1. 2 & 6. l'art. 1 & 2. du chap. 8 ; les chap. 10 & 11. de la seconde ; le chap. 1. de la troisième partie de ce Livre , & plusieurs autres endroits , pour savoir si je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu .

Que l'on jugé mal , quand l'on ne juge des choses que par l'écorce & par

xvij P R É F A C E.

l'apparence ! Si nous considérons que *Loth* caresse amoureusement ses filles ; que *Samson* fait des merveilles que *S. Jérôme* appelle des fables à la lettre ; que *David* commet un adultere , que *Thamar* se prostitue ; qu'*Osée* se marie impudiquement par le conseil de Dieu ; que *Holla* & sa sœur courrent après des impudiques , ne croirons-nous pas que ce sont des choses déshonnêtes , abominables & indignes d'être placées dans l'Ecriture Sainte ?

D'ailleurs , je les prie encore qu'ils ne jugent pas de mon Livre sans l'avoir lu , comme l'on fit autrefois des Livres de *S. Thomas* & de *Roger Bacon* , Chancelier d'Angleterre , que l'on estima magiciens sur le seul titre de leurs Livres : enfin , qu'ils ne se laissent aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis , ni à la malignité des ignorants ; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques , que des sages qui s'appliquent à contempler la beauté de la Nature. Après tout s'ils le trouvent mauvais , je consens qu'ils le blâment , & même qu'ils le fassent brûler , comme fit autrefois *Neron* les Satyres de *Fabricius Vejento* , & le Sénat Romain les Livres de *Cremutus Cordus*.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique si malicieusement mon Livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués ? c'a été contre ces mêmes ouvrages que l'envie & la haine ont été les plus acharnées. N'a-t'on pas dit qu'*Homere* dormoit souvent, & qu'il étoit plein de fautes ? Que *Démonsthene* ne satisfaisoit guere ceux qui le lisoient ? Que *Ciceron* étoit un compilateur des Grecs, dont on a même marqué tous les passages ; qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux exordes & aux digressions, trop ennuyeux dans la cadence de ses périodes, & enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que *Senequ* le pere n'avoit point de liaison, & que son discours n'étoit que comme du sable sans chaux ? Que *Pline l'Historien* avaloit tout sans jugement, & qu'il ne digéroit rien ? Que *Virgile* avoit peu d'esprit & étoit un usurpateur des pensées d'autrui ? Qu'*Ovide* étoit trop désabondant ? Qu'*Horace* étoit trop déshonnête, & qu'il avoit écrit des vers en prose ? Que *S. Ambroise* étoit la corneille de la fable, & que ses commentaires sur *S. Luc* étoient des chansons & des bagatelles ? Enfin, l'envie ne se contente pas seulement

d'attaquer la réputation des personnes qu'elle hait, mais encore de celles qui lui sont contraires.

Quoi qu'il en soit, j'ai bien voulu me résoudre en faisant ce Livre à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne paroît ni onéreux ni injuste.

Enfin, je n'ai pu faire autrement, quelque ménagement que j'aie pu apporter dans mon discours. Je serai fort satisfait, si un petit nombre de personnes doctes & bien entendues estiment mon Livre. Je les préférerais toujours à une multitude grossière, qui souvent est un très-mauvais interprète pour la vérité. C'est sans doute ce que vouloit dire le Sage, quand il nous a laissé par écrit que *l'opinion du peuple étoit souvent l'opinion des fous*, & ce que nous a voulu insinuer Horace, qui commence une de ses plus belles odes par ces paroles : *Odi profanum vulgus, & arceo.*

Si tu veux, cher Lecteur, avoir encore
l'audace
De critiquer tous mes écrits,
Fais-moi paroître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

Fin de la Préface.



TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES

Contenus dans ce Premier Volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. Des parties de l'Homme & de la Femme qui servent à la génération,	page 1
Article I. Des parties naturelles & externes de l'Homme,	3
Art. II. Des parties naturelles & internes de l'Homme,	7
Art. III. Des parties naturelles & externes de la Femme,	19
Art. IV. Des parties naturelles & internes de la Femme,	26
CHAP. II. De la proportion naturelle & des défauts des parties génitales de l'Homme & de la Femme,	33
Art. I. De la proportion des parties	

<i>naturelles de l'Homme & de la Femme , selon les loix de la nature ,</i>	37
Art. II. Des défauts des parties naturelles de l'Homme ,	38
Art. III. Des défauts des parties naturelles de la Femme ,	46
CHAP. III. Des remedes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme ,	53
Art. I. Des maladies qui arrivent au membre viril , & qui peuvent être guéries ,	55
Art. II. Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme , & qui peuvent être guéries ,	77

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE. I.

Art. I. Éloge de la Virginité ,	93
Art. II. Des signes de la Virginité présente ,	97
Art. III. Des signes de la Virginité absente ,	101
CHAP. II. S'il y a des remedes capables de rendre la virginité à une fille ,	114
CHAP. III. A quel âge un garçon ou une fille doivent se marier ,	125
Art. I. Éloge du mariage ,	127
Art. II. L'âge le plus propre au mariage ,	131

DES CHAPITRES. xxiiij

Art. III. *De la conception, de la grossesse & de l'enfantement,* 145
Art. IV. *Si la nature a fixé un temps pour accoucher,* 151
Art. V. *Du devoir des mariés.* 161
Art. VI. *Du temps où les Hommes & les Femmes cessent d'engendrer,* 170
CHAP. IV. *Quel tempérament est le plus propre à un Homme pour être lascif, & à une Femme pour être amoureuse,* 176
Art. I. *Quel tempérament doit avoir un Homme pour être fort lascif,* 180
Art. II. *Quel tempérament doit avoir une Femme pour être fort amoureuse,* 191
Art. III. *Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme,* 201
CHAP. V. *En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement,* 209
Art. I. *A quelle heure du jour on doit baisser amoureusement sa Femme,* 221
Art. II. *Combien de fois pendant la nuit l'on peut caresser amoureusement sa Femme,* 235
Art. III. *Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une Femme,* 248
Art. IV. *Des remedes qui domtent le tempérament amoureux,* 249

xxiv TABLE, &c.

Art. V. Des remedes qui excitent
l'Homme à embrasser ardemment
une Femme, 264

CHAP. VI. Si l'Homme prend plus de
plaisir que la Femme lorsqu'ils se
caressent, 284

Art. I. De la maniere dont les person-
nes mariées doivent se caresser, 294

Art. II. Si l'on se trouve plus incom-
modé de baisser un laide Femme qu'une
belle, 303

CHAP. VII. Si ceux qui ne boivent que
de l'eau sont plus amoureux, & s'ils
vivent plus que les autres. 312

CHAP. VIII. Si la Femme est plus cons-
tante en amour que l'Homme, 328

CHAP. IX. Si l'on peut aimer sans être
jaloux, 345

CHAP. X. Si la Femme timide aime plus
que la hardie & l'enjouée, 364

CHAP. XI. S'il y a plus de peine à
gagner les bonnes graces d'une
Femme qu'à se les conserver, 381

CHAP. XII. Si la belle plaît plus que
la complaisante, 394

Fin de la Table du premier Volume.



TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Regarde qui voudra , d'un air sombre & pédant ,
Ce langage innocent ;
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentiments qu'inspire la Nature :
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouvements ;
Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens. Petrone.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Parties de l'Homme & de la Femme
qui servent à la génération.*

 UI auroit cru que Dieu
auroit fait , en créant le
monde , comme font au-
jourd'hui nos plus fameux
ouvriers , qui n'affectedent jamais d'abord

Tome I.

A

T A B L E A U

de faire voir ce que leur art a de plus excellent, mais qui attendent toujours sur la fin à donner des marques de leur chef-d'œuvre ? C'est pourtant ainsi que Dieu voulut commencer son ouvrage par les créatures les moins parfaites, & qu'il ne se reposa qu'après avoir montré les plus beaux traits de sa puissance, en formant l'homme à sa ressemblance & à son image.

La matière qu'il prit pour nous former, fut une terre qu'on peut appeler vierge, puisqu'elle n'avoit encore servi à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu lui-même prit la peine de paître pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme, qui devoit avoir des qualités toutes différentes des nôtres, ne fut pas formée de cette même matière, & il étoit bien juste qu'elle fût faite d'une matière plus noble & plus relevée, puisqu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il semble qu'en général, tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particulière, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui devoient servir à la

propagation de l'espece. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action; à considérer les esprits qui y sont portés, le chatouillement & les plaisirs que l'on y ressent, l'ame même qui y réside, puisque c'est par-là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire, & qui n'y doive faire de particulières réflexions.

ARTICLE I.

*Des Parties naturelles & externes
de l'Homme.*

Nous appellons le membre viril (a), la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux, sous le nom de Fascinus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'étoit acquis dans le monde; car il n'y a ni charmes ni enchantements qui la puissent égaler. Si par hasard une femme l'apperçoit par le défaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion de laquelle elle ne se peut défendre qu'avec peine.

4 T A B L E A U

En effet, dans ces derniers siecles, aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre-humain & l'origine des parties qui nous composent. Villandré, ainsi que remarque l'Histoire de France, commit un crime de lese-Majesté, pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loi de l'ancien Testament commande de couper la main à une femme qui auroit manié ces mêmes parties ou par mépris ou par injure; & cette même Loi, aussi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme, qui a quelque défaut dans les parties de la génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu; & les Caffres se trouvent glorieux quand ils ont coupé en guerre, à leurs ennemis, plusieurs membres virils, dont ils font présent à leurs femmes ou à leurs amis, qui, par honneur, s'en font des colliers qu'elles se mettent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps: si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussi-tôt par des foiblessest surprenantes, la tête en pâtit par des

pesanteurs insupportables, & les yeux en souffrent par des vertiges & des éblouissements funestes.

A considérer en gros cette partie, on diroit qu'elle est toute d'une piece; mais, si on l'examine par parties, on connoîtra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaisse, qui est garnie de veines & d'arteres, attachée fortement au gland par un lien robuste & membraneux (*b*); qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'enveloppe & presse comme un étui toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ni solide ni osseuse: si elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de désordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes; & il n'eût pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'hui, si, en se caressant, on eût été arrêté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la femence (*c*) est placé au milieu de cette partie: le gland, couvert de son prépuce, qui est à l'une de ses extrémités, a la chair si délicate (*d*) & si sensible, que c'est-là que la nature

En effet, dans ces derniers siecles, aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre-humain & l'origine des parties qui nous composent. Villandré, ainsi que remarque l'Histoire de France, commit un crime de lese-Majesté, pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loi de l'ancien Testament commande de couper la main à une femme qui auroit manié ces mêmes parties ou par mépris ou par injure; & cette même Loi, aussi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme, qui a quelque défaut dans les parties de la génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu; & les Caffres se trouvent glorieux quand ils ont coupé en guerre, à leurs ennemis, plusieurs membres virils, dont ils font présent à leurs femmes ou à leurs amis, qui, par honneur, s'en font des colliers qu'elles se mettent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps: si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussi-tôt par des foibleesses surprenantes, la tête en pâtit par des

pesanteurs insupportables, & les yeux en souffrent par des vertiges & des éblouissements funestes.

A considérer en gros cette partie, on diroit qu'elle est toute d'une piece; mais, si on l'examine par parties, on connoîtra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaisse, qui est garnie de veines & d'arteres, attachée fortement au gland par un lien robuste & membraneux (*b*); qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'enveloppe & presse comme un étui toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ni solide ni osseuse: si elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de désordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes; & il n'eût pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'hui, si, en se caressant, on eût été arrêté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la femence (*c*) est placé au milieu de cette partie: le gland, couvert de son prépuce, qui est à l'une de ses extrémités, a la chair si délicate (*d*) & si sensible, que c'est-là que la nature

a établi le trône de la volupté dans ses embrassements des femmes.

Deux tuyaux, que l'on nomme nerveux (*e*) ou cavernaux, accompagnent le conduit commun de l'urine & de la semence; ils sont remplis d'une matière déliée & spongieuse qui ressemble à du sang caillé & noirce. C'est dans leurs petites cavités que les artères & les nerfs portent des esprits, qui, s'y multipliant, font ensuite enfler ces deux parties, qui roidissent & qui endurcissent tout le corps de la verge, souvent contre notre volonté. C'est sans doute pour cela qu'*Aristote* a dit que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne se fait pas sans mystere. La nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend; & cette dureté, que nous souffrons souvent malgré nous, n'arrive pas seulement pour se lier étroitement à une femme, mais pour darder avec violence, dans ses parties les plus profondes, la matière dont on fait les hommes.

La verge ne fauroit s'élever sans muscle (*f*), ni se maintenir roide sans un continual abord d'esprits; il seroit

même impossible que la femence fût dardée comme elle l'est (g), si d'autres petits muscles (h) ne pressoient son conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

*Des parties naturelles & internes
de l'Homme.*

Les testicules sont renfermés dans une bourse (i) comme quelque chose de fort précieux ; aussi est-ce de là que la nature puise incessamment la matière dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'étoit pas permis autrefois, dans le barreau de Rome, de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules : si l'un est incommodé, flétri ou blessé, l'autre peut servir à la génération, & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles & les Cotes ; mais la nature renferme, dans cette seule

partie, toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un ; & nos histoires de médecine remarquent qu'il n'y a guere de Royaumes qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules ; mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissants, la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles*, Roi de Sicile, & *M. Pint*... de cette ville, connurent bien que le plus grand nombre de testicules n'étoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fût pour l'ardeur & pour le plaisir, & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou d'eux, que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philosophe ancien, avoit les testicules cachés dans le ventre, il n'y auroit point, entre les animaux, d'animal plus lascif que lui. Afin donc d'éviter les désordres de sa lasciveté, la nature, ajoute-t-il, a placé au dehors les parties de la

DE L'AMOUR CONJUGAL. 9

génération pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je repliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux, puisqu'en tout temps & à toute heure il est disposé aux délices de l'amour, & que la plupart des animaux attendent la belle saison pour s'accoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raison de mettre ces parties au dehors. La semence en est beaucoup mieux préparée, lorsqu'elle a plus d'étendue & de temps à se perfectionner; & c'est sans doute cette même raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la nôtre, parce que les vaisseaux, qui en préparent la matière, sont incomparablement plus courts & moins entrelacés que ceux des hommes.

Presque tous les enfants ont les testicules cachés dans le ventre ou dans les aînes, & il s'en trouve peu à qui les testicules paroissent avant l'âge de huit ou dix ans; c'est alors que la chaleur, commençant à être vigoureuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la

nature, & qu'elle pousse au dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusques en ce temps-là. De tous ces enfants, il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'Argenton n'aurroit douté de la puissance de son mari, si elle lui avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit su justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si, après sa mort, *Ambroise Paré* n'eût trouvé ses testicules dans le ventre; & jamais le Lapidaire dont parle *Kerckingius*, *obſerv. 13*, n'eût si fortement chanté, s'il n'eût eu ses testicules cachés dans le ventre, qui lui sortirent à dix-huit ans, après une fievre chaude.

Quoi qu'en veuille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expé-

rience & la raison m'obligent de m'éloigner du sentiment de ce Médecin ; car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule se mêlant ensemble lorsqu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'effet que nous en voyons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

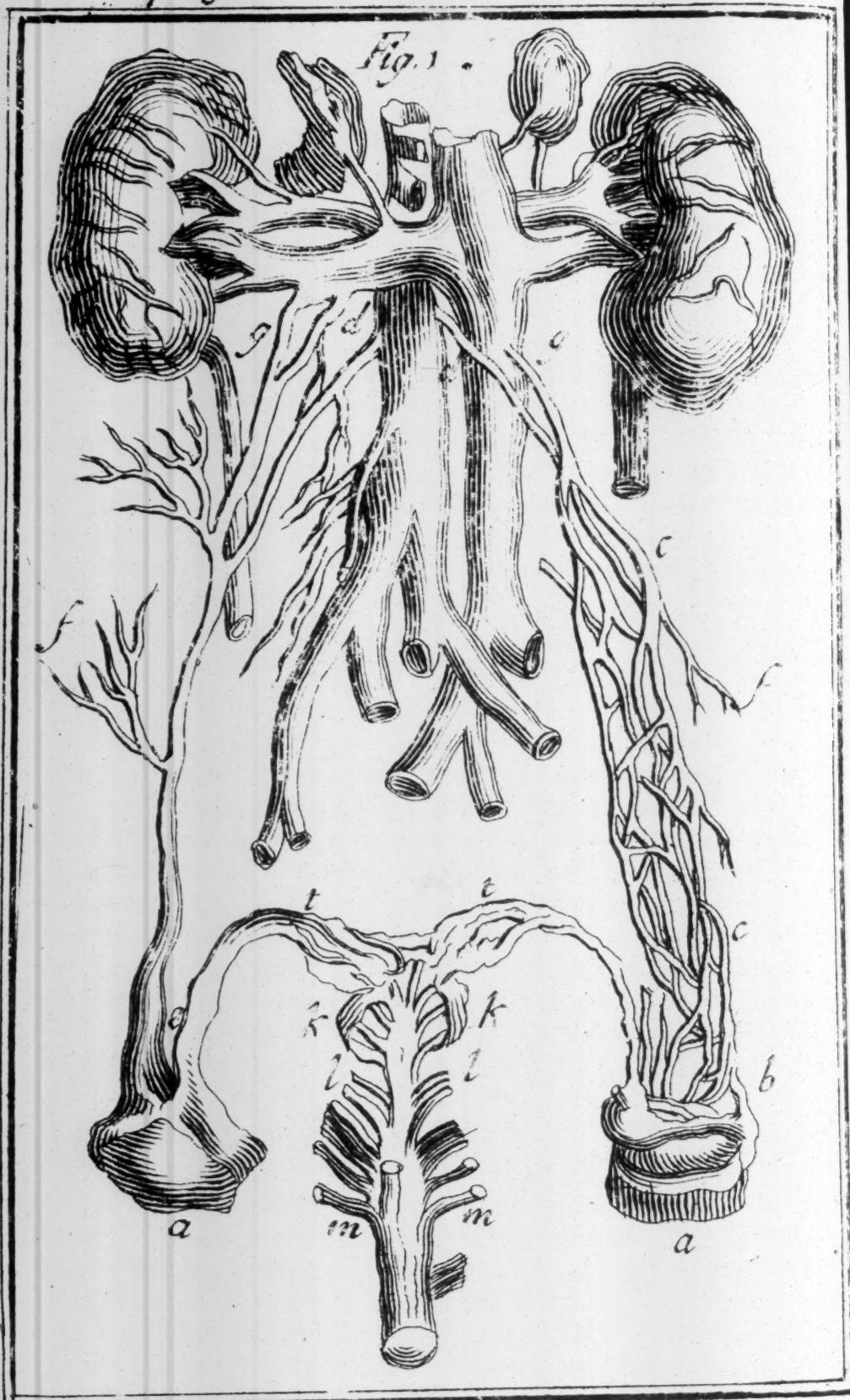
Au reste, dans la dissection que j'ai faite plusieurs fois des testicules des hommes, j'ai souvent remarqué que le gauche avoit des veines & des arteres plus grosses que l'autre, & que par conséquent il étoit plus échauffé par le sang & plus vivifié par les esprits, & que d'ailleurs il étoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de semence que l'autre ; d'où l'on pourroit conclure, contre le sentiment d'*Hippocrate*, qu'il contribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais, à dire le vrai, pour le répéter encore, ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle :

témoin l'histoire que nous fait *Gassendi*, d'un homme qui, s'étant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfants de l'un & de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes très-dures à la pointe de la lancette (*a*), de peur que les esprits, qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques (*b*), qu'on pourroit dire être la fin des préparants & le commencement des ejaculatoires. Elle est faite d'un nombre infini de petits filets (*b*), qui sont comme les réservoirs d'une matière féminale, qui vient d'un sang artériel, filtré par mille petits conduits, & d'un suc nerveux qui s'y est aussi glissé par mille petits détours ; une matière glanduleuse occupe l'entre-deux de ces vaisseaux, leur communique la vertu d'engendrer de la semence ; les arteres (*c*) & les nerfs (*f*) portent incessamment aux testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme ; des muscles pressent & préservent ces deux petites parties & les suspendent, de





peur que les vaisseaux, qui préparent & contiennent la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules & par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit sans doute, dans les mouvements de cette passion, des accidents funestes, si ces mêmes muscles, en les tirant en haut, ne les engrantissoient; - souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette occasion, s'ils ne les approchoient de la racine de la verge.

Quelques Philosophes, & après eux quelques Médecins, ne demeurent pas d'accord que la semence se forme dans les testicules, parce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ni de passage pour y porter la matière; que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire aucune coction d'une matière spiritueuse; qu'on a beau faire la dissection des testicules, on n'y trouve jamais de semence; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de testicules, & qui cependant ne laissent pas d'engendrer: enfin, que nous avons des histoires qui nous assurent que des hommes qui en avoient été privés, ont fait néanmoins des enfants.

Toutes ces raisons paroissent bien

fortes à ceux qui n'examinent les choses que par les livres des Auteurs; mais si nous recherchons diligemment la vérité de tout cela, par la dissection des parties & par d'autres meilleures raisons, nous serons bientôt d'un autre sentiment.

Car on fait que les arteres spermatiques (*d*) vont tout droit aux testicules, & qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent, à l'épidydime (*e*) & au corps du testicule, la matière de la semence. On fait encore que les nerfs qui viennent de la sixième paire (*f*), & ceux qui sortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos (*ff*), communiquent aux testicules une matière spiritueuse propre à la génération; d'ailleurs, que les testicules n'étant qu'un entrelacis de vaisseaux (*b*), ils ont à cause de cela des cavités, bien qu'elles ne soient pas sensibles; que la semence n'étant qu'un excrément, la nature ne souffre pas long-temps dans les testicules, à moins qu'ils ne soient malades: ce que l'histoire de Dodone nous confirme, qui, ayant trouvé dans le corps d'un Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuite

coupé, en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui étoient présents ; que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux ; & qu'enfin les histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux qui ont engendré sans testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent être entendues ainsi que nous l'expliquerons au Chapitre des eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte, est prise du tempérament des testicules. Cependant on fait que le cerveau est d'un tempérament froid, & d'une substance assez solide pour être de sa nature une glande ; que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine, & que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de sa substance, & quelle étoit la matière prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir ; & si j'ai souvent observé, en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de sérosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'étoit néanmoins que du sang qui commençoit à se

changer en suc nerveux : ainsi, bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurés que ceux du cœur ; car le sang des arteres, tout ouvert & tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation, par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu près de même, lorsqu'ils veulent faire de l'eau de vie ; car les esprits de vin qu'ils mettent dans l'alambic s'élevant peu à peu au chapiteau, & se distribuant ensuite, par un long conduit, dans un vaisseau qui le reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goût, s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau ; comme si le froid, condensant & rassemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus réclifiés & plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau ; car le sang qui sort tout bouillant du cœur,

cœur, & qui rejaillit en haut, entre dans la substance du cerveau, qui par sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoi les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme; car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelacs de vaisseaux (*b*) pressés par de petites glandes; & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce même sang se rectifie en pénétrant les testicules, & qu'il devient esprit féminal, pour parler de la sorte.

Deux sortes de vaisseaux sont attachés aux deux extrémités du testicule; les uns qui sont un entrelacs d'artères (*a*), de veines (*g*), de nerfs (*ff*) & de vaisseaux lymphatiques (*h*), portent la matière pour faire la semence, & les autres en rapportent la semence toute faite (*i*), & s'en déchargent dans le corps variqueux ou pyramidal (*i*), qu'on nomme parastate, & puis, sui-

vant le sentiment de tous les Anatomistes, ils s'en déchargent dans des petits réservoirs qui sont à la racine de la verge (k).

On pourroit comparer ces réservoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les grains; c'est-là que la semence se forme & se conserve pour plusieurs embrassements & pour différentes générations. J'ai eu souvent la curiosité de presser avec les deux doigts ces petites vessies glanduleuses & des glandes (l), que l'on nomme prostates, qui se trouvent auprès, pour en faire sortir la semence; & en même temps j'apercevois, malgré la froideur du cadavre, une liqueur blanche & épaisse sortir des prostates (l), & une claire & pâle suinter des vessicules (k), & ensuite se filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane, près d'une petite verrue que les Anatomistes ont nommée *verumontanum*, & puis s'épancher dans le conduit de la semence & de l'urine (m).

C'est plutôt la callosité & la dureté de ces cellules & de cette chair glanduleuse, que l'on appelle prostate, qui rend les Scythes stériles, qu'une légère perte de sang qui coule d'une

veine coupée à la tempe : car , comme les Tartares font incessamment à cheval , ils pressent tellement ces petits réservoirs par la pesanteur & par l'agitation continue de leur corps , qu'ils les endurcissent & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

ARTICLE III.

*Des parties naturelles & externes
de la Femme.*

APrès avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui servent à la génération , il me semble qu'il est à propos de considérer celles de la femme , & d'admirer en même temps l'artifice dont la nature s'est servie à les former , & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

Si les parties naturelles des femmes étoient toutes semblables à celles des hommes , & qu'il n'y eût seulement de différence que dans le renversement de ces mêmes parties , on auroit raison de dire que la femme est un homme

imparfait; que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au dedans, au lieu de sortir au dehors comme celles des hommes.

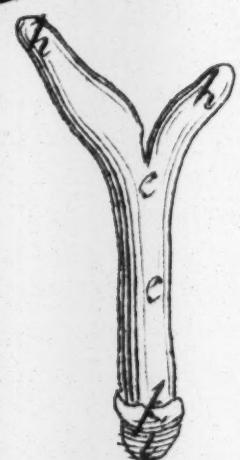
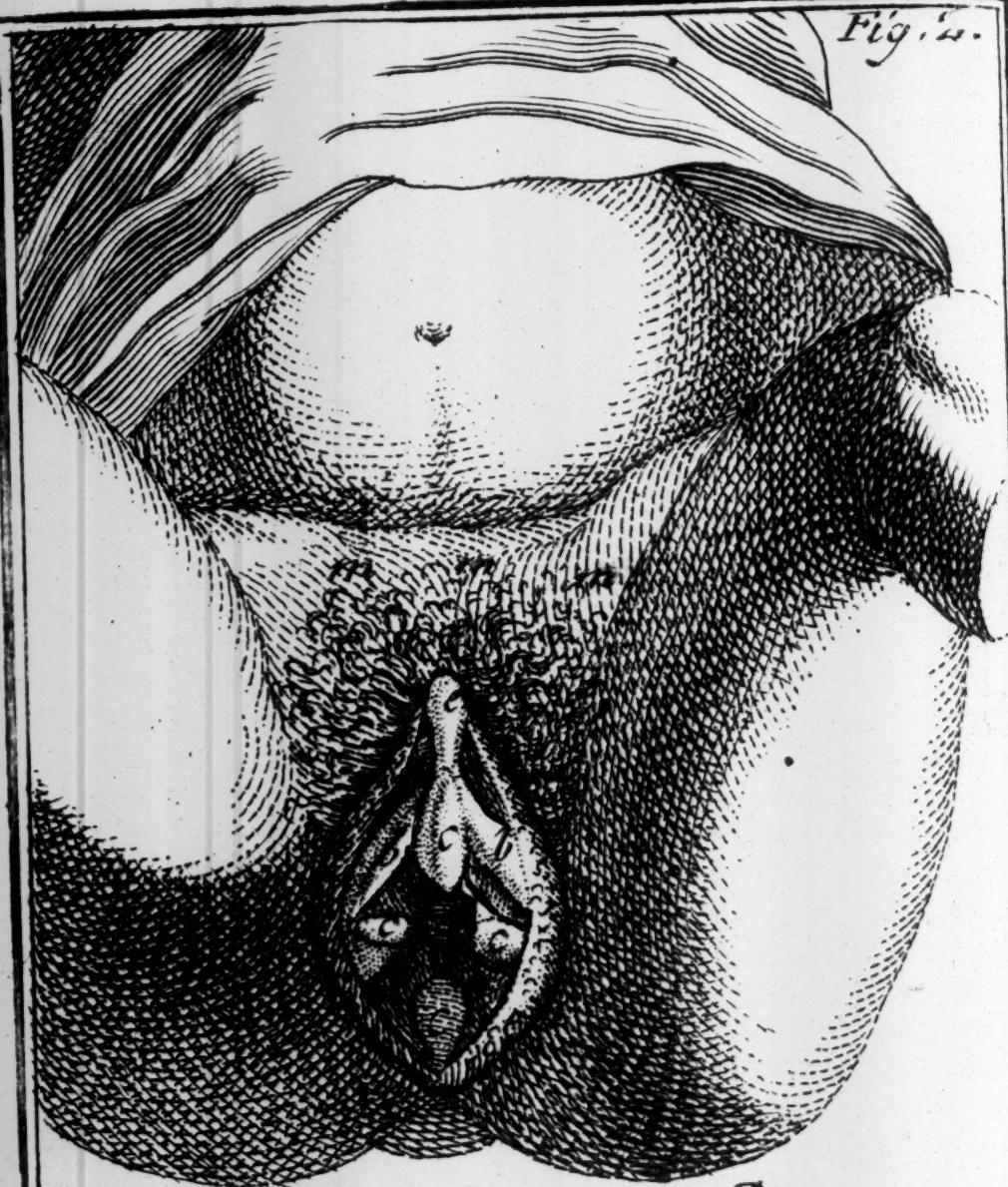
Gallien, & Fallope après lui, quelque savants Anatomistes qu'ils soient, auroient de la peine à soutenir cette opinion; car, si l'on observe la différente structure des parties des deux sexes, si l'on en examine le nombre & la figure, si l'on en considère les cavités & la nature, enfin, si l'on en compare l'action & l'usage, on verra bien-tôt qu'elles sont tout-à-fait différentes les unes des autres: car, quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou, si l'on veut, la bourse de l'homme, entre le membre viril & le clitoris? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes, & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais, sans m'arrêter à ces sortes de questions, qui ne servent presque de rien à mon sujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme, que nous appercevons les premières.

La nature est admirable dans tous

S
e
e
e
t
-
r
s
re
le
le
ca
la
es
us

Fig. 2.



fes effets, & ne produit jamais rien sans dessein. Le poil commence à poindre à douze ou à quinze ans, lorsque, selon la pensée de Theodoret, l'âme peut distinguer le vice de la vertu : c'est alors que la nature met un voile sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la femme, que l'on appelle nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, sont la cause de la plupart de nos chagrins aussi-bien que de nos plaisirs ; & j'ose dire que presque tous les désordres qui ont paru dans le monde, & qui arrivent encore tous les jours, viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Petrone*, & entendre bien l'histoire des huit années qu'il décrit de la Cour débauchée de *Néron*, pour être persuadé de ce que je dis.

Les levres (*a*) & les rides (*b*) de ces parties ne sont que les replis que la peau y fait ; elles ressemblent à peu près à la crête d'un jeune coq, & les rides y marquent aussi-bien la vieillesse que sur le visage, lorsque les filles vieillissent ou qu'elles ont prostitué

leur pudicité. Ce sont ces rides internes que l'on appelle nymphes, qui dans l'évacuation de l'urine causent un si grand bruit, qui nous surprendroit sans doute si nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair, de la figure d'une feuille de myrthe (*c*), sont placés après les nymphes, qui, bien qu'ils soient incessamment arrosés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'est comme de l'eau, qui, tombant sur de la chaux, les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules (*c*), que les Médecins appellent myrtiformes, sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice si petite (*d*), qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de neuf ou dix ans, à moins que de lui faire violence en le déchirant. C'est ce que les matrones veulent dire, lorsqu'en faisant leur rapport du viollement d'une vierge, elles disent que la corde est rompue; & c'est aussi la séparation de ces mêmes parties, qui, en donnant du sang la première nuit des noces,

étoit autrefois, parmi les Juifs, un signe de défloration, ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomistes appellent clitoris (*e*), & que je pourrois nommer la fougue & la nage de l'amour: c'est-là que la nature a mis le trône de ses plaisirs & de ses voluptés, comme elle a fait dans le gland de l'homme; c'est-là qu'elle a placé ses chatouillements excessifs, & qu'elle a établi le lieu de la lasciveté des femmes: car, dans l'action de l'amour, le clitoris se remplit d'esprits, & se roidit ensuite comme la verge d'un homme; aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux (*f*), ses nerfs (*g*) & ses muscles (*h*): il ne lui manque ni gland (*i*) ni prépuce (*k*); & s'il étoit troué par le bout, on diroit qu'il est tout semblable au membre viril. C'est de cette partie qu'abusent les femmes lascives. Jamais *Sapho Lesbienne* ne se feroit acquise une méchante réputation, si elle avoit eu cette partie plus petite. J'ai vu une fille de huit ans qui avoit déjà le

clitoris aussi long que la moitié du petit doigt ; & si cette partie croît avec l'âge, comme il y a de l'apparence, je me persuade que présentement elle est aussi grosse & aussi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vue, qui l'avoit aussi grosse & aussi longue que le cou d'une oie.

Cette partie s'enfle telleinent pendant la vie de quelques femmes, lorsque l'amour y envoie des esprits, que la peine que l'on a de le rencontrer dans une femme morte, sembleroit incroyable, à moins que d'en avoir fait l'expérience, tant il est vrai que les parties ne sont pas toujours en état pendant la vie & après la mort.

Mais, si cette partie cause souvent des défordres aux femmes, elle leur apporte aussi des avantages ; car elle est à la matrice ce que la luette est au poumons, & le clitoris avec les caroncules corrige l'air froid qui pourroit incommoder la matrice ; il empêche en même temps qu'il n'y entre quelque chose d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer seroient inutiles à la génération, si l'hymen, que les Poëtes profanes

fanés ont dit être le Dieu des nôces, n'en étoit du nombre. Les Anatomistes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choses les plus communes de l'anatomie, ont pris pour l'hymen les caroncules dont nous avons parlé ci-dessus, qui souvent, étant jointes ensemble par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du Dieu Priape; car il n'eût pas été raisonnable que quelqu'autre chose qui n'eût pas été Dieu, selon la pensée des Païens, se fût opposé aux desseins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la nature, voulant conserver la matrice de quelques femmes délicates, produit une membrane au-dessus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelqu'autre chose n'incommode pas les parties internes; & c'est cette membrane que l'on appelle proprement hymen: elle est parsemée de veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un côté couler les règles, & de l'autre, pour donner entrée à la semence de l'homme. Mais, comme cette membrane, qu'on nomme *hymen*, est contre les loix de la nature, nos Anatomistes ont pris pour l'hymen les

caroncules jointes ensemble par des petites membranes ; & ce qu'ont fait *Vesale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Casseri*, *Sebistius*, *Bauhin* & plusieurs autres, qui appellent *hymen* ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au *Chapitre 3, Art. 2*, par une histoire que tout Paris a oui dire, & que je rapporte dans toutes ses circonstances.

A R T I C L E I V.

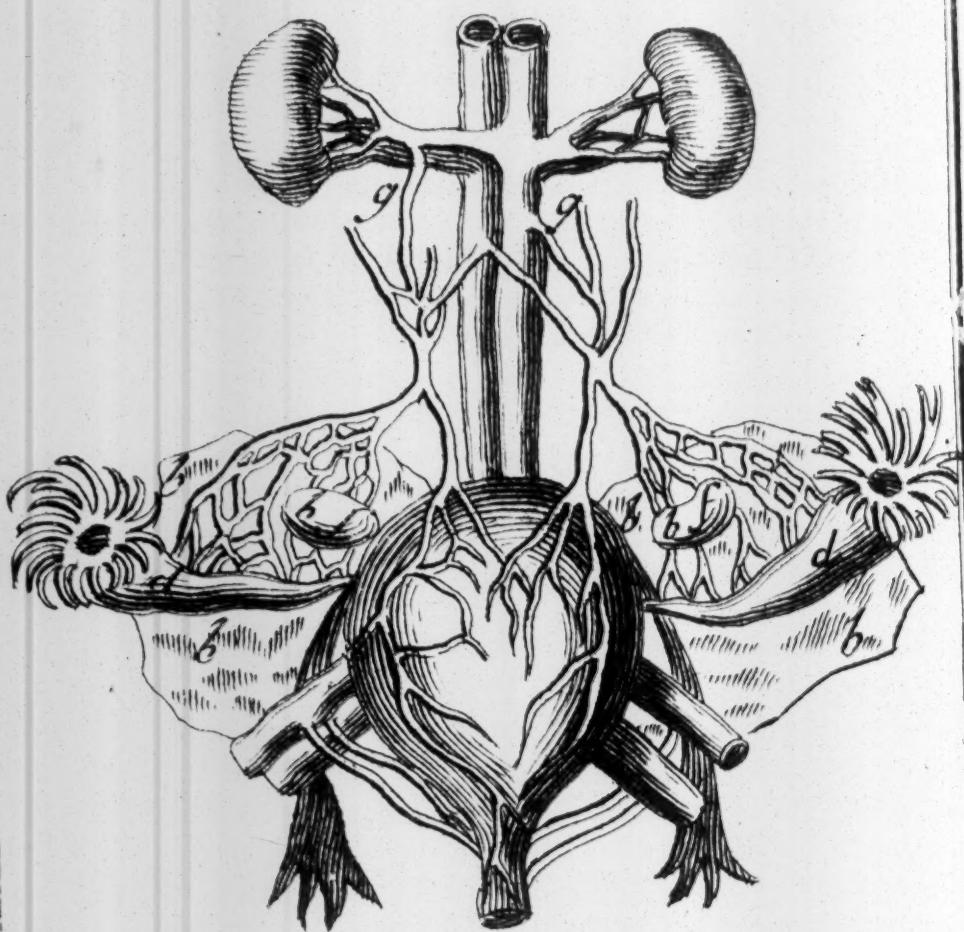
Des parties naturelles & internes de la Femme.

ENTRE toutes les parties de la femme qui servent à la génération, la matrice tient sans doute le premier lieu ; & bien qu'elle soit l'une de ces parties les plus faibles, néanmoins elle est le lieu où les trésors de la nature sont cachés. C'est cette terre où Diogene avoit accoutumé de planter des hommes, & où, sans honte, il s'immortalissoit au milieu des rues.

Elle est située au bas du ventre, entre la vessie & le gros boyau, qui servent comme de coussins au plus

n-
n,
er
ces
ins
la
rre
an-
te,
ues
tre
qui
plus

Fig. 3.



fier & au plus superbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de sa mère.

Dans les femmes de moyenne taille, qui ont accoutumé d'être souvent bâfées, elle est assez grosse, & sa profondeur est d'onze travers de doigt, ou à peu près, depuis l'entrée jusqu'au fond; mais, dans les vierges & dans les vieilles femmes, elle est extrêmement petite, & souvent pas plus grosse qu'une fève ou qu'un œuf de pigeon; ce n'est qu'une peau dure & flétrie, dénuée d'arteres & de veines apparaçentes.

Lorsque les règles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute sa substance s'ensle un peu plus qu'au paravant, & à mesure qu'un enfant croît, la matrice devient aussi plus simple & plus menue dans sa circonference, mais un peu plus épaisse dans son fond, à cause de l'arrière-faix qui y est placé & de l'abondance des vaisseaux, dont la matrice est parfumée en cet endroit-là; ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée, on a une idée assez juste de la figure

de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu aplatie lorsqu'elle est vuide : ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas-ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence ; son col (*a*) s'attache par le bas, & deux ligaments ronds (*b*), qui se communiquent aux aînes & au dedans des cuisses, l'empêchent de s'élancer en haut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais, comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire ; car elle est attachée en haut par deux ligaments qui, étant fermes & larges, ressemblent en quelque façon à des ailes de chauve-souris ; & bien que les ligaments (*c*) ne touchent point la matrice pour l'affujettir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes, qui ne sont que des parties, qu'elle ne se peut affaïsset. C'est dans ces ligaments larges que les testicules son-

placés, & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violents efforts de l'accouchement; si bien que cette partie étant asservie de tous côtés, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la nature l'a placée, comme l'antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommer; les artères, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encore de liens; & les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice, on voit deux vaisseaux avancés (*d*), que *Diocles* a appellés les cornes de la matrice, à la ressemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le col de la matrice est une de ses parties les plus considérables; c'est la porte de la pudeur, &, selon l'expérience commune, l'étui du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de

ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner davantage de plaisir à l'homme quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agit tellement, qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il le faut.

Si un enfant tire de la mamelle de sa mere le lait avec plaisir, le col de la matrice suce aussi fort agréablement, dans les voluptés amoureuses, la semence qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit besoin de testicules (*f*) aussi-bien que l'homme; & je m'étonne qu'il y ait eu des Médecins qui se soient laissés aller, dans cette occasion, au sentiment d'*Aristote*. Ce Philosophe a cru que la femme ne concourroit point à la génération, en donnant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquoit que des aliments pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ses entrailles; ce que nous examinerons dans la troisième partie de ce livre.

Cependant, il est certain que les femmes ont des testicules (f), des vaisseaux spermatiques (g) & de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois, & que leurs testicules aplatis, au lieu d'être solides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes ensemble (h), qui conservent une humeur qui rejaillit souvent au vifage de celui qui les coupe.

Paracelse & Amantus, Portugais de nation, ont laissé par écrit que la matrice n'étoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des regles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud, pour observer comment la nature agissoit dans les flancs d'une femme lorsqu'elle travailloit à la génération ; mais, outre que cela me paroît impie & impossible, je ne saurois ajouter foi à un imposteur ni à un Juif sur l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avoue pourtant de bonne foi qu'il y a quelques histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomac d'une femme, & que quel-

ques autres ont été trouvés dans les vaisseaux spermatiques, que l'on appelle les cornes de la matrice: mais, pour dire là-dessus ce que je pense, la première histoire me semble tout-à-fait impossible; car l'estomac faisant tous les jours sa digestion, ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faisable, les cornes étant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, selon le sentiment de *Platon*, est un animal qui se meut extraordinairement, quand elle hait ou qu'elle aime passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant, lorsque par son mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme, pour en tirer de quoi s'humecter & se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception; lorsque la semence de l'homme & de la femme s'assemblent dans ses replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mère dont elle s'est attribué le nom. Elle les couve, pour ainsi dire, par sa chaleur modérée,

afin de faire un jour , de ces semences animées , la plus belle production que la nature ait jamais tentée ; ce que nous examinerons plus particulièrement au Livre III. La matrice a encore d'autres usages , dont le principal est de vider le sang superflu des femmes , & de les décharger ainsi des impuretés dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer , comme quelques-uns ont fait , que ce sang puisse aller jusqu'à acquérir la qualité de venin ; au contraire , il est ordinairement beau & pur , & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des arteres de la matrice.

CHAPITRE II.

De la proportion naturelle & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits , touchant l'ouvrage de la génération , nous observerions que Dieu , ou , si l'on veut , la nature , qui est l'organe universel

de sa puissance, a donné à chaque espece des parties différentes pour le perpétuer ; que les unes reçoivent les parties des autres, lorsqu'il se fait une jonction des corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne se font pas par hasard dans les flancs des femelles. Les ames, dans les bêtes, & les intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou, si l'on veut parler autrement, l'ame que Dieu a créée & placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le corps de sa mere, qui vient de concevoir, la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modele pour cela ; il suffit qu'elle exécute les desseins de la nature pour garder toutes les mesures & les proportions qu'il est nécessaire de garder dans la figure des parties secrètes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel ; elle fait une étroite liaison de tout ce qui les



compose, pour les faire un jour agir commodément quand il en sera besoin.

D'ailleurs, une autre intelligence qui est de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir, dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matière la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille; elle agit si bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfants sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées, enfin, toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministère de ces deux intelligences: car, bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrètes de l'un & de l'autre sexe, que, lorsque les parties feront un jour en état de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction; elles se présenteront si commodément de tous côtés, que

l'on diroit qu'elles ont été coulées au moule, tant elles sont proportionnées les unes aux autres.

Mais, si ces intelligences manquent de matière pour former les parties de la génération de l'un des deux sexes ; si la matière est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités & des figures rebelles ; si la figure de la matrice de la mère est incommodée, & que son tempérament soit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces intelligences puissent réussir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes ?

Je ne saurois accuser ni la nature ni ces intelligences de commettre ces défauts ; elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, & surtout quand elles se proposent la génération & la conservation des hommes.

Ces manquements & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mère, il en est encore attaqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'Homme & de la Femme, selon les loix de la nature.

Quoique l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mystères de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contents lorsque nous en avons des connaissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connaissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin*, de l'autre la nature n'y a rien mis que de bienfaisant.

La nature, qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des loix pour toutes les parties qui nous composent : celles que nous appellons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes & dans les femmes : & le membre de l'homme, selon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonfé-

rence : c'est la plus juste mesure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plupart des hommes. Si la verge est plus grande ou plus grosse, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir ; & les habitants du Midi sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties secrètes de la femme, est ordinairement de six ou huit pouces de profondeur, & sa circonference interne n'a point de mesure déterminée ; car, par une admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme, qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instruments qui le touchent.

A R T I C L E I I.

Des défauts des parties naturelles de l'Homme.

Les Casuistes & les Jurisconsultes traitent ces sortes de matières aussi bien que les Médecins ; mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croient être obligés

d'en parler pour le salut des ames, en refusant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en séparant pour quelque temps l'homme & la femme, que quelques incommodités de parties auroient troublés dans le mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excités par l'intérêt de la Justice & pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes questions : ils veulent par-là savoir les causes de la dissolution du mariage, pour en corriger les abus ; mais, parce que ces matieres difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puisse ensuite juger sainement des différends qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit souvent en accuser les défauts naturels des unes ou des autres ; mais, pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans

les entrailles de sa mere , ne trouvant pas toujours assez de matiere pour former les parties naturelles d'un enfant , elle est obligée de rendre défectueuses ces mêmes parties ; & parce que les parties qui servent à la vie sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation de l'espece ; que d'ailleurs celles-là sont plutôt formées que celles-ci , il arrive quelquefois que l'intelligence emploie aux parties nécessaires à la vie , presque toute la matiere qui étoit destinée aux parties secrètes , & ainsi ces dernières parties deviennent fort petites dans la suite du temps , leur matiere ayant été menagée pour d'autres. Ce fut - là la cause d'une des observations de *Platerus* , qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de son prépuce au lieu de membre viril.

Les défauts des parties secrètes , aussi bien que des autres dont nous sommes souvent composés , ne sont pas toujours naturels , & le gentilhomme dont nous parle *Paul Zachias* , n'aurroit jamais engendré , s'il eût manqué dès le ventre de sa mere de la moitié de ses parties naturelles.

La

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *saint Martin* nous le fait bien voir , lui qui pendant sa vie avoit tellement macéré son corps par des austérités inouies , & qui s'étoit tellement roidi contre les libertés de son siecle , qu'après sa mort , si nous en croyons *Sulpice* , sa verge étoit si petite , que l'on ne l'auroit point trouvée , si l'on n'eut fçu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres , ni pour la copulation , ni pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produisent rien ; si bien que pour la commodité de l'action , il faut que la partie de l'homme soit médiocre , & que celle de la femme soit proportionnée , afin de s'unir l'une à l'autre , & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matiere dans les premières semaines de la conception ; si bien que l'intelligence qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des

autres , ne sachant que faire de tant de matière qui reste après les principales parties formées , elle l'emploie à faire une grosse & longue verge.

S'il est vrai ce que les phisionomistes nous disent , que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges , & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres , nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Heliogabale* , que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales , comme l'écrit *Lampridius* , choisissait des soldats qui avoient de grands nez , afin d'être plus en état , avec moins de troupes , de faire quelque expédition de guerre , ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis ; mais il ne s'appercevoit pas en même-temps que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue , si nous en croyons *Martial* , qu'ils étoient souvent en état de la flairer ; & je ne fais si ce poëte ne vouloit point parler de *Clodus* , qui viola *Pompeia* , femme de

César, dans le temple de la déesse *Bona*; lequel, au rapport de l'histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pu joindre ensemble.

On doute si la semence qui passe par une longue verge est prolifique. *Galien*, après *Aristote*, a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits résidant abondamment, par la longueur du chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Médecins, & entre autres le savant *Hucher*, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fond de la matrice sans être altérée de l'air ni par aucune autre cause étrangère, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, & les histoires que ce grand Médecin nous rapporte sur ce sujet, nous font bien voir que la vérité est toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ai dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre; car, si l'homme est un peu membre, & que la femme soit fort étroite, la

conjonction n'est point agréable, & l'on ne peut se souffrir l'un & l'autre. Mais, si ce même homme se joint ensuite amoureusement à une autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il causoit à la première. Si bien qu'il est vrai de dire ce que celui qui nous a donné tant de remèdes contre l'amour, nous a laissé par écrit que, si nous aimons les personnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, notre flamme est heureuse, & il ne vient de notre amour légitime que des tendresses & des voluptés permises.

En effet, si les deux femmes dont *Platerus* nous fait l'histoire avoient pu souffrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaintes en justice, & jamais les juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se remarier à d'autres qui ne furent pas si sensibles après leurs mariages que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point ici de la grosseur

prodigieuse de la verge de quelques hommes : on fait qu'ils ne sont pas destinés pour le mariage , & l'on aurait eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle *Fabrice de Hilden* , qui l'avoit aussi grossé qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses & les petites verges qui sont des défauts dans les hommes , elles sont encore défectueuses , si elles sont mal figurées , ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel ; car , parmi les Chrétiens , les noces n'étant instituées que pour avoir des enfants , il n'y a pas lieu de douter que , si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consommer le mariage , & que ces défauts soient incurables , le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin , il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire , qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matière pour les décrire tous : car , pour le dire en peu de mots , on ne sauroit caresser agréablement une femme , & encore moins engendrer , si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée

ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulceres ou cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la Femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que de celui du mari: car, entre cette infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'accomplir, & une femme qui est ainsi imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appellée de ce doux nom de mère.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concourent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au Chapitre précédent. Mon dessein n'est présentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme, qui peuvent empêcher la copulation, & qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au rapport de *S. Athanase*, obligoient leurs filles, par des loix séveres, de souffrir avant que d'être mariées que des valets les déflorassent; & si les Arméniens, ainsi que *Strabon* le rapporte, sacrifioient les leurs dans le temple de la déesse *Anaitis*, pour y être dépucelées, afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition. Car on ne fauroit dire quels épuisements & quelles douleurs un homme souffre dans cette première action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on lui cause tant de chagrins & de haine que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baisser une fem-

me accoutumée aux plaisirs de l'amour , que de la caresser quand elle n'a point encore connu d'homme : car , comme nous prions ici un ferrrier de faire mouvoir les ressorts d'une ferrure neuve qu'il nous apporte , pour éviter la peine que nous prendrions le premier jour ; ainsi les peuples , dont nous venons de parler , avoient raison d'avoir établi de semblables loix .

Jeanne d'Arc , appellée la Pucelle d'Orléans , étoit du nombre de ces filles étroites ; & si elle eût prostitué son honneur , ou qu'elle eût été mariée , comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encore aujourd'hui , jamais Guillaume de Cauda & Guillaume des Jardins , Docteurs en médecine , n'auroient déclaré , lorsqu'ils la visiterent dans la prison de Rouen , par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de Warwic , qu'elle étoit si étroite qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme .

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit , à moins que cela n'aille , comme il arrive

rive quelquefois , jusqu'à s'opposer à la copulation & à la génération même. Le défaut est bien plus commun , quand ce passage est trop large , & il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large que les femmes qui ont eu plusieurs enfants.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation , cependant on ne voit guere de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles , parce qu'elles ne peuvent garder long-temps la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé ; il ne se redresse que lorsqu'il est question de se joindre amoureusement : car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidit , puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme , pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre , & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal , quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie

pour la ramollir, & les esprits s'é-moussent & perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & bénignes que la nature y fait passer tous les mois pour adoucir & redresser ces parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une république bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinoit tout nuds, selon les loix de ce Philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont; & que jamais *Hammeberge* n'eût été répudiée par *Théodoric*, si ces loix eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copula-

tion. Quand son mari veut exécuter les ordres qu'il a reçus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'hymen ou les caroncules, jointes fortement ensemble, occupant le canal des parties naturelles de la femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau pousser & se mettre en feu, ces obstacles ne cedent point à la force; & quand il auroit autant de vigueur que tous les écoliers du médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit dépuceler sa femme qui est presque toute fermée. Touces les femmes fermées, & qui vivent après 15 ou 18 ans, ne sont pas entièrement fermées; elles ont un petit trou, ou plusieurs ensemble, pour laisser couler les regles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme: car, bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir, & c'est ainsi qu'engendra *Cornelia*, mere des *Gracques*, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois accompagné d'accidents si fâcheux, que les femmes se fendent d'une

maniere étonnante, & j'en ai vu une dont les deux trous n'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la nature, en les repoussant, y envoie tant de matiere, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée; & quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcères véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose; ils collent tellement la chair d'un côté & d'autre, quand ils se guérissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vider de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie, si on les coupe & si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui, dans une pareille occasion, demandoit du secours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée: car, ce Médecin craignant que, s'il la coupe, il n'en arrivât quelque funeste accident, aimâ mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les

parties naturelles des femmes, qui s'opposent à la consommation du mariage, & par conséquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-dessus, qu'il naît quelquefois des excrescences de chair dans le col de la matrice, dont la copulation est empêchée, que le clitoris devient si grand qu'il en défend l'entrée, & que les levres sont quelquefois si longues & si pendantes, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE III.

*Des remedes qui corrigent les défauts
des parties naturelles de l'Homme
& de la Femme.*

SI je n'avois remarqué, en lisant les livres des Casuistes & des Juris-consultes, plusieurs erreurs que les uns & les autres commettent, lorsqu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du Chapitre précédent, & ne me serois

pas donné la peine d'observer dans celui-ci, qui n'en est qu'une suite, les remèdes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes qui sont incommodés des maladies que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, & se donner réciprocquement les libertés que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommodités qui affligen les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, ayant dessein de discouvrir ailleurs de toutes les causes incurables qui font l'impuissance des hommes & la stérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.



ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre viril, & qui peuvent être guéries.

Puisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfants, on doit croire que, si les parties génitales de l'un & de l'autre sexe ne sont pas en état de se joindre étroitement, on ne fauroit exécuter le dessein qu'à l'Eglise lorsqu'elle nous confere ce Sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération: si la copulation manque par les défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'espérance que l'on a d'avoir des enfants est vaine, puisque celle-ci n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune Demoiselle veut se plaindre hautement en Justice de la longueur du membre de son mari, dont l'approche lui est un cruel supplice. En effet, la douleur qu'elle ressent quand elle en est touchée, lui fait perdre le sentiment, & souvent la rend comme

immobile : car cet homme lui déchire les nymphes , lui meurtrit les caroncules , lui fait fendre le conduit de la pudeur , & enfonce le fond de sa matrice ; c'est de-là que vient une grande effusion de sang , un flux de ventre ennuyeux , & les autres incommodités qu'elle souffre après avoir été caressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remede : car , si l'on a soin de trouer par le milieu un morceau de liege de la hauteur d'un ou deux pouces , selon l'excès de la longueur du membre , & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous , que ce coton soit garni d'une toile mollette qui doit être piquée près à près , & que ce bourlet , ou , pour mieux dire , cet écuſſon , soit couvert par le haut & par le bas , qu'ensuite on y couſe à chaque côté deux petits rubans , & que , quand l'amour fera resſentir ſon feu , on faſſe paſſer le membre par le trou de l'écuſſon , & qu'on lie à chaque cuiffe les deux petits rubans que l'on y a couſus pour le tenir aſſujetti , on jouira après cela des nouveaux plaiſirs que l'artifice aura inventés : c'est alors que la Demoiselle ne fuira plus les caresses

de son mari, & qu'elle ne lui refusera plus ses embrassements amoureux. Si par hasard son mari oublie l'écusson, elle aura soin d'en porter un autre, ou la nécessité lui fera trouver agréable sa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois, & le désespoir où elle étoit d'avoir des enfants dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si fâcheuse à une femme que sa longueur excessive : elle ne fait qu'élargir des parties qui, étant membranées & charnues, s'élargissent assez aisément quand on le veut. La nature les a faites pour cela ; & aujord'hui il se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mari. Pourvu qu'une femme soit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défaut à ses parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidents à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse verge. Si ses parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remèdes que nous exposerons à l'article suivant ; ou, si l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de

l'homme ; ce que l'on peut faire par des cataplasmes froids & astringens. J'appréhenderois pourtant que ces sortes de remedes ne détruisissent la semence, & ne la rendissent incapable d'être féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-temps à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ai déjà dit que je ne parlerois point ici des maladies incurables, ni de la grosseur prodigieuse de la verge de l'homme qui auroit été causée par quelque maladie. Je fais que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme ni pour engendrer ; & je ne saurois croire que *Pierre Perrod*, Maréchal du village de Cresciat en Suisse, eût eu envie, à l'âge de 40 ans, de se joindre amoureusement à sa femme, lorsque sa verge étoit aussi grosse qu'un enfant naissant : car, au rapport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide & mollette comme un champignon, que ce Médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il se porta ensuite beaucoup

mieux , & avoit de temps en temps des mouvements de concupiscence , lorsqu'il étoit couché auprès de sa femme ; mais malheureusement il manquoit des parties pour exécuter les ordres secrets de la nature.

Le membre viril étant roide devient tortu ; lorsque le fil qui lie par dessous le prépuce au gland , s'avance jusqu'au conduit de l'urine , si bien que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride , la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureusement à sa femme , il augmente sa douleur , & s'apperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant : néanmoins la passion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur , témoin ce Ministre Luthérien dont parle *Hofman* , qui , la méprisant généreusement , fit plusieurs enfants à sa femme , malgré cette incommodité.

Il n'est pas fort difficile de trouver un remede à ce défaut , il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lieu qui tient le gland trop gêné , & empêcher ensuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le

mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, & l'on continuera ce remede quelques jours de suite, pour donner le temps à la nature d'y former la cicatrice.

Les Matrônes Italiennes ont une fort mauvaise coutume sur ce sujet; elles se laissent croître l'ongle du pouce de la main droite, & après avoir apperçu le fil de la langue ou du gland des petits enfants, elles le coupent de leur ongle, & brisent ainsi ce qui tient ces parties trop assujetties: mais pour dire ce que je pense sur ces sortes de déchirements, il ne peut arriver de-là que des inflammations, qui souvent sont bientôt après suivies de la mort.

Il y a encore une autre cause qui rend tortu le membre de l'homme, savoir, lorsque le prépuce est tellement joint au gland, soit par un défaut naturel, ou par des ulcères négligés, que l'on ne sauroit alors caresser une femme sans ressentir des douleurs extrêmes. Nos Médecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la santé des hommes, prétendent que

cette incommodité peut être guérie, si l'on y apporte le soin & l'adresse qui y est nécessaire; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'opération: les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce que de gland, parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang, ni causer une inflammation considérable, ainsi qu'on le remarque tous les jours dans la circoncision des Juifs, l'opération en doit être plus aisée & moins dangereuse: les autres, au contraire, veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce, parce, disent-ils, que la cicatrice s'en doit plutôt faire, que l'on est ensuite plus disposé à faire des enfants, & qu'il est même de la bienféance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que, si l'on doit en favoriser quelques-une, ce doit être toujours la première.

Après que l'opération est faite, & que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu,

ou dans un digestif que le Chirurgien aura composé , selon les indications qu'il aura prises de la partie malade , de la douleur & des accidents qu'il doit toujours considérer en faisant ces remèdes. Sur cela , *Fabrice de Hilden* nous fait une histoire d'un homme de 20 ans , qui , s'étant marié avec une très-belle fille , se trouva impuissant le premier jour de ses noces , étant incommodé de cette sorte de maladie : ce savant Médecin en fit lui-même l'opération ; & le jeune homme , étant guéri de son incommodité , satisfit si bien sa femme , qu'après cela elle ne se plaignit plus de l'impuissance de son mari.

Il se rencontre encore une troisième cause qui rend le membre tortu quand il se roidit. Après les complaisances qu'un homme a eu pour une courtisane , en se tenant long-temps en état de satisfaire les appétits déréglés de cette femme , il vient quelquefois à l'un des côtés de la verge ce que nous appellons *nodus* ou *ganglion* , qui n'est qu'une dureté grosse ordinairement comme une fève , placée sur les nerfs de cette partie. Quand on presse fortement cette dureté , on n'y sent

qu'une douleur obscure ; mais quand le membre vient à se roidir , c'est alors que les douleurs sont extrêmes par la gêne & la torture que souffre la verge dans une figure courbée qui est contre les loix ordinaires de la nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie en ramollissant la dureté qui la causoit , mais ils ont jeté les malades dans un désespoir de guérison : ils n'ont pas prévu que les remedes ramollissants qu'ils y appliquoient , augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge , qui recevoit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant : car , en humectant le *nodus* , ils élargissoient aussi les ligaments poreux à la façon des varices & des anevrismes , & augmentoient le mal par ce moyen là plutôt que de le guérir.

L'expérience nous enseigne qu'il en falloit user d'une toute autre manière : elle nous a montré que les remedes astringents contribuoient seuls à la guérison de cette maladie , tellement que , si l'on mouilloit des plumaceaux & des linges , & qu'on les appliquât tièdes sur la partie malade , on guérirroit bientôt cette incommodité ,

Jacques Houllier nous apprend un remede industrieux pour donner à une verge tortue la figure qui lui est propre & naturelle. Il nous rapporte qu'un homme qui étoit impuissant de la sorte fut parfaitement guéri de son incommodité, après avoir fait entrer la verge dans un canal de plomb proportionné à sa grosseur, & avoir retenu le canal assujetti par des atelles pendant un temps assez considérable. La verge de l'homme est mollette & flétrie par beaucoup de causes qui s'opposent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux, son membre ne se rodit point; & si quelquefois cela lui arrive, la dureté est sans effet, & l'on ne peut en attendre des suites avantageuses pour la production d'un homme: souvent les esprits vaporeux en sont la cause, & une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque fâcheuse maladie, ou enfin que la verge soit incommodée dans quelques-unes de ses parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que

que l'on n'y apporte auparavant les remedes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit appliqué des remedes pour éteindre le feu de la concupiscence & combattre les aigui-lons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles étant trop mollettes, ne font point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, si l'on est enchanté & ensorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languissent, & ne peuvent alors se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui affligen nos parties naturelles, nous n'examinerons présentement que celles qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encore nous ne nous arrêterons qu'à ces seules maladies qui attaquent principalement la verge de l'homme & qui la rendent mollette, sans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur source de plus loin, me réservant d'en parler lorsque je traiterai en général de l'impuissance des hommes.

Une maladie aiguë détruit notre
Tome I. E

passion ; l'amour est languissant quand nous souffrons , & nous ne saurions nous lier amoureusement à une femme , si notre chaleur naturelle & nos esprits ne se sont multipliés en nous-mêmes , & qu'ils ne soient communiqués à nos parties naturelles.

Une vie misérable éteindra sans doute notre feu , & il n'y a point d'homme qui se trouve en état de se divertir avec les dames , si sa table est très-médiocre. Le travail excessif nous rend sages sur cette matière , & nous ne pensons qu'au repos quand nous sommes fatigués : d'ailleurs , si notre esprit est fortement occupé à quelques affaires , nos parties naturelles sont alors comme engourdies quand il faut s'appliquer à l'amour ; témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Républiques , qui sont presque toujours des enfants étourdis , comme si l'esprit du pere étoit presque tout demeuré plutôt dans les affaires d'Etat qu'il a menagées , que dans le corps des enfants qu'il a engendrés.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes , que nos parties naturelles sont devenues si

foibles & si languissantes, que même dans la fleur de notre âge elles refusent de nous obéir quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont pas sans remede: il ne faut qu'être jeune pour se remettre bientôt d'une maladie qui nous aura affoiblis; & si avec cela nous avons la belle faison, de bon vin & des aliments choisis, les forces que nous aurions presque toutes perdues renaîtront bientôt après, & ce que le jeûne auroit détruit, la bonne chere le rétablira aussitôt, & alors nous ferons en état de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remede du travail, & les médicaments, qui nous sont ennemis, peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un Gentilhomme, qui, étant devenues flétries par un onguent jaune fait avec de l'argent-vif, dont il s'étoit frotté, furent bientôt après rétablies par l'huile de lavande qu'il y appliqua.

L'épuisement que l'on a souffert auprès des femmes, se répare par la suite & par l'éloignement; & jamais ce jeune Espagnol, dont *Christophe*

a Veiga nous fait l'histoïre, n'eût pris de nouveaux plaisirs avec sa femme, s'il n'en eût usé de la sorte. Cette histoïre est trop considérable sur cette matière pour ne la pas rapporter ici toute entière, & pour ne la pas traduire en François. Je conseillai à un jeune Gentilhomme, dit ce Médecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeuroit, de monter à cheval le seizième jour de son absence, sur le soir, & de faire deux ou trois lieues de chemin, après quoi il viendroit chez lui souper avec sa femme, qui se découvrirroit la gorge, & qui se mettroit à table vis-à-vis de lui. Or, j'avois commandé, poursuivit-il, qu'on lui apprétât à souper un chapon rôti & un ragoût de mouton bouilli avec de la roquette : le bon vin rouge fumeux & astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le désert. Trois heures après souper, je lui conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui lui échaufferoit les reins en le joignant de bien près, & de dormir en cette posture; qu'à son réveil il s'entretînt avec elle de discours amoureux, & qu'il s'endormît ensuite, s'il pouvoit.

la petite pointe du jour étant venue, qu'il caressât sa femme, & qu'il s'acquittât de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoute-t-il, fut fort favorable à ce Gentilhomme, non pour une fois seulement, mais pour plusieurs ; & comme je ne voulois point alléguer cette histoire sans avoir éprouvé auparavant la même chose en plusieurs personnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon d'*agir* est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisés auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela que la mollesse des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ses divertissements avec trop de chaleur, n'est pas toujours incurable, comme la plupart se le persuadent ; si cela étoit, le Gentilhomme du *Duc d'Albe*, dont *Houllier* nous fait l'histoire, n'auroit pas été guéri si promptement avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient ; & le remede que l'on appelle en Provence *sambajeu*, ne feroit pas encore présentement des merveilles sur ceux qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulons croire *Valleriola* ; car il n'y a rien au monde

a Veiga nous fait l'histoire, n'eût pris de nouveaux plaisirs avec sa femme, s'il n'en eût usé de la sorte. Cette histoire est trop considérable sur cette matière pour ne la pas rapporter ici toute entière, & pour ne la pas traduire en François. Je conseillai à un jeune Gentilhomme, dit ce Médecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeuroit, de monter à cheval le seizième jour de son absence, sur le soir, & de faire deux ou trois lieues de chemin, après quoi il viendroit chez lui souper avec sa femme, qui se découvrirloit la gorge, & qui se mettroit à table vis-à-vis de lui. Or, j'avois commandé, poursuivit-il, qu'on lui apprêtât à souper un chapon rôti & un ragoût de mouton bouilli avec de la roquette : le bon vin rouge fumeux & astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures après souper, je lui conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui lui échaufferoit les reins en le joignant de bien près, & de dormir en cette posture ; qu'à son réveil il s'entretînt avec elle de discours amoureux, & qu'il s'endormît ensuite, s'il pouvoit.

la petite pointe du jour étant venue, qu'il caressât sa femme, & qu'il s'acquittât de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoute-t-il, fut fort favorable à ce Gentilhomme, non pour une fois seulement, mais pour plusieurs; & comme je ne voulois point alléguer cette histoire sans avoir éprouvé auparavant la même chose en plusieurs personnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon d'agir est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisés auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela que la mollesse des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ses divertissements avec trop de chaleur, n'est pas toujours incurable, comme la plupart se le persuadent; si cela étoit, le Gentilhomme du Duc d'Albe, dont *Houllier* nous fait l'histoire, n'auroit pas été guéri si promptement avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient; & le remede que l'on appelle en Provence *sambajeu*, ne feroit pas encore présentement des merveilles sur ceux qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulons croire *Valleriola*; car il n'y a rien au monde

de meilleur contre les foiblesses des parties naturelles que les œufs, le sucre, le safran, la canelle & le vin, dont ce breuvage est composé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes ; mais entre toutes celles qu'il souffre, il y en a de bénignes qui se guérissent par les premiers remèdes que l'on y apporte ; & il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cedent ni aux sueurs, ni à la salivation, ni au fer, ni au feu, & ce sont ces dernières qui viennent d'un commerce infame, & qui affligen les hommes d'une maniere tout-à-fait surprenante.

Quelques hommes ont le prépuce si long, qu'ils ne sont pas disposés à se joindre amoureusement à leurs femmes. La verge est importune en cet état, & elle ne peut communiquer sa semence qu'elle ne soit éventée, & que, par ce moyen, elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut se salissent incessamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de douze ans, dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'histoire.

De peur que dans cette maladie il

n'arrive une rétention d'urine & une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas hésiter à couper le prépuce: il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il y en a eu à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui se maria quelque temps après qu'on lui eut coupé le prépuce, qui avoit six pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs appellent cette maladie *pimocis*, qui rend quelquefois la verge tortue, quand le prépuce, ne pouvant être retroussé, est attaché au gland, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Il y a une autre maladie qui est toute opposée à celle-ci; les mêmes Chirurgiens la nomment *papapimocis*, lorsque le prépuce étant retroussé, presse tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans sa place, quoiqu'on le tire ou qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodeité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois en voyageant, pendant la rigueur de l'hiver, le gland & le dessous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors ils

s'enflent l'un & l'autre : le prépuce se retrousse & ne peut être remis, quelque violence que l'on y fasse ; si bien que dans cette occasion il arrive assez souvent un étranglement de verge ; ce qu'un homme savant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva il y a quelques années, avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la verge de l'homme. Si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bientôt par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeuroit long-temps en cet état, si l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramollir & en faisoit diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *Georges de Transilvanie*, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens, qui ne sont pas accoutumés aux violents exercices de l'amour, sont quelquefois affligés du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guérisent tout aussi-tôt, témoin le jeune homme

homme de 24 ans, que *Fabrice de Hilden* guérit de la forte.

Mais, si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont été produites par une conjoncture infame, il ne faut pas espérer une guérison si prompte ni si heureuse; car la verge, qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang & animée d'esprit, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une courtisane corrompue, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lorsqu'après un ulcere virulent il s'y engendre une caroncule & une chair mollette & baveuse. Bien que cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ai jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puisqu'elle ne paroît pas incurable; car, Charles IX donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien pour lui avoir communiqué un remede contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut être guérie, puisque ce

bon Prince récompensa si magnifiquement celui qui lui en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au Lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce remede pour s'en servir dans l'occasion. On prendra trois onces de céruse, un denier de camphre & autant d'antimoine cru, demi-once de tutie préparée avec de l'eau de rose, six dragmes de litharge d'or lavée, deux dragmes de blanc rhasis sans opium, deux scrupules de mastic, autant d'encens, autant de cendres de savonnier & autant d'aloës, avec une suffisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais; mais, avant que de le faire, on préparera & on pulvérifera à part toutes les choses que l'on doit pulvériser, & on les passera par le tamis pour être plus disposées à entrer dans la composition du remede; après cela, l'on en embarrassera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin.

Ce remede est beaucoup plus souverain & plus assuré que celui que l'on employa pour un Gentilhomme Parisien, qui étoit incommodé d'une

pareille maladie : on ne lui eut pas plutôt jeté dans la verge un remede âpre , qu'une inflammation & une rétention d'urine y survinrent , si bien qu'il ne vécut guere après tous ces maux , comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hilden* , qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de remedes âpres pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des verrues & des excrescences de chair sur le gland , qui viennent après des ulcères mal guéris , & qui empêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies , nous sommes souvent obligés de couper ces poreaux , & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *calcite* . Quelques-uns y appliquent le feu , ce que je ne voudrois faire que fort légèrement sur la peau de cette partie , parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf , j'appréhenderois qu'il n'arrivât au patient ce qui arriva , il n'y a pas long-temps , à Mr. *Brancacci* , Grand - Prieur de Malthe , qui , s'étant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied , qui est une autre partie du corps extrêmement nerveuse , mourut bientôt après

par la douleur, par la fievre & par la gangrene.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le sang des veines & des arteres que l'on a coupées dans les opérations que l'on a faites sur la verge d'un homme; & *Fabrice de Hilden* nous fait remarquer qu'un Chirurgien ayant coupé une excroissance sur le gland d'un homme de 40 ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faissoit chauffer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux user du remede dont j'ai parlé ci-dessus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort & de vitriol, qui arrête, comme par miracle, le sang des veines & des arteres coupées, que de me servir du feu, par les raisons que j'ai alléguées ci-dessus. Ce fut sans doute le présent que fit le Roi d'Angleterre, il y a quelques années, à Mr. le Duc d'*Estrées*, Vice-Amiral de France, lorsqu'il étoit aux côtes de ce premier Royaume, afin que, s'il arrivoit dans l'armée navale, dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrêter tout d'un coup par le moyen de ce remede.

ARTICLE II.

Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme, & qui peuvent être guéries.

Les parties naturelles des femmes ont des défauts aussi-bien que celles des hommes ; il s'en trouve d'incurables qui seront remarquées au Chapitre de la stérilité des hommes, & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites, ou quelquefois presque toutes fermées ; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres défauts qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La nature, qui est admirable dans tout ce qu'elle fait, a composé de membranes charnues le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissant comme il faut dans l'accouchement, elles puissent ensuite se rétrécir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, si

elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois, dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, après s'être extrêmement élargies, si bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre, & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu, puisqu'à l'égard de son mari son défaut est naturel.

La Médecine, qui trouve des remèdes presque pour toutes sortes de maladies, n'en manque pas pour celle-ci: elle en fournit à une honnête fille qui va se marier, afin d'ôter le soupçon qu'e^t pourroit avoir son mari de quelques prétendus désordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches, pour n'être pas, dans la

suite du temps, désagréable à son mari, pour conserver dans son mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un second enfant qu'elle n'aurroit point, si elle demeuroit dans l'état où elle se trouve maintenant.

Ces sujets étant raisonnables, l'on doit trouver bon que l'on use de nos remèdes par un si juste motif. Je ne prétends point ici être l'auteur de l'abus que l'on en peut faire: mon dessein n'est pas de favoriser le crime, mais de guérir les maladies qui afflagent les femmes, & d'entretenir une amoureuse complaisance parmi des personnes mariées; autrement nous serions réduits à retrancher de nos livres & de notre pratique l'antimoine, le sublimé, le réagal & les autres poisons dont nous nous servons tous les jours si heureusement pour la guérison des maladies. Il me semble qu'il suffit de faire son devoir en guérissant les maladies qui se présentent, sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes préviennent le défaut que nous avons

marqués, en se lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrte distillée, qu'elles aromatisent avec un peu d'essence de girofle, ou avec quelques gouttes d'esprit de vin ambré, ou avec des décoctions astringentes ; mais la décoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela, si nous en croyons la femme dont parle *Sennert*, qui, s'étant mise dans un bain que sa servante avoit préparé pour soi-même, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas seule : *Bennivenius* nous fait une semblable histoire sur ce sujet ; & nous en produirions quelques autres, si l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remèdes que pendant sept ou huit jours de suite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites ; mais, parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les règles, on pourra, cinq jours après qu'elles auront entièrement cessé, s'en humecter encore pendant huit autres jours.

On doit avoir d'autres précautions

pour les femmes qui sont depuis peu accouchées ; car , les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins , après quoi on peut se laver avec les eaux que nous avons proposées ; mais avec une telle prudence , que les femmes ne deviennent pas si étroites qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes ; car ces remèdes agissent quelquefois avec tant de force , qu'il s'est trouvé des femmes , si nous en croyons *Benivenius* , qui , par l'imprudence de leurs matrônes , s'étoient lavées si souvent de ces sortes d'eaux , qu'elles s'étoient ensuite repenties d'avoir suivi les avis qu'on leur avoit donnés.

J'ai fait remarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit pour dépuceler une jeune femme étroite , quelles douleurs on en ressentoit à la verge , & quelles enflures il y surve- nooit. La femme qui n'est guere ouverte , n'a pas moins de douleur de son côté , lorsqu'elle se joint à un homme qui a le membre assez gros , ou qui l'a même médiocre. Toutes les parties délicates du conduit de la

pudeur en sont déchirées; & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulcères qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité, que je guéris il y a quelques jours, avoit caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'auroit pas été sitôt soulagée par le remede que je lui proposai. Il étoit fait de parties égales de litharge d'or pulvérifée, de cérule & de corne de cerf brûlée, avec autant qu'il falloit de mucilage de semence de coin, extrait avec de l'eau de plantin. Après s'être ointe de cet onguent, & s'être ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau-rose, elle se trouva entièrement guérie.

L'avis que je donne ici aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate & vapeurs, & qui sont encore extrêmement pâles, ne doit pas être méprisé; elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remede fort commun, qui contribue beaucoup à la guérison de toutes ces maladies: car, bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles qui s'en

servent long-temps, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premières semaines de leur mariage; & sans doute que, pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienféance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille du Chaudronnier, que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de moëlle de bœuf, de racines de guimauve, de semence de lin, d'herbe aux puces bouillie dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette première occasion, un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément, & par une petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perdue. C'est alors que l'on montre de la fenêtre des mariés à ceux qui passent, les linges tachés

de sang , selon la coutume de quelques villes d'Espagne , où les Espagnoles disent aujourd'hui en leur langue , *vergen la tenemos* . On en fait presque de même aux Royaumes de Fez & de Maroc ; car , après que le marié est entré dans sa chambre avec sa femme , & qu'il y a badiné la première nuit de ses noces , il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge sanguinolent , qui est la marque de sa virginité ravie , puis la vieille va le montrer aux parents qui sont encore à table , & elle crie à haute voix : *elle étoit pucelle jusqu'à aujourd'hui* . Que s'il ne se trouve point de linge teint de sang , on renvoie la mariée chez ses parents avec déshonneur .

Mais , si la membrane qui joint les caroncules est forte , dure & presque cartilagineuse , on a beau pousser , rien ne s'ouvre , & l'on se perdroit plutôt que de forcer une barrière qui est défendue avec tant d'opiniâtreté . Il n'y a point de meilleur remède dans cette occasion , que de prendre un bistouri courbé , & de couper la membrane qui défend avec tant de résistance les avenues du palais de

l'amour : c'est ce que *Pare* dit avoir fait dans une fille de 17 ans, qui fut ensuite en état de se marier & d'avoir des enfants.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *hymen*, sont percées pour donner passage aux humeurs qui sortent de la matrice, & qui y entrent aussi quelquefois ; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu, ne pouvant même souffrir d'homme, comme il arriva à *Cornelia*, mere des *Gracques*, & comme il arrive encore tous les jours à plusieurs femmes de l'Amérique méridionale, qui conçoivent sans être ouvertes, mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Pare nous rapporte une histoire sur ce sujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfèvre, dit-il, qui demeuroit à Paris, sur le pont au Change, épousa une jeune fille ; & parce que l'amour est, pour l'ordinaire, violent dans les premières approches, ils se presserent si fort l'un l'autre, qu'ils commencèrent tous deux à se plaindre, l'un, de ce que sa femme n'étoit point ouverte, & l'autre, de ce que dans les caresses de

son mari elle souffroit une douleur incroyable. Ils communiquerent leurs désordres à leurs parents, qui, agissant en cela avec prudence, firent appeler dans la chambre des mariés *Jerôme de la Noue* & le savant *Simon Pierre*, Docteurs en Médecine avec *Louis Hubert & François de la Leurie*. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur; & ils en furent d'autant plus persuadés, qu'ils la trouverent dure & calleuse, avec un petit trou au milieu, par lequel les regles avoient accoutumé de couler, & par lequel aussi étoit entrée la matiere qui avoit donné lieu à la grossesse de cette femme; car, six mois après qu'elle eut été coupée, elle fit un bel enfant à son mari, qui se réconcilia ensuite avec sa femme.

Mais, quand cette membrane n'est point trouée, & que les regles sont sur le point de paroître dans les jeunes personnes, je ne saurois dire quels accidents funestes elles ne causent point. On s'apperçoit tous les mois de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre;

les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes défaillances, des vertiges & des épilepsies extraordinaires; le sang sort même périodiquement par les oreilles, par les yeux ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de 16 ans, qui aimait mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme & presque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses règles, & qui, par ce moyen, la rendoit incapable de la société d'un homme. La fille de 21 ans, dont *Jean Wert* nous rapporte l'histoire, fut bien plus sage que cette autre, car celle-ci ayant été estimée grosse par toutes ses voisines, ce Médecin justifia hautement son innocence, après lui avoir coupé une membrane dure qui s'opposoit à la sortie de ses règles; si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle pouvoit espérer, & la réputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce ou le hasard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles à l'âge de neuf ans, afin de remédier

d'abord à toutes les difficultés qui s'opposent à l'épanchement des regles & aux caresses des hommes. Ce seroit un moyen assuré d'éviter les accidents qui en peuvent arriver ; & parce que la pudeur des filles n'est pas, en cet âge là, dans son plus haut degré, il seroit alors aisé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle solitude ou à une infirmité déplorable.

Les excrescences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame, peuvent être guéries, mais avec quelque difficulté. On commence, dans ces sortes de maladies, la guérison par les remedes que nous appelons généraux ; on la continue par les sueurs & la salivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveuse qui embarrasse le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris, si leurs parties naturelles sont ulcérées & garnies de fentes, si les hémorroiides de la matrice & du siege les incommodent, & si une tumeur ou une pierre presse fortement le col de la vessie & le conduit de la pudeur, comme il arriva

arriva à *Dysferis*, dont *Hippocrate* nous rapporte l'histoire, qui, pendant sa jeunesse, ne pouvoit souffrir la compagnie d'un homme.

Les remedes qui sont propres à combattre toutes ces maladies, sont fort aisés à trouver; & sans m'y arrêter à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulceres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les levres & les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues & si pendantes, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidents arrivent souvent aux filles Africaines, si l'on en croit *Léon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommodités sont si communes dans les régions du Midi, qu'il y a des hommes qui, allant par les rues des villes de ces contrées-là, crient à haute voix: *qui est-ce qui veut être coupée?* de même qu'en ce pays-ci il y a des hommes qui font connoître, par leur sifflet, l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux, & à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes François, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un Chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges Egyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes alongées sont si véritables, que, dans l'empire du *Prêtre-Jean*, où l'on circoncit les femmes aussi-bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ai déjà dit, il ne laisse pas d'être disposé à recevoir la verge d'un homme; & c'est par cette figure qu'il la presse agréablement & qu'il lui donne tant de chatouillements dans la copulation: cependant, s'il est excessivement tortu, ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continues qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelqu'autre cause que ce soit, il n'est point alors en état de souffrir un homme; la femme y ressent trop de douleur quand on la presse, & elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujours incurable ; & les femmes, que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries, ne sont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princesses du monde qui étoit incommodée de ce défaut ; il n'y eut que *Fernel* qui assura le Roi, des plus glorieux de son temps, de la guérison de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa stérilité, il pria le Roi de coucher avec elle, lorsque le conduit de la pudeur seroit humecté & élargi par les regles qui seroient sur le point de cesser ; ce qui réussit si bien, qu'après dix ans de stérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfants, qui valurent dix mille écus chacun à ce savant Médecin.





SECONDE PARTIE.

APrès avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe, en avoir découvert les maladies & indiqué les remèdes, il est temps, ce me semble, d'en montrer les actions & les effets; & avant que d'éplucher les merveilles de la génération, il me semble encore que je dois dire quelque chose de la virginité & des marques qu'on doit avoir pour la connoître.



CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.



E ne suis pas du sentiment de ces hérétiques, qui préféroient le mariage à la virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le jardinier veut conserver; & la seconde à un autre arbre stérile, comme étoit le figuier de l'Ecriture, qui fut maudit & jeté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, & comme l'objet de l'indignation de son maître.

Entre tous les états de la vie, la virginité peut être comptée la première. La difficulté qu'on a à résister à la nature, est assurément l'une des choses

qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle est l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la paix des familles & la source des plus saintes amitiés.

C'est une belle fleur conservée chérément dans un jardin mûré de toutes parts. Elle est inconnue aux bêtes, & il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur tempérée la conserve, & une douce pluie l'arroße & la fait croître. Tous les jeunes gens la désirent avec passion ; mais ils ne l'ont pas plutôt cueillie qu'ils la méprisent.

C'est de cette façon que je puis dire avec Catulle, qu'une fille est chérie de tous ses amis quand elle garde la fleur de sa virginité ; mais elle ne l'a pas plutôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfants qui la regardent, ni des filles qui la reçoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont eu la virginité en vénération, les Payens & les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particulière.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & élever une statue

qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette statue décidoit de la virginité ou de l'infamie des filles ; témoin la fille du Roi de la *Volatere*, qui, après lui avoir mis le doigt dans la bouche, n'en fut point mordue, & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit faite à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui, étant accusée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statue.

On sait encore quelle vénération ont eu ces mêmes peuples pour les *Vierges Vestales*, & le fameux édit que l'Empereur *Tibere* fit publier. La fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient, & leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les Théologiens & les Médecins considerent la virginité

d'une maniere toute différente : les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps ; qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente.

Les Médecins, au contraire, pensent que la virginité est un lieu & un assemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme.

Mais, quoi qu'il en soit, nous n'examinerons ici que cette virginité matérielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs de lys, & qui ont la gloire de juger tous les jours des différends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est véritable, qui veut se justifier de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui impute.



ARTICLE II.

Des Signes de la Virginité présente.

Les matrones, que l'usage a rendues arbitres de la virginité des filles & de la chasteté des femmes, ont des lumieres trop foibles sur cette matière pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le font, pour faire des rapports aussi justes & aussi véritables que ceux qui sont la cause du crédit & de la réputation des juges, de l'honneur des filles & des femmes, de la justification d'un mari, & du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont se servaient les anciens pour connoître la virginité. L'oracle du Dieu *Pan*,

Tome I.

I

l'insensibilité pour le feu, les eaux ameres des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la mesure du col d'une fille, sont des signes trop incertains, du moins dans le siecle où nous sommes, pour former là-dessus de véritables jugements. La dureté de la gorge, la couleur des mamelons, & le rouge que la pudeur fait paroître sur le visage des filles, ne sont pas des signes plus assurés que les précédents.

La virginité est plus difficile à connoître qu'on ne croit; il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore présentement le grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir; car le poil frisé & recoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'absence de l'hyimen, l'orifice interne de la matrice fort élargi & décollé, le changement de la voix, tout cela n'est point une

marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'italienne, qui commencent à avoir leurs règles, ou qui les ont actuellement; celles qu'une maladie afflige il y a déjà long-temps, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ni de membranes qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ni moins pudiques pour avoir des marques contraires à celles dont on se sert le plus souvent pour connoître la virginité des filles. La servante dont *Aquapendens* nous fait l'histoire, qui n'avoit pu être déflorée par tous ses Ecoliers, & une autre jeune femme d'un Orfèvre de Paris dont parle *Pare*, qui devint grosse sans que l'hymen fût déchiré, n'étoient pas plus vierges l'une que l'autre, quoiqu'elles eussent des marques de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'assurent *Riolan* & *Pinay*, qu'il n'y a rien dans toute la Médecine de plus difficile à connoître que la virginité, & que même, selon la pensée de *Cujas*, il est presque impossible d'en avoir des marques assurées. Il n'est

point d'industrie ni de remedes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite ; & s'il est impossible, selon le sentiment d'un grand Roi, de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'une aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille.

Si *Esope* avoit de la peine à répondre de la virginité d'une fille qu'il avoit incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Médecins, & pour en être bien assuré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bemho* dit qu'on fait aux vierges africaines ; mais, parce que cette coutume n'est pas usitée en France, il faut que l'éducation, la sagesse & la pudeur s'opposent à la passion amoureuse des filles, que la nature, la santé & la jeunesse leur font naître à tous

moments, & qu'avec cela elles conservent encore leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaisent.

ARTICLE III.

Des signes de la virginité absente.

L'Oracle que *Pheron*, Roi des Egyptiens, interrogea sur son aveuglement, lui répondit que, pour être guéri, il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge, ou d'une femme qui se contentât des caresses de son mari. Ce remede ne se trouva pas chez lui; & si la fille d'un Jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eût attendu long-temps avant que de recevoir la vue; la virginité & la chasteté étant alors quelque chose de fort rare.

Quoique nous ayions dit à l'article précédent qu'il n'y avoit rien de si difficile à connoître que la virginité présente, il y a cependant quelques Médecins qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'absence de

la virginité ; car , si la défloration vient d'être commise , si l'homme qui en est l'auteur est bien fourni de ses parties , & enfin si la fille est naturellement étroite , il n'y a rien , à ce qu'ils disent , de plus aisément à connoître que la perte de sa virginité .

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles , toutes rouges de sang , & toutes enflées de douleur , sont des témoins irréprochables de son impudicité . Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses ; & à la voir marcher , elle porte le pied d'une certaine façon , qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement , on s'apercevra toujours qu'elle s'est mal conduite .

Mais , si l'on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration , tout est réuni & tout semble naturel chez elle : on ne connoîtra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites . La nature , d'un côté , travaille incessamment à rétablir les parties divisées ou élargies ; & l'on n'avoit jamais soupçonné de lasciveté la fille des *Topinambous* , que *Riolan* trouva si étroite en la disséquant . L'artifice ,

d'un autre côté, éteint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais, il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25 ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourni de ses pieces; bien qu'ils se soient souvent baissés, cependant, si on la visite le lendemain, on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, & il seroit même impossible de juger par-là de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle fera comme la femme dont parle *Salomon*, qui se lave la bouche après avoir mangé, & qui fait ensuite des ferments exécrables qu'elle n'a goûté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occasion, est quelque chose de fort considérable pour découvrir le violement d'une fille; car il s'en est trouvé de si impudentes, qu'elles ont accusé des hommes innocents. *Marie-Françoise Ois mode* en usa de la forte à Rome envers *Etienne Noceti*, qui, après avoir montré aux Juges ses parties naturelles pour se justifier de

l'affront qu'on lui faisoit , fut absous par la Rote , & renvoyé avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la premiere nuit des noces , & que le lait qu'on trouve dans les mamelles d'une fille , sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi *Moysé* commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges qui avoient servi la premiere nuit aux mariés , afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari ; ce que l'on observe encore aujourd'hui dans les Royaumes de *Fez* & de *Maroc* , si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles , & l'on ne doit pas appeller vierge celle qui donne à tetter à un enfant.

Mais , l'on me permettra de dire que le sang & le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée : car une grande & grosse fille , qu'on marie avec un petit homme , n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la premiere nuit de ses noces ; & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille , n'est pas non plus un signe de sa

vertu , l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger , qui auroit été auparavant mis dans une petite vessie de mouton , & renfermé adroïtement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des regles cesse de couler à une fille , ce sang remontant aux mamelles se change en lait , selon le sentiment d'*Hippocrate* ; & la petite fille dont *Alexander Benoît* nous fait l'histoire , qui fut stérile toute sa vie , donna des marques de sa prostitution depuis son enfance , si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite ; mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet , c'est que le Syrien du même *Benoît* , & le soldat *Benzo de Cardan* , avoient tous deux du lait , bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'Orient d'Afrique , du côté de Mozambique & du pays des Caffres , si nous en croyons les Historiens , plusieurs hommes nourrissent leurs enfants du lait de leurs mamelles ; & pour prouver ceci par un exemple familier , j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme Médecin , qui s'appelloit *Roénette*. Il étoit sanguin de tempé-

rament, & il étoit âgé d'environ trente ou trente-cinq ans. Quand il se pressoit la mamelle & le mame-lon, il en faisoit sortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre & laitée, qui eût pu, sans doute, nourrir un enfant, si elle eût été sucée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet*, à la page 163, qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait; mais, sans aller si loin mendier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse, arrivée à la Rochelle, est seule capable de convaincre sur cela les plus opinâtres.

L'an 1670, Madame la *Perere*, fille de Mr. *Desperence*, Capitaine au fort de la Pointe du Sable à saint Christophe, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la même année, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François & les Anglois de cette isle. Elle emmena avec elle trois négresses, une vieille, l'autre âgée de trente ans, & la dernière de seize ou dix-huit, qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette Dame, qui avoit une petite fille de deux mois

à la mamelle de sa nourrice, s'embarqua avec précipitation avec son enfant, croyant que sa nourrice s'étoit embarquée auparavant, selon qu'elle le lui avoit promis ; mais, après avoir mis à la voile, & n'ayant point trouvé sa nourrice, qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau dont elle faisoit une soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment ; elle incommodoit, par ses cris, tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela, on conseilla à la mère de faire amuser son enfant au tetton de la jeune négresse son esclave ; mais l'enfant ne l'eut pas plutôt tettée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir suffisamment de lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette Dame arriva en cette ville avec son enfant, grosse & grasse, & au mois de Mars suivant, elle s'embarqua pour saint Christophe avec son enfant de treize mois, qui avoit toujours été nourrie par le lait de la négresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a

point de marque assurée de la virginité ni du violement d'une fille ; que tous les signes dont nous avons parlé sont presque toujours équivoques & incertains , à moins qu'on n'ufât de conjectures évidentes , ainsi que font aujourd'hui les Jurisconsultes , qui remarquent tout quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontre des yeux , aux fouris , aux rendez-vous , aux familiarités , aux colations , aux habits , aux visites particulières : en un mot , ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux amants ; mais , après tout , ils ne savent pas encore certainement la vérité.

Il n'y a donc rien , je le dirai encore une fois , de si difficile à connoître que la virginité , puisque même une femme grosse , si nous en croyons *Severin Pinay* , peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme , & qu'on ne l'examine au même instant , il n'y a guere de moyen de connoître sa défloration ; car , si l'on attend quelque temps , tous les signes qui l'accuseroient alors , ne

paroîtront plus ; & l'on n'oseroit, sans lui faire injustice, la taxer d'impudicité : si bien que je conclus hardiment que, puisque la nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus savants Médecins & des plus adroites Matrônes les marques de la virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoique cela soit très-véritable, néanmoins les Réglements de Paris ordonnent que les Matrônes jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement par devant le Prévôt de ladite ville, qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ai bien voulu décrire ici un rapport de Matrônes, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous, *Marie Miran, Christophlette Roine, & Jeanne Portepoulet*, Matrônes jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22^e. jour d'Octobre de l'année présente, par l'ordonnance de Monsieur le Prévôt de Paris, en date du 15 de cedit mois, nous nous sommes trans-

portées dans la rue de Dampierre, dans la maison qui est située à l'occident de celle où l'écu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vu & visité *Olive Tisserand*, âgée de 30 ans ou environ, sur la plainte par elle faite en Justice contre *Jacques Mudont*, bourgeois de la ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée & violée; & le tout vu & visité au doigt & à l'œil, nous avons trouvé, qu'elle a,

Les tettons dévoyés, c'est-à-dire, la gorge flétrie.

Les barres froissés (*l*), c'est-à-dire, l'os pubis ou bertrand.

Le lipion recoquillé (*m*), c'est-à-dire, le poil.

L'entrepet ridé (*n*), c'est-à-dire, le périnée.

Le pouvant débiffé (*o*), c'est-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.

Les balunaus pendants (*a*), c'est-à-dire, les levres.

Le lipendis pelé (*p*), c'est-à-dire, les bords des levres.

Les baboles abattues (*b*), c'est-à-dire, les nymphes.

Les halerons démis (*b*), c'est-à-dire, les caroncules.

L'entechenat retourné, & la corde rompue (*q*), c'est-à-dire, les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le barbidau écorché (*c*), c'est-à-dire, le clitoris.

Le guilboquet fendu (*d*), c'est-à-dire, le col de la matrice.

Le guillenard élargi (*d*), c'est-à-dire, le conduit de la pudeur.

La dame du milieu retirée (*c*), c'est-à-dire, l'hymen.

L'arrière-fosse ouverte, c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu & visité, feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de ; & ainsi, nous-dites Matrônes, certifions être vrai à vous, Monsieur le Prévôt, au serment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris le 25 d'Octobre 1762.

Si les Matrônes de France avoient soin d'assister aux anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Ecoles des Médecins, comme font celles d'Espagnes, je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte : car, si je

voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la plupart très-faux ou très-légers, & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur & de la virginité d'une fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que les Sages-femmes sont instruites sur ce qu'elles doivent faire dans les accouchements ; j'apprends de *Théophile Bonnet*, qu'en 1763 le Roi de Danemarck fit une ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux Matrones d'assister aux dissections des femmes que faisoit le sieur *Stenon*, Docteur en Médecine, & Professeur en Anatomie dans les Ecoles de Médecine de Copenhague, afin de s'instruire de leur profession ; & *Bertolen* le jeune nous assure aussi que le même Roi avoit ordonné que les Députés de la Faculté de Médecine de la même ville interrogeroient les Sages-femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La Sage-femme de *Rachel*, dont parle *Moysé* avec éloge, *Sotyra* & *Salpe*,

Salpe, que *Pline* loue tant, étoient sans doute mieux instruites dans leur métier que celles-là, puisqu'elles se sont attirées des louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas sans doute méritées, si elles eussent été aussi ignorantes que celles qui certifierent qu'une femme n'étoit pas grosse parce qu'elle étoit réglée, & qui furent la cause, par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris en 1666, avec son enfant de quatre mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Par ce que nous avons dit ci-dessus, que l'artifice découvroit les ruses dont les filles usoient pour paroître vierges lorsqu'elles ne l'étoient pas, il me semble que, pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du Lecteur, nous devons examiner ici les moyens dont on peut découvrir la virginité fardée; car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent même qu'il est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les détromper dans cette occasion, on fera un demi-bain de décoction de feuilles de mauves, de sereçon, d'arroches, de branches ursine, &c. avec quelques

poignées de graines de lin & de
semence d'herbe aux puces : elles
demeureront une heure dans ce bain,
après quoi on les essuiera, & on les
examinera deux ou trois heures après
le bain, les ayant cependant fait ob-
server de bien près. Si une fille est
pucelle, toutes ses parties amoureuses
seront pressées & jointes les unes aux
autres ; mais, si elle ne l'est point, elles
seront lâches, mollettes & pendantes,
au lieu de ridées & de resserrées
qu'elles étoient auparavant lorsqu'elle
vouloit nous en imposer.

C H A P I T R E I L

*S'il y a des remèdes capables de rendre
la virginité à une fille.*

Saint Jérôme, écrivant à une fille
dévote, que l'on appelloit *Eustachion*, & lui interprétant ce beau
passage de l'Ecriture : *La vierge d'Israël est tombée*, & il n'y a personne
qui la puisse relever, dit dans une autre
langue ces mêmes paroles : *Je vous
dirai hardiment, ma chère fille, que,
bien que Dieu soit tout-puissant, il ne*

peut pas toutefois rendre la virginité à une fille qui l'aura une fois perdue ; il peut bien lui pardonner son crime, mais il n'est pas en son pouvoir de lui rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissé ravir.

En effet, il n'y a point de remèdes que nos Médecins aient pu inventer, ni d'artifices que nos courtisannes aient pu pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, & que l'on ne voit après jamais plus paroître : c'est une liaison de parties qui, étant une fois séparées, ne se réunissent jamais comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de remède qui la rétablisse quand elle est une fois perdue. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire ; mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ai été long-temps à me déterminer, savoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de

matieres ; mais , après y avoir fait de férieuses réflexions , j'ai été obligé , par de puissants motifs , à faire ce Chapitre : car , le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente qui se marie , lorsqu'elle est naturellement trop ouverte , & une autre qui , par fragilité , s'est laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée , sont de fortes raisons pour ne me pas taire sur ce Chapitre. La paix des familles & la tranquillité de l'esprit d'un mari sont presque toujours rétablies par les remedes que nous avons dessein de proposer ; c'est par eux encore que la volupté licite du mariage est fomentée , & que souvent la génération est procurée : car il s'est vu des femmes qui ne pouvoient avoir des enfans que par les remedes que je proposerai dans la suite de ce discours.

Les hommes , pour parler en général , n'estiment la virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ses parties naturelles , par la polissure de son ventre , & par la rondeur de sa gorge. Souvent ils ne se mettent guere en peine de quelques gouttes de sang qui doivent couler dans les premières caresses du mariage , & ils ne vont pas

examiner tous les signes que nous avons rapportés au Chapitre précédent, pour être assurés de la virginité des filles qu'ils épousent : il suffit que leurs femmes aient les trois qualités que nous avons remarquées ci-dessus, pour être bien reçues auprès d'eux. Si elles sont trop ouvertes, ou qu'elles aient la gorge trop lâche & trop mollette, quand elles seroient des *Agnès* & des *Catherines*, le chagrin les prend aussi-tôt, & la passion infensée, que l'on appelle jaloufie, s'empare en même temps de leurs esprits, & leur fait soupçonner des choses infâmes dont ces femmes sont tout-à-fait innocentes.

Pour donc éviter tous ces désordres, qui ne sont que trop fréquents dans le monde, & qui ne troublent que trop tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remèdes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugés que l'on pourroit avoir pour elles. Les premières s'en pourront servir lorsqu'elles seront trop ouvertes, & qu'elles auront les mamelles trop pendantes ; que d'ailleurs, par foibleesse, elles se seront abandonnées à leur passion indiscrete,

& qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris, & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoue que l'on peut abuser de ces remedes comme des choses les plus excellentes du monde ; mais on ne fauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échauffe la terre aussi-bien pour les aconits & pour les colchiquos, que pour les dictames & les gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secrètement, & qu'elle veuille ensuite se marier sans que son mari puisse s'apercevoir de sa foibleffe passée, le meilleur remede que je lui puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage ; qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes par des danses, des conversations & des lectures impudiques, & qu'elle vive enfin dans la modestie qui est bienférante aux filles qui se repentent, je lui promets que son mari la prendra pour pucelle, & qu'il ne croira jamais avoir été

trompé : car, si l'on fait réflexion sur l'histoire que nous avons rapportée au Chapitre précédent, d'une fille de 25 ans, du pays des Topinambous, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le remede que je conseille ici, ne soit le meilleur de tous ceux quel'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, les mamelles mollettes & pendantes, je suis d'avis qu'elles usent des remedes qui les resserrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, où l'on aura jeté un fer ou une brique rouge, la décoction astringente de gland, de prunelles sauvages, de myrte, de roses de Provins & de noix de Chypre, l'onguent astringent de Fernel, les eaux distillées de myrte, sont tous des remedes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques Médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus ; mais je ne conseille pas l'usage de ce

remede , à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuses couches , & qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts qu'elle y auroit soufferts , autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des douleurs & des tranchées insupportables , si elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là & qu'elles n'en pussent sortir , ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille , qui a passé quelques années de sa vie dans les voluptés illicites , de rassurer , le premier jour de ses noces , l'esprit de son mari , en prenant un peu de sang d'agneau , qu'elle auroit fait sécher auparavant , & en le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules ? Ne lui seroit-il pas permis , dis-je , pour conserver la paix dans sa famille , de faire tous ses efforts pour paroître sage à l'égard de son mari ?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusques-là même , que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes ; car il s'est souvent trouvé des courtisannes qui se sont ulcéré les parties naturelles pour

pour être estimées vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si défiguré de rides & de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on estime filles n'osent se marier à cause de ces défauts; cela les oblige souvent à mener une vie débauchée, & à passer le reste de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mêmes ont de la honte de se laisser voir en cet état à leurs maris, & ainsi quelquefois elles se privent des douceurs du mariage & de la naissance de plusieurs enfants.

Afin donc que ces filles puissent abandonner leur façon de vivre déshonnête & impudique, & qu'elles se marient avantageusement, que les femmes n'aient plus de scrupule dans le mariage. Je veux bien écrire ici ce que j'ai appris d'un Médecin le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton, dont on brisera les os, & après les avoir fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, l'on prendra avec une cuiller ce qui nagera par-dessus, à quoi l'on ajoutera deux gros

de sperme de baleine, deux onces de graisse fraîche de pourceau femelle, autant de beurre frais sans sel ; on fera fondre tout cela dans un pot de terre vernissé, & après que l'onguent sera refroidi, on le lavera avec de l'eau rose jusqu'à ce qu'il blanchisse ; on le mettra ensuite dans une boîte de verre pour en user selon la nécessité.

Après que la personne se sera servi de ce remede, elle s'appliquera sur le ventre une peau de chien ou de chevre, préparée de cette façon que l'on appelle peau d'occagne ; on prendra deux onces de chacune de ces huiles, savoir, d'amandes douces, de millepertuis, de myrtils : on les lavera avec de l'eau-rose, & après avoir été ainsi préparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte ordinairement d'Espagne ou d'Italie : on la laissera humecter pendant toute une nuit, & le lendemain on la frottera fortement entre les mains pendant une heure ; & après l'avoir ensuite, pendant deux jours entiers, exposée à l'air, où le soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper, & puis on l'appliquera principalement pendant

la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui, en adoucissant la peau, en emporte les tâches avec plus de force sans l'endommager : si l'on veut que ce remède soit plus fort, on ajoutera à cette huile du suc de citron & un peu de sel ammoniac ; & par une forte agitation, l'on en fera un onguent.

Il ne me reste qu'à remédier au défaut d'une grosse gorge mollette, qui fait quelquefois soupçonner une fille d'être lascive & d'aimer le vin ; car il y en a qui portent comme deux coussins sur la poitrine, & qui sont tellement embarrassées quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est peut-être pour ce sujet, si nous en croyons l'histoire, que les Amazones se brûloient l'une des mamelles, pour être ensuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remèdes que nous avons allégués ci-dessus, qui peuvent servir à diminuer la gorge, on peut encore user de gros vin rouge ou d'eau de forge, dans laquelle on aura fait bouillir du lierre, de la pervenche, du myrrhe, du persil & de la ciguë

même, sans appréhender la mauvaise qualité de cette dernière plante, notre ciguë étant bien différente de celle des Athéniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'Oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de plomb pour diminuer les mamelles : en effet, c'est un bon remede pour ces sortes de défauts ; mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de jusquiame, le remede sera encore plus excellent ; car cette huile a une vertu particulière pour diminuer la gorge & pour la faire endurcir ; elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais, afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remedes, je répéterai ici ce que j'ai conseillé ailleurs aux filles & aux femmes, c'est qu'il n'en faut user pour la gorge ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours après les regles, & huit jours auparavant ; & les femmes qui ont depuis peu accouché, ne doivent s'en servir que sur la fin de leurs vuidanges, ce qui peut arriver après le trentième ou le quarantième jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes & si opposées entr'elles. Les éléments, qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes sans que nous nous en apperçions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale qui nous soutient, sont les deux causes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur, agissant toujours sur notre humidité, la consume & la détruit peu à peu; si bien que, comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le fomente, notre chaleur s'éteint aussi par le défaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les aliments & la boisson ne sont point suffisants pour la réparer éternellement; s'ils le font, ce n'est que pour un temps, & les parties qui entretiennent notre feu, venant à vieillir, se lassent enfin d'agir

incessamment de la même sorte, & de recevoir en même temps ce qui les fait subsister & ce qui les fait périr.

La nature, prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna dès le commencement des siecles, à l'un & à l'autre sexe, un admirable assemblage des parties pour produire leur semblable, & en même temps des feux secrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naissance du monde qu'elle établit cette douce société de vie, & qu'elle ne fit pas seulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'immortalité, & le plus important état des hommes, puisque sans lui les Villes & les Républiques seroient abandonnées.



ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire ici l'éloge du mariage ; il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis terrestre , & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam , dans l'état d'innocence , avoit besoin d'un aide , comme le marque l'Ecriture , nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier Pere ; & nous aurions tort de croire , selon la pensée de quelques-uns , qu'il répandit le mal dans tout l'univers , quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des nôces que JESUS-CHRIST fit son premier miracle ; que le mariage fût de figure à l'union de JESUS-CHRIST avec l'Eglise ; & je puis parler ainsi aux personnes mariées :

*Mariés , pensez en tout lieu ,
Que vous êtes la sainte image ,
De l'admirable mariage
De l'Eglise & du Fils de Dieu.*

De plus, que c'est un mystere, au rapport de S. Paul ; que l'on appelle Dieu du nom d'Epoux dans les cantiques, & que Jérémie même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le représente en cet état. Toutes ces pensées sont trop communes, & elles ont été trop souvent rebattues.

Mais, je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des présents à l'Eglise & à l'Etat ; & que, selon cette pensée, notre incomparable Monarque, qui ne laisse rien échapper pour rendre ses peuples heureux & son Royaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains, une Déclaration, par laquelle il veut que les peres de dix enfants soient exempts des charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore, de sa libéralité ordinaire, une pension considérable.

En effet, les enfants sont des faveurs du Ciel, par l'aveu même de S. Jérôme, qui élève si haut la virginité ; & dans le vieux Testament, le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'être

par-dessus les autres états de la vie ; si bien qu'il est aisé de juger par-là que, dans l'ancienne Loi, on le préféroit à la virginité, & que la stérilité des femmes y passoit pour une espece d'opprobre.

L'Eglise aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lorsqu'elle comble de graces les mariés. Cependant la question est encore aujourd'hui problématique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celui du mariage, ou de celui de la continence ; & c'est une chose bizarre que, dans le siecle où nous sommes, nous voyons des approbations & des priviléges pour l'un & pour l'autre parti. *Charles Chausse, Sieur de la Terrierre*, écrivit en 1625 de l'excellence du mariage contre la continence, & le *Sieur Ferrand* écrivit ensuite contre ce livre de la continence pour le mariage. Les choses n'étoient pas en cet état du temps de *S. Jérôme*, puisque ses amis supprimèrent son livre de la Virginité, que nous voyons aujourd'hui parmi ses Ouvrages, parce qu'il étoit opposé aux desseins de l'Eglise. Cependant nous savons que de saints

personnages ont choisi le mariage comme un état le plus honnête de la vie , témoin *S. Pierre , S. Clément Alexandrin , maître d'Origene , Novat ,* Prêtre de Carthage en Afrique ; *S. Hilaire , S. Grégoire de Nice , Ter-tulien & plusieurs autres , qui ont cru pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moyen de ce Sacrement , que par la voie de la continence.*

Les Juifs & les Chrétiens estimoient donc beaucoup plus le mariage que la virginité , & ces derniers ne donnoient jamais de charge de Magistrature aux hommes qui n'étoient point mariés. Les Payens même ont fait des loix à son avantage ; car les Spartiates , d'un côté , instituerent une fête , où ceux qui n'étoient pas mariés , étoient fouettés par des femmes , comme indignes de servir la République & de contribuer à son honneur & à son progrès. Les Romains , d'un autre côté , couronoient la tête de ceux qui l'avoient été plusieurs fois ; & dans leurs réjouissances publiques , ceux qui avoient été souvent mariés , paroissoient avec une palme à la main , comme chargés d'autant de victoires que les Césars , ayant contribué à la

grandeur de la République aussi-bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils lui avoient donnés. C'est pour cette raison, au rapport de *S. Jérôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que, dans la pompe funebre, il accompagnât le corps de sa femme, la palme à la main & la couronne sur la tête, puisqu'il étoit fort raisonnabil, ajoute-t-il, qu'ayant été marié vingt fois & sa femme vingt-deux, il fût mené comme en triomphe à son enterrement.

ARTICLE II.

L'âge le plus propre au Mariage.

Toute sorte d'âge n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage : les premières & les dernières années ont leurs obstacles ; & si les enfants sont trop faibles, les vieillards sont trop languissants. Le milieu de notre vie est l'âge le plus propre à *Vénus*, qui, comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé & de courage.

Les Médecins ont des opinions différentes sur la division de notre vie : les uns la partagent en quatre âges, d'autres en cinq, & d'autres en plusieurs parties ; mais à considérer la chose de bien près, les années ne font pas les âges, c'est la force & le tempérament qui les distinguent. Une fille peut faire un enfant à dix ou douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en fauroit faire un à dix-huit ou vingt, à cause de la foiblesse de ses parties & de la sécheresse de son tempérament. Néanmoins on doit se déterminer sur cette matière, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger faïnement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi est celui qui divise notre vie en cinq périodes ; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de 25 ans, après quoi nous ne croissons plus. Depuis 25 ans jusqu'à 35 ou 40, est la fleur de l'âge de l'homme, & c'est ce qu'on appelle la jeunesse, & dure jusqu'à 49 ou 50 ans ; c'est le temps que l'on se trouve de même

force & de même tempérament ; le quatrième âge est la première vieillesse , qui dure jusqu'à 65 ans ; & enfin l'âge décrépit , qui accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encore divisée en plusieurs parties , entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu ; elle commence depuis notre naissance jusqu'à 3 ou 4 ans , lorsque nous avons appris à parler ; la puérilité la suit , qui se termine à 10 ans ; l'âge de discréption vient après , que quelques-uns nomment puberté , qui dure jusqu'à 18 ans , & enfin l'adolescence , qui prend le nom de tout ce temps-là , va jusqu'à 25.

L'enfance & la puérilité ne savent ce que c'est de produire des hommes ; & bien qu'il y ait quelques Historiens qui pourroient rendre cela douteux par une histoire qu'ils font d'un enfant de sept ans qui engrossa une fille ; cependant , parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité , & que d'ailleurs la génération est incompatible avec la foiblesse de cet âge , il me sera permis de demeurer dans mon sentiment , & d'exclure les enfants du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont atteint l'âge de discré-
tion ; car, dès que la voix se change
& qu'elle se grossit par la chaleur
naturelle qui s'augmente dans la poi-
trine, que l'on commence à sentir le
bouc par des vapeurs désagréables
qui s'élèvent de la semence, que le
poil vient aux parties naturelles, &
que l'on y sent des chatouillements
réitérées, c'est alors, dis-je, qu'un
jeune homme est embrasé par l'ar-
deur de l'amour, & que les parties
naturelles se disposent aux caresses
des femmes.

Les Médecins, qui considerent in-
cessamment les actions de la nature,
ne peuvent se déterminer exactement
sur l'âge que doivent avoir les hommes
& les femmes pour se joindre amou-
reusement & pour engendrer : il y a
tant de diversité de tempérament &
de vigueur dans les hommes, & dans
les parties qui servent à la génération,
qu'il est impossible de prononcer juste
sur cette matière. Ce que l'on peut
dire en général, c'est que l'on com-
mence à engendrer depuis dix ans
jusqu'à dix-huit ; mais on ne sauroit
marquer exactement l'année en par-
ticulier.

Nous lisons, dans nos Observations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert*, Médecin de Montpellier, & l'un des savants hommes de son temps, a vu en Gascogne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à la fin de sa neuvième année : cette histoire n'est point seule ; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables qui sont arrivées en France & dans les régions chaudes, si celle que nous a laissée par écrit *S. Jérôme* ne suffissoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque temps.

J'avoue pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siecles pour en produire de semblables ; mais la marque la plus assurée d'être en état d'engendrer, c'est, selon l'avis des Médecins, lorsqu'un homme peut jeter de la semence, & que les règles paroissent à une fille ; ce sont alors des signes évidents que la nature a fourni à l'un & à l'autre sexe de quoi

se perpétuer. Ces épanchements d'humours ne paroissent que rarement à neuf ou dix ans ; on ne voit même guere de filles de douze ans & de garçons de quatorze, capables d'obéir à l'amour, & de produire cette matière dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans & aux garçons de seize ; car, en ce temps-là tout ne respire que production ; c'est le printemps de la vie & l'une des saisons les plus douces qu'aient les hommes. Une fille seroit bien lente, si à seize ans elle n'étoit capable de se perpétuer par la production d'un enfant ; & un garçon de dix-huit ans seroit bien froid, si, étant couché avec elle, il lui étoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus prompt à faire des enfants est celui de dix ans, & le plus tardif, celui de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prêtes à engendrer que les hommes, quelques Médecins ont soutenu qu'elles étoient d'un tempérament plus chaud : car si, parlant en général, disent-

disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses & plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité: elles ont encore plutôt du poil aux parties naturelles, & il s'en est vu qui n'étoient presque pas entrées dans l'âge de discrétion, à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisoit naître: ces mêmes femmes croissent & vieillissent encore plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leur corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions, & en dissipe plutôt les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes; & comme les passereaux ne vivent pas long-temps, parce qu'ils sont trop chauds & trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les consume peu à peu.

Il se trouve encore aujourd'hui des *Messalines*, qui, par l'excès de leur chaleur, seroient en état de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En effet, elles souffrent le froid avec plus de constance; & si la chaleur naturelle qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'hiver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un peu de la matière que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes; je ferois voir que la grande quantité de sang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur que de son excès; que les femmes sont plutôt légères qu'ingénieuses; que, si elles engendrent & vieillissent plutôt, c'est aussi une marque de foiblesse de leur chaleur; que l'excès de l'amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plutôt à la providence de la nature, qui les a faites pour nous servir de

jouet après nos plus sérieuses occupations. Après tout, si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'oppose incessamment à la pénétration des qualités les plus actives.

L'homme, au contraire, agit avec plus de fermeté, se nourrit avec plus de bonheur, se défend avec plus de courage & de présence d'esprit, raisonne avec plus de force, & contribue à faire un enfant avec plus de promptitude : c'est lui principalement qui agit dans la génération, où il se communique soi-même, & qui, par ses autres actions de corps & d'esprit, donne par-tout des marques de sa force & de sa chaleur, au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut lui donner, & souvent elle n'est pas si-tôt prête que lui à donner de quoi former un homme ; en un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter & pour élever ses enfants.

De plus, un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mère qu'une femelle : il s'agit avec plus de force & vient au monde un peu plutôt,

ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son tempérament ; car, c'est à cette même chaleur à perfectionner & à avancer plus promptement les choses par-tout où elle se trouve plus abondante ; & par cette même raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de différent sexe : il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempérament, quand ils se trouvent tous deux embarrassés dans les mêmes liens.

Mais, reprenons la matière que nous avons laissée, pour faire une digression qui ne me paroît pas inutile ; je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Juris-consultes qui, dans ces sortes de matières, ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Médecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l'âge de discréction ; & parce que ceux-là font extrêmement rares qui commencent à engendrer à neuf ou dix ans, aussi-bien que celles qui ne pourroient le faire à seize ou dix-huit, ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté ;

si bien que ceux qui sont au-dessous de ces derniers âges, sont estimés pupilles, & la loi ne permet pas qu'ils soient accusés d'adultere, ni qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématué, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auraient contracté au même état qu'ils étoient auparavant, parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'être en état de faire un enfant, & que ceux qui sont au-dessous de ces âges ne sont pas présumés en être capables.

Les politiques, qui considerent la durée d'un état florissant, ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens : ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richesses des habitants, qui font un Monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui lui appartiennent. L'âge de douze & de quatorze ans est un âge trop foible pour faire un présent à l'Etat d'hommes spirituels & robustes, & ces mêmes politiques apprennent des Médecins qu'il faut un âge

plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un Royaume ou de ménager une République.

En effet, le ventre d'une femme est trop étroit à cet âge-là pour engendrer des enfants bien faits ; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme, & une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble & à son propre accroissement & à la nourriture de son enfant. Les couches doivent être ordinairement funestes, & doivent lui faire apprêhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Brasiliens sont bien plus fâgés que nous ; ils ne marient jamais leurs filles qu'elles n'aient eu leurs règles, parce que c'est par-là que la nature leur marque qu'elles sont en état de porter des enfants : d'ailleurs, un jeune homme a l'esprit & le corps trop faibles à l'âge de quatorze ans ; sa semence n'est ni assez cuite ni assez digérée pour produire un enfant fort & spirituel ; & s'il est alors capable d'engendrer, les enfants qui en viennent sont ou trop petits ou trop délicats. *Platon & Aristote*, ces deux grands génies de l'antiquité, ne permettoient

pas de se marier avant l'âge de trente ans, & présentement une personne n'oseroit se marier avant ce temps-là sans le consentement de son pere & de sa mere , ce qui obliga *Gratien* à faire une loi , par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet âge-là ; car , c'est alors que l'on ne croît plus , & que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme , elle s'emploie feurement à se conserver & à fomenter ses parties amoureuses pour produire avec plus de force une matiere capable de perpétuer son espece.

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun , c'est-à-dire , d'estimer parfait un homme à vingt-cinq ans & une fille à vingt ; c'est alors qu'ils sont tous deux plutôt en état de se marier que dans un âge moins avancé : car , pour parler de cet homme , il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme ; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassements amoureux ; sa semence est féconde ; les esprits qui doivent servir à la génération , s'engendrent alors en plus

grande abondance, & sa verge est presque toujours en état de fournir de quoi faire un homme contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin, cet homme doit d'autant plutôt se marier, qu'il est d'un tempérament chaud & humide, d'un sang bouillant, bilieux & mélancolique; qu'il a la taille médiocre, la tête grosse, les yeux étincelants, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de sang & le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de vingt ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola* dont parle *S. Jérôme*, ne peut vivre sans jouir des plaisirs de l'amour, & sans suivre le conseil que l'Eglise donne en se mariant.

En effet, l'âge de douze ou de quatorze ans est un âge trop tendre pour souffrir le joug du mariage: il faut des personnes fortes & robustes, si elles veulent y avoir du contentement.



ARTICLE III.

De la Conception, de la Grossesse & de l'Enfantement.

Orsqu'une femme a conçu, elle a suivi en cela le conseil que l'Eglise lui a donné en la mariant, & elle a exécuté les ordres de la nature; mais je ne fais par quel malheur ordinaire à l'amour, elle paroît plus abattue qu'au paravant: tout lui déplaît, elle ne mange point; & si elle met quelque chose dans sa bouche, ce sont des choses hors de l'usage commun des hommes, encore les rejette-t-elle dès qu'elle les a prises: les meilleurs aliments lui font mal au cœur, elle n'en peut même souffrir la fumée; les nuits lui sont inquietes; son sommeil est interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *incubé*, comme s'il ne suffissoit pas que le corps patît, sans que l'ame eût encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette même femme, qui souffre de temps en temps de légers tremblements par tout le

corps. Le ventre lui fait mal & s'applatit, si bien qu'il y a lieu de croire, selon le proverbe, *qu'en ventre plat enfant y a.* Souvent le ventre demeure paresseux, & cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage, ses yeux sont languissants & meurtris; & le feu, dont l'amour se servoit autrefois pour des conquêtes, les a abandonnés pour quelque temps: elle ne peut marcher qu'elle ne boîte & qu'elle ne ressente d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes; enfin, dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodeités la font presque repentir de s'être alliée à un homme, si elle n'espéroit, au bout de neuf mois, de récompenser ses souffrances par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse qu'au paravant: beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles; & si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui, plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les François ne sont pas si retenus à caresser les femmes grosses que quelques autres nations : il y a même des Médecins qui sont d'avis que l'on doit baisser avec plus d'ardeur pour obéir aux loix de la nature , qui les rend alors plus amoureuses ; mais , à dire le vrai , si nous suivons le sentiment d'*Hippocrate* , elles font de plus véhémentes couches quand elles ne sont point caressées pendant leur grossesse ; & nous voyons , souvent arriver des accidents funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme quand elles sont grosses ; car , si elles ne font pas de fausses couches , au moins deviennent-elles grosses une seconde fois.

Les femmes du Bresil sont bien plus retenues que nos François , puisque , dès qu'elles se sentent grosses , elles se séparent de la compagnie de leurs maris : elles n'appréhendent pas que les fortes secousses de l'amour ébranlent un enfant qui est fort délicat dans ses premiers mois , & que les regles , qui sont souvent provoquées par la chaleur que les baisers réitérés excitent dans les parties naturelles d'une femme , l'étouffent & le suffo-

quent; il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste; les liens qui le tiennent saisi se relâchent, par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mère; & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant, avant le temps, lui qui ne l'a presque pas encore reçue.

Quoique la plupart des Médecins, après *Hippocrate*, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadés du contraire; car on fait qu'elle se décharge souvent de ses humidités superflues, & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, & nous avons des exemples de superfétation, & peut-être plus souvent que nous ne le pensons; car, les jumeaux qui naissent enveloppés de membranes différentes, & qui sont attachés à un seul arrière-faix, sont d'ordinaire autant de superfétations dont on ne s'aperçoit pas. Toute la Rochelle a su la superfétation de

Mademoiselle Louveau, qui, quelque temps après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt-neuf jours après ses premières couches : la fille vécut sept ans, & le garçon ne vécut que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses, si la douleur & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégoûts & des vomissements continuels, jouit présentement d'une santé parfaite : elle ne se souvient plus d'avoir été incommodée ; & si elle ne sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvements comme de fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être grosse : mais cette santé ne dure pas long-temps ; car, dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs se renouveleront, & en touchant son pouls qui lui bat fort, on diroit qu'elle a la fièvre. Enfin, le temps d'accoucher s'approche, l'enfant lui frappe le côté, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage ; & si

L'accouchement est malheureux, en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche, & que l'on doit avoir pour elle & de la pitié & de la vénération à cause du mal qu'elle souffre & du péril où elle est exposée, & aussi à cause de l'honneur qu'elle a d'être l'origine & la source des beaux ouvrages de la nature.

On a soin, d'un côté, de l'enfant; on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon, & le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrone, qui s'Imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en sera plus étroite; après cela on lui donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs du ventre, auxquelles l'enfant est sujet après être né, & pour vider les excréments noirs qui sont dans ses boyaux il y a long-temps. D'un autre côté, on soulage la mère, on lui ferre d'abord doucement le ventre, & l'on étuve avec du vin tiede ses parties naturelles; en un mot, on y apporte tous les soins que l'on a accoutumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

Si la nature a fixé un temps pour accoucher.

Les Médecins & les Jurisconsultes agitent cette même question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent être assurés d'un temps fixe pour la naissance des enfants, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne feroit pas légitime; & parce que ceux-ci ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plupart en pensent; mais, avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de temps déterminé pour la naissance des hommes, & que la nature, étant la maîtresse d'elle-même, avance ou retardé le

temps des couches quand il lui plaît. En effet, ceux qui sont dans ce sentiment, ne manquent ni de raison ni d'autorités pour faire valoir leur opinion; car ils disent que les tempéraments des hommes étant presque infinis, les enfants qui ont le plus de chaleur sont plutôt formés dans les entrailles de leur mère, & naissent aussi plutôt, ainsi qu'il y en a qui viennent au monde à six mois, comme fit *Livia*, femme d'*Auguste*, selon le sentiment des Médecins de ce temps-là; & d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après plusieurs mois, témoin *Ruffus*, que *Vestilia* fit à onze mois, l'enfant dont une femme de soixante ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de sa mère pendant quinze mois, si nous en voulons croire *Masse*.

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à son enfant, ne sauroit s'empêcher d'accoucher à six ou sept mois, au lieu qu'une autre qui sera grande & bien nourrie, portera son enfant jusqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoutent que la femme partici-

pant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une seule ventrée, & de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher; que l'homme n'ayant point de temps déterminé pour caresser sa femme, la nature n'en a point aussi de fixe pour le faire naître; qu'il n'en est pas de même des autres animaux qui ont leur temps réglé pour faire leurs petits, si bien que l'on ne verra pas en hiver une linote pondre & couver ses œufs; qu'au reste, l'autorité d'*Hippocrate* décide cette question, qui a été suivie des Jurisconsultes, savoir, que les enfants peuvent naître depuis le septième mois jusqu'à l'onzième.

Mais, si nous voulions examiner de près tous ces raisonnements, nous pourrions dire que, bien que les femmes & les enfants aient des complexions fort différentes entr'eux, il y a lieu néanmoins d'être persuadé qu'une vieille *Espagnole* & qu'une jeune *Laponoise* accouchoient naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis; que l'on ne doit pas établir un sentiment sur ce que les femmes nous disent du nombre des

mois de leur grossesse ; que la grandeur de la matrice devroit plutôt avancer ses productions que de les retarder ; qu'une femme qui a peu de sang devroit accoucher plus tard , ayant besoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans ses entrailles ; & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie , ni les erreurs de la nature , pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire que la nature des femmes n'est point entre la nature de ces différents animaux , & qu'*Averroës* s'est fort mal expliqué là-dessus ; que , quand les femmes font plusieurs enfants dans les mêmes couches , nous pouvons dire que ces accouchements sont contre les ordres de la nature , qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un , ainsi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours ; après tout , que les femmes ont un temps aussi fixe pour accoucher , qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits ; & qu'il ne faut pas confondre , par un sophisme évident , la saison & le temps auquel nous caressons les femmes & auquel elles conçoivent , avec le temps que

la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfants.

Enfin, nous pourrions opposer *Hippocrate* à *Hippocrate* même, & nous pourrons alléguer cette belle vérité qu'il nous a laissée par écrit, savoir, que la nature est toujours stable dans ses actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une règle générale, que ce qui s'y passe le plus communément.

Fortifions encore ce sentiment par d'autres preuves, & disons que, si la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes lorsqu'elles sont pleines, & que cette même nature ne manque pas presque d'un jour à les irriter, pour mettre bas quand leur fruit a reçu tout l'accomplissement qui lui est nécessaire, on ne peut douter que l'homme, qui est le plus parfait de tous les animaux, ne soit réglé par les mêmes loix. La nature ne manque jamais d'observer un temps limité, quand il est question de guérir une tumeur ou de finir une fièvre. Ses loix sont certaines & indubitables dans les crises, & les Médecins ont passé pour des magiciens qui ont

remarqué ses mouvements avec le plus d'exactitude. La grossesse est une espece de maladie ; les accidents qui arrivent aux femmes grosses en sont comme les symptômes, & l'accouchement en est comme la crise & la fin. On ne dénie point à la femme les mouvements fixes de la nature, quand il faut se défendre de quelque maladie qui l'opresse, il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on lui refuse ces ordres invariables ; & parce que l'on observe que les accouchements arrivent en divers temps, par des causes étrangères qui les avancent ou qui les retardent, on est tellement prévenu là-dessus, que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hasard pour la nature ; si bien que l'on ne peut revenir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'expérience nous montre que la plupart des enfants naissent depuis les dix derniers jours du neuvième mois jusqu'aux dix premiers du dixième, c'est-à-dire, dans l'espace de vingt jours, & qu'ils vivent presque tous ; que ceux qui naissent à

Sept ou huit mois sont toujours imparfaits ou valétudinaires, & que de vingt il n'en vit pas trois : n'avouera-t-on pas que ces derniers naissent dans un temps que la nature n'a pas donné, & qu'ils sortent plutôt par quelque maladie des entraîilles de leurs mères, que par les ordres secrets de cette admirable modératrice de l'univers ?

C'est sans doute ce qui obliga les Romains à déclarer illégitimes les enfants qui naissoient avant les neuf mois accomplis ; & c'est ce qui, par Arrêt du Parlement de Paris, fit débouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'après être né il eût reçu le baptême,

Ceux qui ont fait de sérieuses réflexions sur les mouvements de la nature dans les accouchements des femmes, & qui se sont long-temps appliqués à observer toutes les petites circonstances & de la grossesse & des couches, découvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les hôpitaux & par-tout ailleurs, que la nature conserve toujours un temps fixe & déterminé pour les accouchements

qui se font selon ses ordres, & que les enfants les plus accomplis & les plus tempérés naissent toujours dans les dix premiers jours du dixième mois, & le plus souvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits : les autres naissent, comme je l'ai déjà dit, depuis le vingtième jour du neuvième mois jusqu'au dixième jour du dixième mois, c'est-à-dire, depuis le deux cent cinquante-cinquième jour de leur conception, jusqu'au deux cent soixante & quinzième, bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plutôt ou plus tard, quand il y a quelque cause étrangère qui en avance ou en retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette vérité par beaucoup d'histoires que m'ont fourni mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques : six enfants que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere depuis le deux cent cinquante-sixième jour, jusqu'au deux cent soixante & dixième, c'est-à-dire, qu'ils sont tous nés sur la fin du neuvième mois, ou au commencement du dixième, si nous comptons les accouchements par les mois de lune, comme le prétendent la plupart de nos Médecins.

Mais, la preuve incontestable de cette question ne peut être prise d'ailleurs que de la naissance de JESUS-CHRIST, qui a été le plus parfait de tous les hommes. *S. Augustin* nous apprend qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse *Marie* pendant deux cents soixante & treize jours, qui est le temps que l'Eglise a observé depuis pour en célébrer la mémoire, c'est-à-dire, qu'il nâquit dans le commencement du dixième mois.

Il est vrai qu'il y a quelques enfants qui naissent vers le dixième jour du septième mois, ou le dixième de l'onzième mois ; mais les uns & les autres ne vivent pas long-temps ; car, étant nés contre les ordres de la nature, ainsi que nous l'avons dit, ils sont sujets à mille incommodeités.

Si les enfants naissent dans un espace de temps si vaste, il n'en faut accuser que la différente & mauvaise façon de vivre des femmes, le pays où elles demeurent, la saison dans laquelle elles accouchent, l'oisiveté dont elles jouissent, la variété de leur tempérament, les plaisirs déréglés qu'elles prennent avec les hommes pendant leur grossesse, les passions & les mala-

dies dont elles sont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la nature à suspendre ou à rompre le cours ordinaire de ses opérations ; ce qui n'arrive presque jamais aux autres animaux qui vivent selon les loix de la nature.

On doit donc conclure de tout ce discours, que les bons accouchements qui se font selon les ordres de la nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours, & quelquefois de vingt ; mais cela n'empêche pas que les enfants ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne soient estimés légitimes, lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septième mois, c'est-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-septième jour de leur conception, jusqu'aux dix premiers jours de l'onzième mois, c'est-à-dire, jusqu'au trois cent cinquième jour ; tellement que, devant ou après ce temps-là, j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bâtards ou supposés ; & si la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cent quatrième jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un Arrêt en sa faveur, par

par lequel il la déclaroit capable d'être héritiere de son pere. En effet, par un autre Arrêt, cette illustre Compagnie déclara illégitime un autre enfant qui étoit né le douzième jour de l'onzième mois après la mort de son pere.

ARTICLE V.

Du devoir des Mariés.

APrès les travaux de l'enfancement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes, & ses vuidanges ne sont pas plutôt écoulées, qu'elle attaque derechef son mari, & qu'elle lui livre amoureuse-ment la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne mérite d'être couronnée de myrte, comme l'étoient autrefois celles qui faisoient des con-quêtes en amour; & je ne doute point aussi qu'elle ne mérite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage si avantageusement avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Tome I.

O

Elle revient incessamment à la charge, & ne dit jamais, c'est assez : ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuses, plus inquietes, plus inconstantes & plus susceptibles de lasciveté. En effet, elles sont un animal dans un autre animal, qui fait souvent tant de désordre dans le corps des femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir & de l'apaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à sa femme ce qu'il lui doit, & la femme ce qu'elle doit à son mari : si ce devoir manque du côté du mari, la femme devient de mauvaise humeur, & lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée ; si bien que l'on peut dire que les caresses conjugales sont les nœuds de l'amour dans le mariage, & qu'elles en sont véritablement l'essence.

Mais, il y a des occasions où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ni de la société, lorsqu'il refuse ce plaisir à sa femme.

Si s'incommode pour plaisir à

quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des Médecins, au moins si l'incommodeité est tant soit peu considérable, peut-on fournir tous les jours aux voluptés déréglées d'une femme, lorsque la vue se diminue, que le sommeil se perd, que l'estomac & la tête se ruinent, que les jambes s'affoiblissent? Un homme n'est guere en état de faire son devoir, à l'égard des affaires domestiques & étrangères, après s'être épuisé dans l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodeités qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme: en user autrement, c'est pécher contre soi-même, s'attirer de grandes maladies & une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombés une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie; & quand même il n'y auroit que de légères indispositions, cela devroit les empêcher de caresser leur femme. Les maladies du cerveau, de la poitrine & des extrémités du corps, qui sont périodiques, doivent encore les

exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

L'homme a bien plus d'occasion que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage : c'est lui qui, dans les caresses conjugales, agit presque tout seul, & qui semble, par ses mouvements précipités, se hâter de voir la fin de ses plaisirs pour les renouveler une autre fois ; comme si la nature, étant chargée d'un homme, vouloit, par l'excès des voluptés, nous ôter la pensée de ce que nous y faisons de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle-même.

Il n'en est pas de même de la femme, qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisee ; il ne se trouve guere d'obstacle de son côté qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mari : la maladie n'est pas une cause assez légitime pour cela ; elle en souffre même quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour, & les remedes des Médecins sont souvent trop foibles pour les dompter. *Priape*, fils du vin & de l'oisiveté, a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; son autorité

est plus souveraine, & son remede est beaucoup plus efficace que l'armoce, le *carabé*, les *testicules de castor*, & tous les autres remedes que l'antiquité a inventés pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans, dans les bêtes, que la nature fait dans leur corps une fermentation & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoie à leurs parties naturelles du sang, des esprits & de la matière qui les y chatouille: cette matière, dans les bêtes, est, par rapport aux femmes, ce que nous appelons les règles; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes cherchent alors, plutôt qu'en un autre temps, le mâle, que la nature leur a montré être le souverain remede à leurs tourments. C'est la raison pour laquelle la plupart des femmes sont plus amoureuses lorsque leurs règles commencent à couler; car, le sang & les esprits se portant alors précipitamment à leurs parties naturelles qui en sont échauffées, elles chercheroient en ce temps-là de quoi se satisfaire, si la loi du vieux Testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en ce temps-là. On doit pourtant, en quelque façon, pardonner à l'excès

de l'amour du beau sexe ; il y a alors plus de feu & d'empressement pour aimer qu'en tout autre temps , pourvu toutefois qu'il se porte bien ; mais un homme n'est pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avoue que l'un & l'autre ne sont point ordinairement incommodés quand ils se caressent pendant les regles , il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les désordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré ; car , souvent il meurt avant que de vieillir , ou passe toute sa vie dans une langueur continue.

Il en est à peu près de même des vuidanges de l'accouchement : ce que la mere & l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse , cela même se purge peu à peu quinze ou vingt jours après les couches : si un homme caresse sa femme avant ce temps-là , il la met en danger de perdre la vie , ou de passer malheureusement sa grossesse , si elle devient grosse peu de temps après être accouchée ; car , les ordures qui doivent

couler par ces lieux, demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'étoit sans doute sur cela qu'étoit fondée la loi de l'ancien Testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que trente jours après avoir fait un garçon, & soixante après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à savoir si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mari; les sentiments sont partagés là-dessus: quelques-uns veulent que l'on puisse baisser aussi vigoureusement une femme lorsqu'elle est grosse, que lorsqu'elle est vvide: j'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui, étant grosse, voulut persuader aux gens que l'on ne faisoit point tort à son mari de faire passer d'autres hommes dans sa barque lorsqu'elle étoit chargée de marchandises humaines, pour me servir de la pensée de cette femme; les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime si l'on caressoit une femme grosse, & que l'on contribueroit à la perte de son enfant.

Pour décider cette question, on n'a

qu'à observer ce qui se passe dans la nature parmi les bêtes, & on y verra que les cerfs, les taureaux, les béliers & quelques autres animaux, ne touchent plus leurs femelles quand elles sont une fois pleines. Les accidents fâcheux, que nous avons remarqué ci-dessus pouvoir arriver à une femme grosse qui reçoit les caresses de son mari, sont des causes légitimes pour empêcher un homme de caresser sa femme. De fausses couches peuvent arriver par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent; une superfétation peut survenir; un faux germe ou un fardeau peut suffoquer l'enfant, comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vu; en un mot, ces accidents peuvent ôter la vie à la mère & à l'enfant: au contraire, les accouchements seront plus libres, si l'on ne touche point une femme pendant sa grossesse, & les enfants, selon la pensée d'*Hippocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons qui empêcherent le sage Empereur de *Constantinople*, *Isaac Comnene*, de toucher sa femme après qu'elle eut conçu; & quoique ses Médecins le

lui

lui conseillassent pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainsi la santé de deux personnes à la sienne propre. C'étoit même une loi parmi quelques Peuples Payens, si nous en croyons *S. Clément*, de ne connoître jamais une femme grosse.

J'en dis autant des nourrices, qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris: car, quelle apparence qu'un lait soit bon, si la mère a des dégoûts & des vomissements continuels, si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour, qui échauffe & qui corrompt le lait par la chaleur excessive de ces mêmes plaisirs, & si elle a les autres incommodités qui arrivent ordinairement aux femmes grosses, & qui infectent le lait d'une mauvaise odeur quand elles sont caressées? Cependant, si une nourrice devient grosse d'un même homme, si elle n'est guere malade au commencement de sa grossesse, & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine, je ne vois pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mari, & même d'allaiter son enfant durant les deux ou trois premiers mois.

de sa grossesse ; car, l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles étant alors fort petit, n'a pas besoin d'abord de beaucoup d'aliments ; il y a même des femmes qui se portent beaucoup mieux, si elles allaient alors, que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs, qu'elles ont en abondance, peuvent suffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur sein, si elles ne sont épanchées pour d'autres usages : c'est pourquoi nous sommes quelquefois obligés de faire saigner ces personnes-là pour les décharger de l'abondance de leur sang, & les faire ensuite accoucher plus heureusement.

A R T I C L E V I.

Du temps où les Hommes & les Femmes cessent d'engendrer.

LE monde est plein de productions ; il s'en fait par-tout, jus-ques dans les entrailles de la terre : c'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand univers,

Les hommes, qui en font l'ornement, ne manquent point, de leur côté, à faire de continues générations. Depuis l'âge de discréption jusqu'à la vieillesse, ils s'emploient incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en vue d'éterniser la nature humaine, plutôt que de conserver leur vie & leur santé: car, il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux, qui aiment si éperdument leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans; la chaleur naturelle, qui s'épuise par l'amour, leur manquant avant le temps, les fait aussi finir plutôt: c'est pour cela que les Peintres, voulant marquer une voluptueuse, ont fait tirer par des passereaux le char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le temps où les hommes & les femmes commençoient à engendrer; il faut présentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les Médecins prolongent le temps de la première vieillesse jusqu'à soixante-cinq ans, & qu'ils croient qu'un homme puisse engendrer ordi-

nairement jusqu'à cet âge-là , cependant les Jurisconsultes se restreignent à l'âge de soixante ans , après quoi ils prétendent qu'un homme soit impuissant ; c'est pourquoi ils en ont fait une loi expresse. En effet , c'est alors que l'amour nous abandonne ; & bien que dans le fond du cœur nous le conservions toujours jusqu'à la mort , il ne se fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet âge-là : la vieillesse nous glace , & nous n'avons presque plus de chaleur & d'esprits que pour nous conserver , bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la pensée des plaisirs passés du mariage , quand nous sommes vieux , pour exciter le mouvement de notre cœur , & pour multiplier notre chaleur naturelle & nos esprits. Il n'y a ni feu , ni coussins , ni peaux d'animaux qui nous échauffent comme les pensées & les réflexions que nous faisons sur les amours de notre jeunesse. Le corps d'une fille de quinze ans est encore plus efficace , quand nous l'appliquons au nôtre ; il nous communique sa chaleur , qui est de la même espece que celle que

nous avons ; & l'expérience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remede que celui-là : mais , les pauvres filles ne durent pas long-temps ; elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable , & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre & de fâcheux. Ces approches innocentes , dans un âge si avancé , ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caresser amoureusement une fille ; & je ne fais si le bon Roi David ne passa pas les bornes de la bienféance , quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag* , puisque l'Historien nous apprend qu'il mourut bientôt après.

La nature a ses mouvements réglés & ses productions déterminées , ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus ; & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aient fait des enfants à l'âge de 60 , 70 , de 80 , ou même de 100 ans , ils ne nous doivent pas servir de regle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte que Mr. le Duc de *Saint Simon* a fait un enfant à l'âge de soixante & douze ans , que le Roi

& la Reine ont tenu sur les fonts de baptême. On m'écrit de Paris, dans le temps que je retouche ce livre, que ce prétendu garçon, ayant douze ou treize ans, avoit eu des effusions qui font distinguer les hommes des femmes, & que la Matrone, après l'accouchement de la mère, s'étoit lourdement trompée en ne distinguant pas bien le sexe. C'est un autre prodige ce que nous dit *Valere Maxime*, que *Massanissa*, Roi de Numidie, engendra *Metynnate* après quatre vingt-six ans. C'en est un autre, ce que nous apprend *Æneas Silvius*, *d'Uladislas*, Roi de Pologne, qui fit deux garçons à l'âge de quatre vingt-dix ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte *Felix Platerus* de son grand-pere, qui engendra à l'âge de cent ans; & enfin, ce que nous dit *Massæ* est encore quelque chose de plus incroyable là-dessus, qu'un homme de soixante ans qui vint au monde sans avoir toutes les parties accomplies, & nâquit le quinzième mois de sa conception.

Il n'en est pas de même à l'égard des femmes; elles ont un temps plus

limité & plus court que les hommes. Si une fois les regles les abandonnent lorsqu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même temps d'engendrer : c'est pour cela que la loi a déterminé aussi judicieusement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes ; elle estime les accouchements prodigieux qui se font après l'âge de cinquante ans, & n'admet point les enfants pour légitimes qui naissent après ce temps-là, parce que, selon le sentiment des Médecins, les regles cessant aux femmes environ à l'âge de quarante-cinq ans ou de cinquante ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque des choses nécessaires à le former & à le nourrir.

Cependant, si après cet âge-là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fît une grande injustice à un enfant qui en naîtroit, si on le privoit du bien de ses parents. Ce fut sans doute la seule raison qui obligea l'Empereur *Henri* de faire accoucher sa femme, âgée de cinquante ans, à la vue de tout le

monde, pour ôter le soupçon que l'on auroit pu avoir de son accouchement.

Ainsi, bien que la loi soit bien établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent, il peut cependant naître des occasions où il ne doit pas avoir lieu, pourvu que les hommes aient de la vigueur, & que les règles ne manquent point aux femmes: car, on ne fauroit faire une loi si juste qu'elle ne pût causer quelquefois du dommage à quelques particuliers; & parce qu'elle est générale, il se trouve des occasions où elle ne favorise pas tout le monde.

C H A P I T R E I V.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif, & à une femme pour être fort amoureuse.

Pour expliquer le mélange & la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'univers, & qui ont tous un tempérament différent, les Philosophes se sont servis des deux moyens: les uns ont considéré la

matiere qui les forme ; ils en ont observé la figure, la grandeur & la liaison, & se sont imaginés, comme ont fait *Démocrite* & *Descartes*, qu'ils en expliqueroient suffisamment la nature par les atômes qui les composent : les autres, comme *Hippocrate* & *Aristote*, se sont persuadés que la matière des mixtes ne pouvoit être sans qualité, & que le toucher étant le juge des premières & des secondes qualités, ils pourroient aussi par-là en faire mieux connoître la nature. *Aristote* appelle les secondes qualités des effets corporels ou des conditions matérielles, que je pourrois nommer des qualités de la matière. Il en a fait de deux sortes, les unes actives, comme la puissance d'endurcir, de ramollir, d'épaissir, &c. & les autres passives, qui sont des effets de cette même faculté, comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité, &c.

De ce corps ainsi composé de matières & de qualités, pour parler avec ces derniers Philosophes, il naît une autre qualité que l'on peut nommer, avec *Galien*, propriété de la substance, avec *Vellefina*, qualité du mélange de la matière, ou enfin avec d'autres

qualités occultes, qui est, à proprement parler, l'essence & le tempérament du mixte; si bien que l'on peut dire que le tempérament n'est autre chose qu'une qualité qui résulte du mélange de la matière & des qualités des éléments: car, comme plusieurs voix différentes font une mélodie quand elles sont bien mêlées, tout de même ces matières & ces qualités, bien que contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament, que l'on ne sauroit les discerner; tant il est vrai de dire que le tempérament est une union & un ordre des choses qui sont incessamment opposées entr'elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps; mais, il y en a peu que nous puissions clairement connoître: j'avoue que nous savons qui en est l'auteur, que nous voyons tous les jours ses ouvrages, & que la matière nous en est sensible; mais qu'il est difficile de concevoir comment, par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande variété de tempéraments!

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par-dessus le reste des hommes, sont obligés d'avouer, après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfants, & que le tempérament des hommes, qu'ils examinent, est si difficile à comprendre, qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre sortes de tempéraments, où une seule qualité prend le dessus, & ils en comptent aussi quatre autres, qu'ils appellent composés, où deux qualités sont manifestes. Les premiers tempéraments sont rares, & il ne se trouve presque jamais de qualité qui soit accompagnée d'une autre qui ne lui est pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvième tempérament, qu'ils appellent égal ou tempéré, où il n'y a point de qualités qui se surpassent l'une l'autre; mais, parce que l'on ne se rencontre point dans les hommes, & que les matières & les qualités des éléments ne sont pas mêlées ensemble si justement qu'il n'y en paroisse quelqu'une qui domine; nous ne parlons point de celui-ci, qui

n'a été inventé dans les écoles que pour servir de règle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéraments des hommes, les Médecins ont attribué les matières & les qualités des éléments à chaque humeur de corps : ils ont dit que la bile étoit chaude & sèche comme le feu ; que la mélancolie étoit froide & sèche comme la terre ; que la pituite étoit froide & humide comme l'eau ; & qu'enfin le sang étoit chaud & humide comme l'air.

A R T I C L E I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.

APrès avoir expliqué en général les tempéraments des hommes, il faut présentement descendre dans le particulier, & examiner quel tempérament doivent avoir les deux sexes pour être fort lascifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendroit pour un satyre, qui cherche incessamment par-tout de quoi assouvir sa passion. Toutes les femmes lui

sont agréables dans l'obscurité ; il n'en refuse aucune , quelque laide qu'elle soit , il est toujours en état de la satisfaire : sa raison n'est pas capable de retenir ses emportements amoureux , & son tempérament est trop bouillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse ; jusques-là même qu'il est si amoureux & lascif , que , si le Magistrat veut lui accorder la permission d'épouser la statue de la fortune , qu'il aime avec excès , il le fera publiquement , comme fit un autre impudique , qui caressa la statue de *Venus Gnidienne* , faite par *Praxitele*.

Il est vrai que tout favorise son tempérament & ses voluptés déréglées. Rien ne lui manque dans la vie ; s'il y a au monde des aliments succulents & des breuvages délicieux , ils sont pour lui. Parce qu'il est incessamment dans la bonne chere , son ventre est toujours plein , & ses parties amoureuses , qui n'en sont pas fort éloignées , sont aussi toujours enflées de leur côté , selon la remarque de *Saint Jérôme* ; si bien que les bons aliments & l'excellent vin contribuent beaucoup à la lasciveté. C'est sans doute de-là qu'est venu ce beau proverbe

latin, qui n'a point de grace si on le traduit en notre langue : *sine Cerere & Baccho friget Venus*. En effet, tout est glacé dans l'amour sans ce qui est marqué par le pepin de raisin & par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour déshonnête, & la fable n'a marié *Mars* avec *Venus*, & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Venus*, c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raison ; aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les soldats ne sont pas toujours occupés à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes : nous voyons plus de chastes à *Stockholm* qu'à *Séville* ou à *Naples*, villes où souvent il naît des monstres qui sont les effets d'un amour abominable. L'histoire que nous fait *Saint Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un Marchand de lui donner une livre d'or ; cet

homme, au désespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire, le communiqua à sa femme, qui, pour mettre son mari hors de peine, lui demanda permission de se prostituer à un riche Marchand qui la prioit d'amour il y avoit quelques jours: elle espéroit, par ce moyen, assouvir l'avidité du Gouverneur, & tirer son mari de l'embarras où il se trouvoit en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mari y consent, la femme se prostitue, & le Marchand, au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étoient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme, fort surprise de cette infidélité, porta ses plaintes au Gouverneur, qui fit payer au Marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs est d'un tempérament chaud & sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la modérer; car, il a le cœur si échauffé, qu'il pouffe sans cesse un sang extrêmement chaud, subtil & plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme, &

Son pouls agité en est un signe & un effet tout ensemble : il paroît plus ferme & plus fréquent quand on le touche. C'est par-là qu'un *Hippocrate* connut l'amour déréglé de *Perdicas* pour *Philé*, maîtresse de son pere.

Son foie, qui est la partie où l'amour a établi son siege, selon la pensée de *Galien*, est plein de feu & de souffre, & le corps, à qui il communique incessamment ses humeurs, est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive épaissit son sang, & le rend épais & mélancolique ; si bien que, par cette qualité, il conserve plus long-temps la chaleur qui lui a été communiquée ; & comme le lievre est le plus mélancolique de tous les animaux, il est aussi le plus lascif.

Le cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour tempérer l'ardeur de son cœur & de son foie ; il est presque tout desséché par le feu excessif de l'amour, & il n'a plus de cerveau que cet *impudique Triacleur* dont on fit depuis peu la dissection.

Ses reins, où l'Ecriture met le siege de la concupiscence, sont si chauds, qu'ils enflamment les parties voisines, la chaleur dilate les vaisseaux spermatoïques,

тиques, & y fait aussi couler la semence plus abondamment ; si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'auroit point de honte de se faire servir à table par des filles nues , ainsi que faisoit l'Empereur *Tibere* , ni de se faire traîner en public par d'autres filles nues , comme faisoit l'infame *Heliogabale*.

Si nous considérons maintenant cet homme par le dehors , on diroit qu'il vole quand il marche , son embon-point ne l'embarrasse guere , il suffit qu'il soit charnu & nerveux pour être agile & lascif tout ensemble ; sa taille est médiocre , sa poitrine large , sa voix forte & grosse : la couleur de son visage est brune & bazanée , mêlée d'un peu de rouge ; & si on le découvre , sa peau ne paroîtra pas tout-à-fait blanche : ses yeux sont brillants & bien ouverts , son nez est grand & aquilain , ses bras sont garnis de veines qui renferment un sang subtil & pétillant ; si on le touche , on s'imagine mettre la main sur du feu : sa peau est si rude & si seche , que le poil , qui la couvre presque partout , ne fait que l'adoucir un peu ; ses cheveux sont durs , noirs & frisés ; il n'a garde de

Tome L.

Q

les faire couper sur ce qu'il a ouï dire des *Auvergnats*, que, pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il se fait par-là une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté & à la génération: sa barbe, qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfants, marque la force & la vigueur de sa complexion; elle est épaisse, noire & dure: ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil; & si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de treize ou de quatorze ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une lasciveté désordonnée qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le plus de plume aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excréments vaporeux: aussi les hommes qui ont le plus de poil sont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui desse-

che le cerveau & le crâne des hommes lascifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car, comme ils manquent à la tête de vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & seche, comme l'ont ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, & si cette chauveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur *Jules-César* cette raillerie piquante que l'on publia à Rome lorsqu'on l'y menoit en triomphe : *Romani, servate uxores; mæchum, calvum adducimus.* Ajoutez à cela que cet Empereur fut si amoureux & si lascif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes qu'il dépucela ; *Cléopatre*, dont il eut *Césarion*, qu'il aima éperdument ; *Eunoé*, Reine de Mauritanie, qu'il caressa ; *Posthumia*, femme de *Servius Sulpicius* ; *Lollia*, femme de *Gabinius* ; *Tertulla*, femme de *Crassus* ; *Murcia*, femme de *Pompée* ; & *Servilia*, sœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus*. De plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un

autre de son devoir auprès de sa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération, & les rend plus fortes & plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme, dont nous venons de faire le portrait, est d'un tempérament si chaud & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau, & l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déréglée, qui lui échauffe incessamment l'imagination, est la cause de tous les désordres de sa vie; c'est un appétit qui s'arme avec violence contre sa raison, & qui détruit à toute heure ce beau présent que Dieu lui a fait; en un mot, c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles qui se laissent éblouir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin font bien puissants; mais, à dire le vrai, la femme l'est encore plus, & il faudroit

que Dieu fît un miracle, si on vouloit que cet homme-là corrigeât son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *S. Augustin* dans ses Confessions, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume nécessité.

Son ame, qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple: il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en font émues; & il ne l'a pas plutôt observée avec réflexion, que cet objet fait autant impression sur lui, que le fouet en faisoit sur cet autre dont on nous raconte qu'il ne caressoit jamais plus ardemment une femme que lorsqu'on le fouettoit le plus cruellement.

Mais, quand ce feu sera un peu appaissé par la froideur de l'âge, l'amour, qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce temps-là de l'esprit & de l'agrément; mais, il n'étouffera pas entièrement la flamme qu'il a nourrie dans son sein; au contraire, elle sera plus violente qu'auprefois; ce sera alors un feu allumé

dans du fer, qui conservera plus long-
temps sa chaleur; & cette bile, qui
étoit autrefois la source de tous ses
emportements amoureux, se changera
peu à peu en une humeur épaisse &
mélancolique, qui seroit encore la
cause de ses voluptés déréglées, si ses
parties étoient alors en état de lui
obéir.

Il est donc véritable, par tous les
signes que nous venons de rapporter,
que les hommes qui sont d'un tempé-
rament chaud & sec, bilieux ou mé-
lancolique, sont les plus lascifs: ils
ne manquent ni d'appétit naturel, ni
de mouvements de concupiscence; ils
ont en abondance de la matière &
des esprits vaporeux, qui disposent
incessamment leurs parties naturelles
à se joindre amoureusement à une
femme; & si ceux qui sont d'un tem-
péralement chaud & humide, que nous
appellons sanguins, aiment plus éper-
dument que ces autres, cependant
leur semence n'est pas accompagnée
d'une qualité si âpre qui les chatouille
à toute heure, & qui les rend ainsi
plus amoureux. *Périclès* étoit du nom-
bre de ces dernières personnes, puis-
qu'il épousa une courtisane, après

s'ètre enquise de sa vie passée. Il y a des Suisses & des Allemands qui en font de même aujourd'hui, & la plupart s'en trouvent bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une Femme pour être fort amoureuse.

L'Amour embrase tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oisiveté, les louanges, les habits somptueux, les festins & les discours d'amourettes, qu'enfin elle succombe à ses appas, & qu'elle ne peut se défendre de ses atteintes : elle y a même d'ailleurs une pente & une inclination naturelle ; car, si on la considère par le dehors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint modéré : elle est brune, & ses yeux étincelants sont des marques d'une flamme cachée : sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & seche, son nez un peu camus & retroussé, sa gorge est grosse & dure, sa voix forte & ses flancs bien ouverts : ses cheveux sont noirs,

longs & un peu rudes ; & dès l'âge de onze ou de douze ans, elle s'apperçut que le poil sortoit à ses parties naturelles, & qu'il y excitoit déjà des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son tempérament bilieux avança ses regles & lui fit faire des démarches déshonnêtes pour son sexe ; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle continue encore présentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite , plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord , cette jeune fille n'étoit qu'émue dans ses embrassements amoureux ; à cette heure que les conduits sont fort ouverts , & qu'ils portent abondamment du sang & des esprits à ses parties naturelles , dès la moindre petite émotion amoureuse , sa passion est si violente qu'elle ne sauroit la modérer : les avis de ses parents sont vains , les regles de la pudeur & de l'honnêteté sont inutiles , & les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ni pour la tempérance , quand la passion domine , & que notre tempérament nous force à aimer ; témoin

Bonne

Bonne de Savoie, femme de Galeas Sforze, que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiseroit plutôt la mer, & l'on prendroit plutôt les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille : sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion & qu'elle fait quelque chose contre la bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace ; & si, par hasard, elle paroît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie, & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appétit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il semble que la côte dont sa première mère lui a laissé une petite partie veuille incessamment, par un instinct naturel, se joindre à la personne dont elle a été séparée, & qu'elle veuille imiter *Eve* après sa création, qui ne mangea & qui ne but qu'après

Tome I.

R

avoir été caressée de son mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne se porte ; & son imagination est si échauffée par les objets, que, si elle manque quelquefois d'occasion pour se faire plaisir, elle tombe au même instant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alors que ses discours sont impudiques & ses actions lascives, & qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie lui en permet l'usage, quelque personne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuse vient souvent à tel point, qu'elle la force à solliciter un homme de l'embrasser tendrement, & à se prostituer même au premier venu ; mais si, par hasard, elle devient grosse, tout se calme chez elle, & ses parties amoureuses sont alors comme assouvies, ainsi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuse, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'histoire.

Au reste, toutes les femmes amoureuses ne sont pas semblables ; l'on en voit d'agiles, d'inconstantes, de babilardes, de hardies ou d'inquietes ; d'autres paroissent mornes, solitaires, timides ou languissantes : il s'en est

trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de soin. *Suetone* nous apprend que *Tibere* fit peindre autour de sa salle toutes les postures lascives qu'il avoit tirées du livre de la courtisane *Eliphaëtis*. On en a vu d'autres qui, craignant les suites fâcheuses de l'amour, se divertissoient avec des filles comme si elles eussent été des hommes ; c'est ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Bassa*. On fait encore que *Mégille* méritoit le même reproche, & que *Sapho Lesbienne* avoit chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire *S. Jérôme*, & après lui *S. Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse, & qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont ; mais l'expérience, que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire, & nous savons qu'une femme qui fait ce que c'est que l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses

attrait : j'en appelle à témoin la Reine, *Sémiramis*, qui, après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, & qui, pour cacher ses défordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolées pour enterrer tout vivants ceux avec qui elle avoit pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fût cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde, & l'on ne marque point de raisons là-dessus ; car, si on considere l'envie déréglée qu'a la premiere de se péter par la génération, & la cause la plus ordinaire de sa stérilité, qui est l'ardeur de ses entrailles, on avouera qu'elle doit être plus lascive que l'autre : témoin les femmes de Malabar, qui ne sont pas les plus fécondes du monde, à cause de la chaleur du pays, & qui, à cause de cela, ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaît, parce que les enfants, selon leur loi, ne sont nobles que de leur côté. C'est assurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais, une femme qui devient grosse,

& qui devroit avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aimer éperdument ; j'en prends à témoin *Popilia*, qui, étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement, qu'elle ne s'étonnoit pas de ce que les femmes des bêtes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étoient des bêtes.

Peut-être ne manquerions-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses ; & si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire que, si Dieu leur a donné ces désirs ardents, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris, & pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglée, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges défordres quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons ni d'empoisonnements qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna ses

deux enfants avec de l'aconit pour faire un adultere; & *Tarpeia* trahit sa patrie en donnant des moyens aux **Gaulois** pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi. *Jeanne de Naples*, cette infame Princesse, fit étrangler *André*, son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, parce que ce jeune Prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrete; mais quelle apparence qu'un homme seul pût éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le purent faire autrefois à l'égard de *Messaline*? La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Ecriture; & je ne fais s'il y a quelque chose au monde à quoi on puisse comparer son avidité: car, ni l'enfer, ni le feu, ni la terre, ne sont pas si dévorants que le sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vu plus de passions criminelles, plus d'effronterie que dans *Vestilia*, femme de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement, devant les Ediles de Rome, qu'elle protestoit de vivre désormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement à un homme est extrême dans l'esprit

d'une femme : c'est un appétit sans jugement & sans mesure ; car, il s'en est vu qui sont devenues fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloë* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité ; & *Sempronia*, qui étoit si savante, aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée, & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avoue que l'amour fait des indiscrétions ; mais celles qui passent pour les plus chastes n'ont souvent pas moins de flamme que les autres, pour être beaucoup plus retenues. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-être jamais prié d'amour ; & si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut-être qu'elles sont aussi criminelles que les autres, & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes. La Matrone d'Ephese, dont *Pétrone* fait raconter si agréablement à *Séneque* l'histoire, laquelle étoit en chasteté l'admiration des provinces voisines, se laissa mollement persuader à un soldat.

Pénélope, qui étoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites, pendant

L'absence d'*Ulysse* son mari, qu'elle fit un enfant qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire ; & *Lucrece*, qui passoit parmi les Romains pour la vertu même, n'est pas exempte de ce crime pour s'être mise le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'être violée, ce ne doit pas être aussi une injustice de se tuer lorsque l'on n'est pas coupable ; & si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadée que le crime qu'elle avoit commis étoit si énorme, qu'il méritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes sont naturellement portées à l'amour, & que leur tempérament est l'une des causes de cette passion ; mais aussi que l'éducation & la liberté, qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs désordres ; & quoique l'on dise, je ne trouve point injuste ce que l'on ordonnoit & ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris lorsque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faisoit monter le mari sur un âne, duquel il tenoit la queue à la main, sa femme menoit l'âne, & un héraut crioit par les rues : *l'on en fera de même à celui qui le fera.* Une presque

semblable coutume étoit établie en Catalogne ; le mari payoit l'amende quand la femme étoit convaincue d'adultere , comme si par-là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaisir , & la chaleur avec la lasciveté ; mais , à dire le vrai , le plaisir n'est qu'un effet de l'amour , & la lasciveté ne se trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner ici lequel des deux sexes est le plus amoureux & le plus lascif , nous réservant de traiter ailleurs cette question , qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme lorsqu'ils se caressent amoureusement.

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes , disent que l'homme a plus de chaleur ; qu'il a le pouls plus ferme , la respira-

tion plus forte, les entrailles & la peau plus chaudes & plus seches ; qu'il a plus de poil ; qu'il vit plus long-temps ; qu'il est plus agissant ; enfin, qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vrai que l'homme est beaucoup plus chaud que la femme, & qu'il a les autres qualités qu'on lui attribue ; mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'amour ne trouble le plus souvent que les foibles esprits ; mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme, il n'est pas sujet à des transports ni à des emportements si extraordinaires : il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme est sans ordre & sans mesure ; car, s'il est question de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres, nous ne sommes que des enfants au prix des femmes, qui en savent plus que nous, & qui nous feroient long-temps leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs, les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont

plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par-là le vuide que la nature abhorre tant, est en vérité insatiable, au lieu que notre passion est modérée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger: aussi leur imagination est émue par deux sortes d'objets; l'un est de s'humecter en se remplissant, & l'autre de se défaire en même temps de la matière qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous; leur embon-point, leur beauté & leurs regles en sont des marques évidentes: c'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur; car, si leur semence se corrompt, ces maladies en sont cause, ainsi qu'il arriva il n'y a pas long-temps aux *Vierges de Loudun*, selon la pensée de *Senert* & de *Duncan*.

Les hommes ne sont pas sujets aux défordres que causent les vapeurs d'une semence corrompue, quoi qu'en veuillent dire quelques-uns: ils ont peu de

femence en comparaison des femmes, & ils ne sont jamais incommodés de sa rétention ; la nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorsque souvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lasciveté que de demeurer fort peu de temps dans des caresses amoureuses ; mais c'est plutôt parce que la matière n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Messaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérions.

Si les animaux qui ont le plus de femence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matière, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmi les animaux, que les plus lascifs sont les plus petits & ceux qui vivent le moins ; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme,

puisqu'en général elle est plus petite & vit beaucoup moins que lui.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flamme: aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses & des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges & plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après tout, s'il m'étoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Payens, & même dans l'Ecriture sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nectimene* & *Valeria* rechercherent toutes deux les caresses de leur propre pere; *Agrippine* se prostitua à son fils; *Julie* reçut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui

l'épousa ensuite ; *Sémiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toscane , du temps du Pape *Pie V*, se fit couvrir d'un chien ; & la plupart des filles *Egyptiennes* s'accouplent encore aujourd'hui avec des boucs ; & je doute fort que la satyre que l'on amena à *Sylla* , lorsqu'il passoit par la *Macédoine* , ne fût plutôt une marque de la lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faufines* ni des deux *Jeanne de Naples* ; l'on fait qu'elles ont été impudiques & lascives dès leur bas âge , & qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes ; & jamais les Conciles d'*Elibéry* & de *Néoceſarée* n'eussent fait des ordonnances contre les femmes , si elles n'eussent été lascives. Le premier commanda aux gens d'Eglise mariés de répudier leurs femmes quand elles sont dans le dérèglement , autrement il les prive de la Communion à l'article de la mort. Le second , d'ôter les Ordres à celui dont la femme est adultere , à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Bérénice* , qui , au rapport de *Joseph* ,

se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toutes sortes d'états ; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, veuve ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité des Théologiens & des Juris-consultes. Les premiers avouent ingénument que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles ; & les seconds, par la même raison, punissent de mort un homme adultere, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable désordre ; ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre & de la jeter dans un couvent.

Il faut donc conclure, après tout cela, que les femmes sont beaucoup plus lascives & plus amoureuses que les hommes ; & si la crainte & l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit très-peu qui n'y suc-

combassent ; ou , pour nous arrêter ou pour nous engager , elles feroient pour nous ce que nous avons accoutumé de faire pour elles. Pour moi , j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes , qui résistent courageusement ; leurs combats m'étonnent , mais leurs victoires me ravissent. Par-tout l'amour leur tend des pieges & leur livre des combats ; par-tout elles se défendent fortement , & sont beaucoup plus heureuses en amour qu'*Alexandre* & que *César* en victoires. Elles font souvent des conquêtes avant que d'avoir combattu ; mais enfin , il faut un jour se rendre à cette passion naturelle , tant il est vrai de dire , en paraphrasant les deux vers d'*Alciat* :

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle ,
Et qu'une mère , avec raison ,
Fait , pour l'en garantir , une garde fidelle .
D'un ennemi qui plaît l'abord est dangereux ;
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux :
Pour être toujours en défense ,
Argus en avoit cent , & il découvroit tout ;
Cependant de sa vigilance
Cupidon fut venir à bout.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

Les opinions sont si différentes sur cette matière dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats & les saisons, sans prendre garde à l'un & à l'autre sexe, & sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament & sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente, selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du Royaume de *Grenade* ont des mœurs très-éloignées des mœurs des *Hollandais*, par la distance des lieux qu'ils habitent, & par la différence de la chaleur qui les échauffe; & l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive

de l'air est ordinairement la cause de la bile & de la violence de nos inclinations : elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps ; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs , & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre tempérament ; au lieu que la froideur , c'est-à-dire la chaleur modérée de l'air , fait tout le contraire ; elle produit de la pituite qui cause ensuite des effets tout opposés.

Vénus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres : les jeunes gens sont trop mous & trop scrupuleux pour cela , & les vieillards trop faibles & trop timides ; il en faut d'un âge médiocre , depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-cinq ans , pour s'acquitter parfaitement de leur devoir ; & parmi tous ces âges , il faut encore choisir ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec , dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine , & avec tout cela qui soient fermes , hardis & amoureux.

Les Médecins disent que la coutume est une seconde nature : en effet , ceux qui ont accoutumé de jouir souvent

des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus larges que ceux qui, dans les déserts & dans la solitude, ne voient des femmes qu'en songe; j'en prends à témoin l'Empereur *Néron*, sous le nom d'*Euseigne*, & le Chevalier *Claude Senecton*, sous le nom d'*Acylte*, à qui l'amour réitéré avoit fait de si grosses parties, qu'on les distinguoit par-là des autres hommes, si nous en croyons l'histoire de *Pétrone*.

La rétention des règles & de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang, à force de passer dans les parties secrètes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites, & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme ; que l'homme , à parler en général , est chaud & sec ; qu'il est plein de bile & de mélancolie , & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide , un corps ferme , resserré & endurci : on fait aussi que la femme est froide & humide , c'est - à - dire moins chaude que lui ; que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs qui dominent dans son corps & qui le rendent poli , mollet & délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues : elles n'ont pas un temps limité , selon le sentiment des premiers , ni un certain nombre de jours qui les déterminent ; il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de Septembre sera l'automne , quand il fera un temps inconstant & tempéré d'été , quand la chaleur se fera ressentir avec excès ; l'hiver ne sera quelquefois que d'un mois , la rigueur du froid n'étant excessive que pendant ce temps-là , & le printemps en durera quatre , la douce température de l'air se faisant

connoître pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premières qui règlent principalement les saisons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les différentes qualités qu'il communique : s'il est froid ou chaud, rude ou tempéré, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons fâchés ou malades, selon les divers états où l'on se trouve quand on le respire & que l'on en change.

Cela étant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, & concilier en même temps tous ceux qui ont eu sur cette matière des sentiments différents. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les passages, ni à en faire la critique, ce seroit une chose trop embarrassante, & pour les autres & pour moi-même, je me contenterai seulement de dire ce que je pense sur les différentes émotions amoureuses que nous avons dans chaque saison de l'année, & j'examine avec quelle ardeur un homme & une femme se caressent dans un temps plus que dans un autre,

La chaleur excessive de l'été nous épuise & nous affoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler; témoins en sont les habitants du Midi, qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessamment dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur du mois de Juillet & d'Août, jointe à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipé nos esprits & affoiblit toutes nos parties; elle produit beaucoup de bile & d'excréments après, qui ensuite nous rendent foibles & languissants. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussi-tôt; & bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bientôt après des foiblesse & des épuisements extraordinaires, qui nous empêchent d'être vaillants; & si nous voulons nous affoiblir tout-à-fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'été ; leur tempérament froid & humide est corrigé par les ardeurs du soleil ; leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émue. C'est en ce temps-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, & qu'une nudité négligée de leur part nous fait aisément connoître qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le sein.

En vérité, ces passions amoureuses sont mal partagés ! Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissants ; leur passion ne commence pas plutôt à paroître, que la nôtre se dissipe, comme si la nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour est tout-à-fait contraire à la santé des hommes.

L'automne, qui dure ordinairement peu, est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour : bien que l'air en soit chaud & sec, il est pourtant tempéré par la fraîcheur des nuits & par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas échauffés en ce

temps-là, & leur chaleur naturelle est un peu plus forte: la dissipation ne s'en fait pas si-tôt, leurs pores n'étant pas alors si ouverts; cependant, parce qu'il y a peu de temps que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'été, & que nous sommes tout affoiblis par des indispositions fâcheuses, qui arrivent souvent dans l'automne, il faut avouer que nous ne sommes encore guere en état de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille; la chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'été précédent lui a communiqué, ne s'éteignent pas si-tôt: son tempérament n'est pas refroidi, & le mouvement de ses humeurs n'est pas appaissé; c'est une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long-temps après la tempête.

L'hiver est incommodé par ses glaçes, ses neiges & ses pluies froides; nous en sommes vivement touchés, & nos parties amoureuses, qui sont exposées au dehors, en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que si, dans
le

Le Septentrion, on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de les faire couper & de perdre ensuite la vie. Parce qu'elles font d'un tempérament froid & sec, & qu'elles ne font échauffées que par les esprits qui y font portés en abondance, je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en hiver que nous faisons beaucoup de pituite & de crudités; & bien que nous ayions plus de chaleur naturelle qu'en été, nous ne laissons pas, dans cette saison, d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs, qui croient que l'hiver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur & de passion; car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, & notre chaleur naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'hiver pour une saison tempérée & exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les pays du Midi, je serois sans doute de leur

sentiment ; mais , s'ils vouloient qu'un Suédois , qui est près de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de son pays , eût dans l'hiver des empressements amoureux , je ne faurois souscrire à cette pensée : cet homme , quelque vigoureux qu'il fût , est si pénétré de froid , que *Vénus* , que les Poëtes ont cru être faite de la partie la plus chaude des eaux , ne fauroit l'exciter , ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuse .

Les femmes sont encore plus languissantes en hiver que nous ne le sommes ; leur tempérament froid le devient encore plus , & l'amour ne s'est jamais si bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midi . Toute la nature est en ce temps-là en repos ; pas une plante ne se dispose à la production , & les arbres ne nous donnent presque aucune marque de vie .

Il n'y a que le printemps qui nous inspire du courage & de la vigueur pour l'amour ; mais c'est ce beau printemps qui n'est plus accompagné de gelées ni de frimats ; c'est cette aimable saison où toute la nature , par son

verd & par ses fleurs, ne respire que production : alors le sang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre sexe, & sur le gazon nous contons souvent notre martyre à une belle, pendant que le *roſſignol* conte le sien à l'*écho des forêts*.

Nous ne manquons alors ni de disposition, ni de matière pour satisfaire notre passion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté : tout nous inspire de l'amour ; il n'est pas jusqu'aux oiseaux & aux insectes qui, dans le mois de mai, ne se caressent avec plaisir. L'amour, qui se fait ressentir en ce temps-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfants engendrés au mois de mai sont le plus souvent ou fous ou hébétés : on y va alors avec trop d'ardeur ; & les efforts, trop souvent réitérés, sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfants qui sont produits en ce temps-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendoient avec tant de sévérité de

faire des noces au mois de mai ; & que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les Temples pendant que l'on célébroit les fêtes Lémuriennes, parce qu'ils croyoient que les noces étoient alors malheureuses, & que les enfants qui étoient conçus dans cette saison étoient trop vifs, trop pétulants & trop étourdis ; cependant, c'est la saison dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont été engendrés, pourvu toutefois que leurs peres n'aient pas pris de trop fréquents ni de trop violents plaisirs en les engendant.

Nous pouvons donc dire que le printemps est la saison où les hommes & les femmes sont plus amoureux ; il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, & nous y sommes principalement conviés par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.



ARTICLE I.

A quelle heure du jour on doit baisser amoureusement sa femme.

LA bonne digestion de l'estomac ne contribue pas peu à notre santé : si elle est bien faite, notre chyle est bon, notre sang est pur, nos esprits sont agités & pénétrants, notre semence est épaisse & féconde, toutes nos parties solides sont robustes, en un mot, nous jouissons d'une santé parfaite; mais, si quelque chose trouble l'action de notre estomac, nous sommes pleins de crudités, notre sang n'est qu'une pituite, nos esprits qu'une eau languissante, & notre semence que du phlegme. Nous ressentons au dedans de nous des indigestions & des foibleesses qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac, qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'amour ; il nous épuise de telle sorte par la dissipation de notre

chaleur naturelle , par la perte de nos esprits , qu'après cela nous en ressentons de l'incommodeité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac , qui est la partie qui contribue le plus à la santé quand il fait bien sa fonction , est donc le premier attaqué dans les excès de l'amour ; mais le cerveau & les nerfs n'en souffrent pas moins , & leur souffrance a été quelquefois jusques-là dans quelques hommes , qu'ils en ont perdu l'esprit , & *Poppée* dans *Pétrone* , craignoit fort que *Néron* n'en devînt paralytique.

Toutes les parties spermatiques étant naturellement froides , sont affoiblies par l'excès de l'amour : l'estomac , qui en est une des plus considérables , n'est pas des derniers à s'en ressentir , & l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes nos incommodités , quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Vénus* est donc une des causes étrangères qui est la plus contraire à notre vie , quand nous nous y adonnons avec excès ou à contre-temps , & que d'ailleurs , selon l'expérience que nous en avons , elle entretient notre santé , lorsque nous

en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne sont ni les divertissements du jour ou de la nuit, ni les plaisirs du matin ou du soir, qui nous causent des incommodités. Que ce soit avant ou après le sommeil que nous nous jetions entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit notre santé & qui nous fait des foibleesses d'estomac & de nerfs, ni des maux de tête pesante. Tous les désordres qui nous viennent des femmes, ne naissent que de l'excès de notre passion, & de l'occasion que nous ménageons souvent fort mal lorsque nous voulons les caresser. Si notre passion étoit modérée, & que nos emportements amoureux fussent mieux réglés, si avec cela nous les baisions quand nous ne sommes ni trop vuides ni trop pleins, je suis assuré que *Vénus*, bien loin de nuire, entretiendroit la santé d'un jeune homme; car, ce qui est selon les loix de la nature, ne peut nous causer de mal, si nous n'en abusons.

Quelques Médecins pensent que les

T 4

plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit ; & que, comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & réparer, par le sommeil & la tranquillité, les esprits que nous y avons perdus ; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme, & nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus, & qui croient que le point du jour est le temps le plus propre à se caresser : c'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal ; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour ; que notre estomac n'est point accablé par les aliments, & que le sommeil a multiplié nos esprits & fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent ; la coction est achevée, & les nerfs, tous pleins d'esprits, ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hippocrate*, quand il met par

ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé, & qu'il nous conseille le travail avant le manger & le boire, & le sommeil avec *Venus*.

En effet, l'aurore, qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération; car, après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement: après cela il se leve & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, & qui ont des enfants si bien faits & si robustes: car, après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours l'aurore à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui, sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baisser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épouse & dessèche nos corps ; mais le travail de l'amour énerve entièrement. Nous devons, au contraire, nous réjouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein : car, c'est en ce temps-là, disent-ils, que, par la chaleur & les esprits que les aliments nous communiquent, il nous vient je ne fais quelle envie de les toucher ; après quoi nous pouvons réparer, par le sommeil, la perte que nous avons faite, le repos étant l'unique remede pour ces sortes de lassitudes.

Mais, à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour ; au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas : notre passion se réveille & s'excite de nouveau à la vue d'une belle personne, & la lumiere d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celle du

soleil ; j'en appelle à témoin *S. Grégoire de Nazianze*, qui, à soixante ans, fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin, qui logeait vis-à-vis de sa maison de campagne, qu'il se résolut à abandonner sa demeure pour ne pas se laisser surprendre aux attractions de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable temps de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, & si toutes les coctions qui se font en nous n'étoient point accomplies ; mais en ce temps-là il ne se trouve dans notre estomac que de la pituite & des crudités, qui sont des restes de notre dernier repas, & qui ne sont capables d'être émués par les plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des crudités matinieres que les Médecins, pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les aliments qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y étoient assemblées pendant le sommeil, & soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrions lui donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement

fement une femme ayant l'estomac vuide , nous languissons un moment après , nous ressentons plus fortement les douleurs & les foiblesses que cause cet épuisement : nous avons perdu de notre chaleur & de nos esprits par ces caresses , & nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer aussi-tôt ; bien loin de les réparer , nous augmentons par-là les crudités que nous avons , & par les mouvements passionnés de l'amour , nous les contraignons de se mêler parmi notre sang & d'en corrompre la masse.

Pour résoudre donc la question , après avoir dit ce que l'on peut dire sur cette matière , on me permettra de n'observer ni le jour , ni la nuit , ni les heures , ni les moments , mais la seule disposition dans laquelle nous sommes quand nous sentons les aiguillons de *Vénus* .

Si par hasard nous nous sentons pesants , si une douleur obscure de tête nous accable , qu'une pesanteur de reins nous presse , que nous soyons chagrins & mélancoliques sans en avoir de sujet , & qu'avec cela , contre notre coutume , il y ait long-temps que nous n'ayons caressé de femme ,

alors on ne doit point observer de temps ni prendre de mesure. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le soir; toutes ces heures sont propres, quand il est question de nous défaire d'une matière qui nous incommode. On se délassé lorsque l'on change d'occupation; le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour; nous nous sentons plus légers & plus gais, la digestion se fait mieux, notre sang s'agit avec plus de liberté, en un mot, notre corps ne nous embarrassé plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se trouver dans ces sortes d'occasions, qui sont plus rares que l'on ne se persuade, parce que la nature, pendant le sommeil, nous décharge souvent de ces humeurs superflues, après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous pensions être incommodés de beaucoup de semence, lorsque nous sommes malades d'une autre cause, nous en ressentons aussi-tôt des effets malheureux, & à peine pouvons-nous ensuite réparer la faute que nous ayons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la première digestion soit faite, & que la seconde s'accomplisse, que l'estomac se soit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, & que le cœur, le foie & les autres viscères sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu ; alors tout notre corps est plein de chaleur & d'esprits, & notre estomac a été depuis peu satisfait & rassasié, notre cerveau & nos nerfs sont vivifiés par de nouveaux esprits qui en fournissent incessamment à nos parties naturelles : ainsi, quelque effort que nous fassions en ce temps pour nous épuiser, nous recevons sans cesse au dedans de quoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes, qui sont établies sur l'expérience, j'ose dire qu'il y a, dans vingt-quatre heures, deux temps considérables pour obéir à l'amour ; l'un est à quatre ou cinq heures après dîner, & l'autre à quatre ou cinq heures après souper : alors notre corps n'est ni trop plein, ni trop vuide ; la coction de notre estomac est en quelque façon accomplie ; nos entrailles sont réjouies par

l'abord d'une nouvelle humeur ; notre chaleur naturelle est récrée , nos esprits sont multipliés ; & quand nous en dissipérions beaucoup dans ce moment , nous en aurions toujours assez pour n'être pas incommodés de leur perte : c'est en ce temps-là que nos embrassements ne sont pas inutiles ; bien loin d'en ressentir de la douleur & des vertiges , nous en avons de la joie , & nous en recevons du soulagement ; si bien qu'il me seroit permis de dire , selon l'avis d'*Hermoné* , que la nuit les plaisirs de l'amour sont doux , & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions , c'est que nous nous fortifions par deux moyens lorsque nous caressons une femme l'après-dînée , nous réparons en partie nos forces par le souper , nous les augmentons tout-à-fait par le sommeil de la nuit suivante ; au lieu que , si nous la baifons après souper , nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiseaux , qui ne suivent que les mouvements de la nature , pour ne

pas parler ici des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir: on entend alors de toutes parts, au mois de Mai, le mâle appeler sa femelle, & la femelle répondre à son mâle: la chaleur du jour les a disposés à se caresser; les aliments qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des caufes de douleurs & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont même nous ne nous appercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses flèches, & qu'il nous embrase le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter ses attractions, si nous sommes en état de les connaître. Nous savons que le vin nous rend hardis & amoureux,

amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès: nous paroissions à la vérité plus gais & plus enjoués après avoir bien bu, & nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peut-être nous ressemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines; le fruit en vient plutôt, & il est même beaucoup plus coloré, mais l'arbre après ne vit pas long-temps; & si l'amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'amour après avoir fait la débauche, si nous voulons éviter les maux dont souvent nous ne connaissons pas les suites fâcheuses.

Les épuisements que nous souffrons d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous prenons à contre-temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même sorte; & je ne conseillerois jamais à un homme d'embrasser sa femme après une faune, un flux de ventre ou une

maladie considérable, à moins que de vouloir abréger sa vie: car *Vénus* ne peut être agréable après d'autres épuisements; quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidents funestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bientôt après avoir caressé leurs femmes, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort, & aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à une femme le ventre plein que vuide, les accidents n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remèdes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisements.

L'expérience ne nous a pas appris jusqu'ici que les femmes doivent observer le temps pour être caressées: les humeurs qu'elles épandent lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, & leur faiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matière, que de l'excès d'

chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'amour, au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits & de notre chaleur naturelle; si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme

LA vanité est une passion naturelle à l'homme; il s'y laisse aller quand il y pense le moins; & nous pouvons dire, sans exagération, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un Poète Grec; & à bien considérer, il n'est que foiblesse & que misère: il ne paroît jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité, & c'est sans doute ce qui obligea Démocrite à se moquer de lui.

y 2

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir davantage que dans les matieres de l'amour , quand , pour nous faire admirer , nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais fait. C'est ainsi que l'Empereur *Proculus* nous en impose , lorsqu'écrivant à son ami *Metianus* , il nous veut persuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates* , il les avoit toutes baissées en moins de quinze jours ; & le Poëte , qui est le maître de la galanterie , se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoue que nous sommes vaillants en parlant de l'amour ; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme , il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme , & qu'on peut produire son semblable.

Je sais qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif , qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite : ils se sentent presque toujours en état d'en satisfaire quelqu'une ; mais enfin ils s'affoiblissent , & ils s'énervent d'une telle façon , que leur semence n'est plus féconde ,

& que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'Empereur *Neron* ne fut pas le seul qui manqua de force & de courage entre les bras de la belle *Poppée*, comme le rapporte *Pétrone* : nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples ; & s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées & impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous rapporte d'un serviteur qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clément Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui, ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles *Athéniennes*, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*) & dans des glandes (*l*), qui sont à la racine de la verge ; que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangeées à peu près comme sont les places

d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies, aussi-bien que ces glandes, sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux ; si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour trois ou quatre épanchements, & il s'en peut même trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas ici si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semence qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu, par l'expérience, qu'il n'y en a que d'une forte, que l'on voit sortir de la verge ; & bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaissies, cependant, parce qu'elles se mêlent ensemble lorsqu'elles sortent, elles ne paroissent que d'une seule matière & que d'une seule consistance.

Dès que l'imagination est touchée, & que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par les pensées de l'amour, il se fait aussi-tôt une sueur

interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui s'y portent avec tumulte & précipitation, font sortir des prostates (*l*) une matière liquide, qui prépare le conduit pour le passage de la semence ; mais, quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors deux ou trois petites vessies (*k*), qui sont les plus prêtes à se vider, se vident incontinent, & par-là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant, la nature tâche de réparer, un moment après, ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bientôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, & l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La nature qui, dans cette action, n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matière dont elle a besoin ; elle dispose cette humeur à se répandre quand l'on voudra ; si bien que l'imagination étant incessamment émue par la beauté & les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille, & les parties naturelles se trouvent encore

en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle, & on lui fait part une troisième fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, que le cœur soit encore embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces par la dissipation de notre chaleur naturelle & de nos esprits, la nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matière dans les vésicules séminaires (*k*) & dans les parties voisines ; il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur qu'elle a rassemblé avec tant de promptitude : il se fait alors un nouveau concours d'esprits ; & le feu, qui paroissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment, & se fait ressentir aux parties naturelles : c'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre féconde par ces épanchements réitérés.

Enfin, après s'être reposé quelque temps, & avoir un peu réparé, par le sommeil, les esprits dissipés, on se trouve encore près d'une personne que l'on

On aime éperdument ; les caresses sont réciproques , quoiqu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du côté de la femme , qui commence à s'échauffer quand l'homme est épuisé , & qui l'invite à cette heure , au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout , on se sent encore ému , & les parties naturelles , de flétries qu'elles étoient auparavant , commencent à se roidir : la nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence , elle en tire même des testicules , afin de la disposer à un cinquième épanchement.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela sitôt , & qu'il lui faut du temps pour remplacer la matière qui s'est depuis peu répandue. Néanmoins , de tous les efforts qu'elle fait en nous , il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore , & l'on ne manque ni de courage ni de matière pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en état de faire

leur devoir ; & aux moindres caresses d'une femme, on l'embrasse encore, on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais, s'il y faut retourner une sixième fois, quoique nous éprouvions encore une envie secrète de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées ; & si, après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matière crue & aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la faiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir ; témoin un galant homme de ma connoissance, qui vit encore, mais qui vit misérablement, lequel, après avoir embrassé deux courtisanes cinq fois en une après-dînée, rendit par la verge, à la sixième fois, plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne fauroient aller qu'à quatre

ou cinq embrassements. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous débite ; & si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là - dessus , sans consulter la raison , nous nous laisserions aller , aussi-bien qu'eux , à l'imposture & à la foiblesse d'ame.

Un Roi d'*Aragon* rendit autrefois un Arrêt authentique sur cette matière. Une femme , mariée à un *Catalan* , fut obligée de se jeter un jour aux pieds du Roi , pour implorer son secours sur les fréquentes caresses de son mari , qui , selon son rapport , lui ôteroient bientôt la vie , si l'on n'y mettoit ordre. Le Roi fit venir le mari pour en savoir la vérité ; le *Catalan* avoua sincérement que chaque nuit il la baïsoit dix fois ; sur quoi le Roi lui défendit , sous peine de la vie , de la baisser plus de six fois , de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ses embrassements.

Je fais que les Espagnols , qui demeurent dans un pays chaud , sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France : la chaleur excessive de leur climat , leurs aliments

succulents, leurs femmes renfermées & voilées, le tempérament bilieux & mélancolique des hommes, qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire; au lieu qu'en France, la chaleur est modérée, les aliments nourrissent moins, les femmes sont libres & elles conversent avec nous, les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques; enfin, nous nous appliquons à quantité de choses, & l'oisiveté nous est naturellement odieuse: si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baisser une femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabbins, qui n'avoient en vue que la conservation de leur nation, taxoient le devoir qu'un paysan devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un Marchand ou Voiturier, à une nuit par mois; celui d'un Matelot, à deux nuits par an; & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je suis assuré que, si les femmes faisoient les loix, elles n'en useroient pas de la sorte; témoin la femme d'un Avocat, qui, sur cela, me dit l'autre jour fort ingénument,

qu'elle eût mieux aimé avoir été la femme d'un payfan que de tous les autres.

Les Anciens avoient accoutumé de mettre *Mercure* près de *Vénus*, quand ils faisoient le portrait de cette Déesse, pour nous apprendre que la raison, dont ils pensoient que *Mercure* étoit le Dieu, devoit toujours ménager nos voluptés. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquillité, lorsque l'usage n'en est pas si fréquent. Souvent nous nous dégoûtons des aliments que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération est louable en quelque chose, c'est sans doute dans l'amour. *Solon*, qui fut estimé de l'Oracle l'un des plus sages de la Grèce, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscréte de l'amour, lorsqu'il ordonna à ses citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entièrement, au lieu que, si elles nous sont modérées, notre santé s'en conserve, & notre

corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant ; si bien que je ne conseillerois pas à un jeune homme ni de fuir *Vénus* avec horreur , ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse & de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Vénus* :

Vénus , en beauté si parfaite ,
 Inspire de grace à mon cœur
 Ta plus belle & plus vive ardeur ,
 Et rends dans mes amours mon ame satisfaite ;
 Mais tiens si bien la bride à mes ardents desirs ,
 Que , sans en ressentir ni douleur ni foiblesse ,
 Jusques dans l'extrême vieillesse ,
 Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne faurois louer le Philosophe *Aëas* , qui ne baifa sa femme que trois fois pendant son mariage , bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xenocrate* , qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la courtisane *Phryné* , on doit croire que ce fut un effet de la continence , qu'il devoit à l'étude de la Philosophie , plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament , l'âge , le climat ,

la saison & la façon de vivre, reglent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de vingt-cinq ans, qui est d'une complexion chaude, rempli de sang & d'esprits, qui habite les plaines fertiles de Barbarie, qui est l'un des plus aisés de ces contrées-là, baisera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'Avril, qu'un autre de quarante ans, qui est d'un tempérament froid, & demeure dans les montagnes stériles de Suede, & qui, avec cela, a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant • ne du mois de Janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne se sentent pas épuisées, quand même elles souffriraient long-temps de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes; témoin l'impudique *Messaline* & l'infame *Cléopâtre*. La premiere, ayant pris le nom de *Lycisca*, fameuse courtisane de Rome, surpassa de vingt-cinq coups en moins de vingt-quatre heures, dans un lieu

public, la courtisane que l'on estimoit la plus brave en amour; & après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait assouvie. L'autre, si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine* à l'un de ses amants, souffrit, pendant une nuit, les efforts amoureux de cent six hommes, sans témoigner d'en être fatiguée.

A R T I C L E I I I.

Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler notre tempérament, que si nous changeons tout d'un coup & à contre-temps notre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Médecine

qu'*Hippocrate* a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyions assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'aperçoive presque pas lui-même de l'action des remèdes, qui le rafraîchissent & qui l'humectent; autrement on le jetteroit dans une intempérie contraire, qui le rendroit malade.

ARTICLE IV.

Des remèdes qui domptent le tempérament amoureux.

Les hommes qui, dans la fleur de leur âge, jouissent d'une santé parfaite, & qui sont d'un tempérament chaud & humide, ont beaucoup plus de semence que ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec; mais cependant, ceux-ci sont les plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Si ces derniers n'ont pas tant de semence, elle est du moins plus âpre, plus chatouillante & plus pleine d'esprits & de vents : c'est ce qui les rend hardis & amoureux, au lieu que les premiers sont simples & débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvements, & pour vaincre sa complexion, qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par-tout des remedes qui puissent dompter sa passion. Celui que la nature lui présente pour éteindre son feu, lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis, mais il a de certaines considérations pour ne le pas prendre. Cependant, tous les autres remedes, dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous, en quelque façon, inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint presque notre chaleur naturelle, leur

astriction épaisse trop nos esprits, & l'un & l'autre détruisent presque notre mémoire & font tort à notre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs Médecins, qu'il ne falloit pas tout-à-fait s'opposer à la violence de l'amour, & qui inspira l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogene interrogea pour son fils amoureux : qu'on se gardât bien d'arrêter la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver la vie des hommes.* En effet, si l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuse, on détruit en même temps notre tempérament, & par-là on nous cause des maladies dont souvent nous ne guérissons jamais.

Cependant, si notre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités fâcheuses, & que même elle nous en fasse apprêhender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remèdes que les Médecins nous proposent sur ce sujet ; mais avec une telle modération, que nous ne fassions rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les aliments qui font peu de

sang & d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'application à l'étude, le travail & les veilles, sont des remèdes propres à combattre un amour déréglé; de plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime éperdument, se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les statues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne regarder point d'animaux qui se caressent, sont encore de puissants moyens pour corriger cette passion: car, le grand secret pour vaincre ici & pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point, ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remèdes sont peu de chose pour un homme qui aime passionnément, & qui d'ailleurs est d'une telle complexion qu'il aimeroit quand il ne voudroit pas aimer: il faut quelqu'autre remede qui fasse plus d'impression sur lui-même, & qui lui arrache par force, pour parler ainsi, l'amour déréglé dont son imagination est blessée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remèdes que nos Médecins emploient à combattre cette passion,

je proposerai seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer ; mais, avant que de les proposer, il me semble que l'on doit savoir que tous les tempéraments ne sont pas égaux, & qu'il y a des remèdes qui diminuent le sang, les esprits & la semence, en émoussant la pointe dans les uns, & qui cependant en d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire, si l'expérience, par laquelle nous apprenons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La laitue & la chicorée, par exemple, s'opposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence ; mais je fais certainement que, dans quelques-uns principalement, s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore que le poivre & le gingembre diminuent la féminence & dissipent les vents qui sont si nécessaires à l'action de l'amour ; cependant, il y en a d'autres qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si différents, n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laitue, qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour, par l'aveu de toute l'antiquité, rend ceux-ci plus amoureux, en tempérant leur chaleur & leur sécheresse excessive par sa froideur & par son humidité. Leurs parties naturelles étant ainsi tempérées, acquièrent ensuite un tempérament égal, qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire, dissipant les humeurs superflues de ces autres, échauffe & dessèche leurs parties génitales, qui sont naturellement froides & humides; & leur procurant ainsi un tempérament égal, il augmente leur force, qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse, ou, pour parler avec le savant *Daniel Taurry*, Docteur en Médecine, qui me cite, dans cet endroit de son livre de médicaments, les remèdes qui augmentent la semence, sont presque tous remplis de parties huileuses & volatiles; si bien que les froids & les chauds, agissant différemment sur diverses complexions, causent une abondance

de semence & des pollutions nocturnes dans les hommes : car, les premiers calment le mouvement du sang & temperent les parties de la génération ; les autres, qui trouvent le sang en quelque espece de repos, lui donnent du mouvement, & ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns & dans les autres.

C'est encore par la même expérience, que nous savons qu'il y a des remèdes chauds ou froids, que les uns & les autres dissipent ou étouffent notre feu & s'opposent à notre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé qui nous cause tous les jours tant de désordres.

Je ne dirai rien ici des teintures rafraîchissantes, des lames de plomb que l'on s'applique sur les reins, des roses blanches dont on parfume son lit, de la mandragore, des grosseilles rouges, du citron aigre, & de tous les autres remèdes qui s'opposent à la génération de la semence, en nous rafraîchissant & en nous desséchant beaucoup. Je dirai seulement quelque

chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu & à détruire notre semence.

Les lys d'étang blanc, que quelques-uns appellent *volet*, & que nos Apothicaires nomment *nenuphar*, aussi-bien que les Arabes, a une qualité si particulière pour combattre nos désirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, son usage, pendant douze jours consécutifs, empêche la génération de la femme; & si nous en usons pendant quarante, nous ne sentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa sécheresse, jointe à la froideur de cette plante, est si active, qu'elle dessèche & rafraîchit toutes nos parties, sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualités, si nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient notre voix & nourrit notre corps, & que, s'opposant à la génération de la semence, elle empêche la dissipation des esprits, qui se pourroit faire par les mouvements de l'amour.

On en use diversement; tantôt l'on en fait une décoction, du syrop, de la conserve, de l'eau distillée au bain-marie, & tantôt l'on en compose un liniment.

Bien

Bien que nous n'ayions pas la *ciguë* des Athéniens, qui est d'un verd obscur & d'une puanteur insupportable, cependant la nôtre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur, quand nous la mangeons ; témoin *François Trapelinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui, en ayant mangé dans un souper, fut troublé bientôt après ; témoin encore le Chevalier *Nasarimus-Bassanus*, qui, en ayant aussi mangé en guise de racines de persil, en devint aussi-tôt insensé.

Nous savons pourtant, sur le rapport de *Scaliger* & d'*Anguilara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pousse au printemps, & qu'ils en mêlent dans des salades, & que quelques pauvres d'Italie s'en servent encore aujourd'hui avec du pain en forme d'asperges. *Jules Scaliger* avoue même en avoir mangé en guise de *chervi*, sans en avoir été incommodé ; & *S. Jérôme* nous assure que les Prêtres d'Athènes, par l'usage qu'ils faisoient de la *ciguë*, cessoient de ressentir les mouvements de la concupiscence. La *ciguë* n'a donc point de mauvaises qualités, selon la pensée de ces Auteurs ; & *Mercurial*

n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la décoction pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût été persuadé qu'elle ne produissoit point de mauvais effets.

De tout cela, on peut conclure qu'il y a des especes différentes de *ciguë*, ou que la force des personnes qui en usent résiste plus ou moins à la vertu de cette plante; ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup: car, *Galien* nous apprend que, si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipé notre semence; au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides; & enfin elle nous tue, si nous en mangeons beaucoup.

Après cela, l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *ciguë*, que le font quelques Médecins d'aujourd'hui, qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité; & l'histoire de *Socrate*, qui mourut après avoir bu un mélange de *ciguë*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération, puisque la boisson de la *ciguë* des Athéniens étoit un

poison aiguisé avec de l'opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant, nous apprenons de *S. Basile*, dans sa septième Homélie, que non-seulement les Prêtres Athéniens usoient de leur *cigüe*, qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre, pour dompter leur tempérament amoureux, & pour effacer de leur esprit les idées lascives, mais encore que les femmes incommodées de la fureur de la matrice, en étoient entièrement guéries quand elles s'en étoient servies.

De tous les remedes chauds qui détruisent la femence & qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le *camphre*, *l'agnus castus* & la *rue*. Ce sont ces remedes, à ce que l'on dit, qui causent aux hommes & aux femmes la chasteté & la stérilité même, & qui dissipent tous les fantômes que l'amour peut présenter à leur imagination.

Le *camphre crud* que l'on nous apporte de *Perse*, de la *Chine* ou de l'*île de Bornéo*, est une espece de gomme, que quelques Médecins pensent être froide & seche, parce qu'étant mêlée avec quelques remedes

froids, ces remèdes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire, & croient que le *camphre* est chaud & sec au second degré, parce qu'il échauffe la langue & l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflamme & qu'il brûle même dans l'eau. En effet, je n'ai point trouvé de meilleurs remèdes, dans les épuisements que cause l'étuve, que de mettre dans la bouche gros de *camphre* comme la tête d'une épingle : dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoie par-tout le corps des esprits qui nous récréent, & tombant ensuite dans notre estomac, il nous échauffe & nous incommode même par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent, sont pour la plupart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'éteindre notre feu & la semence même : en effet, sa sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humidités, & sa matière trop subtile, pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelqu'apparence qu'elle ait, & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment, savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ni empêcher la génération : car, comme l'opinion contraire n'est point bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemi de la génération des hommes ; ce que je pourrois prouver par moi-même & par *Tachenius*, qui nous assure que ceux qui purifient le camphre à Venise & à Amsterdam, sont très-amoureux & très-féconds.

Les femmes Athéniennes, qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*agnus-castus* dans le Temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques & les songes amoureux. A leur exemple, quelques Moines chrétiens se font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie

comme de l'osier, & ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité, la semence de cet arbre, que les Italiens appellent *piperella*, & que *Sérapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence: car, si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence; & s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse, & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrètes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la statue d'*Esculape* étoit faite du bois d'*agnus-castus*, & qu'aujourd'hui, dans la cérémonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de lui-même, pour lui marquer qu'en faisant la médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La *rue* seche produit les mêmes effets: sa semence, qui est chaude & seche au troisième degré, aussi-bien que celle de l'*agnus-castus*, desseche

tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchements amoureux; & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelqu'effort que l'on puisse faire.

Je ne faurois passer ici sous silence le remede horrible dont se servit *Faustine*, fille de l'Empereur *Antoine le Débonnaire*, pour calmer l'amour déréglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur, qui l'aimoit tendrement, se persuadoit qu'elle avoit été enchantée, & il croyoit qu'il étoit impossible, sans charmes, qu'une femme abandonnât un mari qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine le Philosophe*, pour aimer un *Gladiateur*. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les Caldéens, qui lui firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celui qu'elle aimoit, & coucher ensuite avec son mari, pour haïr horriblement ce premier homme: en effet, le succès répondit à la promesse; & *Antonius Commodus* naquit de ces embrassements, qui, dans le temps, se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

Des remedes qui excitent l'homme à embrasser amoureusement une femme.

JE dis encore une fois que je ne prétends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourné, mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour; ce feroit favoriser le vice, & en même temps détruire la santé des hommes.

La matière que je traite est comme un couteau à deux tranchants, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent mollement aller au crime, & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre ivresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables; elle n'est pas non plus la cause de notre mort, quoiqu'elle nous présente ses herbes venimeuses.

J'écris

J'écris donc pour des maris qui sont faibles par des défauts naturels, par l'âge, par les désordres de leur vie passée, ou par quelque longue maladie; qui n'ont pas assez de force pour engendrer ni pour satisfaire leur femme; qui cherchent par-tout des moyens pour avoir des successeurs légitimes, & qui n'épargnent ni leur bien ni leur santé même pour y réussir.

Je m'étonne de ce que les Casuistes qui ont écrit tant de bagatelles sur la matière que j'examine dans ce livre, aient oublié cette question importante, & qu'ils ne nous aient point du tout enseigné si c'étoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant; car ces deux fins sont, ce me semble, fort raisonnables, au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoi qu'il en soit, nous tâcherons d'en parler selon que la nature nous en instruira, & que l'expérience nous donnera des lumières pour connoître les remèdes qui sont le plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent désir d'avoir des enfants pour successeurs

& pour héritiers de leur nom & de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle tienne dans de justes bornes; mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un remede purgatif pour un remede amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remedes qui nous excitent à l'amour, & qui produisent beaucoup de matiere dans nos parties secrettes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules de coq*, les *chancres*, les *chevrettes*, les écrevisses, la moëlle de bœuf, le vin doux, le lait & les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne dirai rien aussi des remedes qui causent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail cuit*, l'*hipomane*, le membre de *cerf* ou de *taureau* tué au mois de Mai ou Octobre, les *cucubes*, &c. je m'arrêterai seulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je pense du petit *crocodile*, que les Latins appellent *scincus*, & que

On pourroit nommer *crocodile terrestre*, & que l'on appelle aux Antiles *mabouia* & *brochet terrestre*, du *chervi*, du *satyrion*, du *borax*, de l'*opium*, des *cantharides* & de l'*herbe* dont parle *Théophraste*; mais j'avertirai encore ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remedes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels & légitimes.

Parce que nous ne connaissons presque point en France le petit *crocodile*, qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'expérience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre & bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour; aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrètes & qui fait aimer éperduement.

Ce ne sont que les noms différents que chaque nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent quand il en faut parler: plus une plante a de vertu, plus on lui a donné de noms; témoin le *cheryi*, dont les

Auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la science des plantes, ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens & les nouveaux Herboristes nous en ont voulu dire: les uns l'ont nommé *genicula* ou *genichella*, les autres l'ont appellé *fraxinelle*. *Avicenne* lui a donné le nom de *langue d'oiseau*; *Pline*, de *langue d'oison*, & les Arabes l'ont désigné par celui de *secacul*. Ce n'est pourtant ni la *renouée*, ni le *seau de marié* de *Dioscoride*, ni le *dictam*, ni le *fresne*, ni enfin l'*ornithagalon* des Anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulières & différentes.

Ce que nous appelons *chervi*, & qui est aujourd'hui en France assez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibere*, l'un des plus lascifs de tous les Empereurs, si nous en croyons l'*Historien*, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ses femmes. En effet, tous les Médecins demeurent d'accord de ses qualités, & disent qu'il engendre beaucoup de vents & de semence,

aussi-bien que l'artichaut ; ce qui oblige encore aujord'hui les femmes Suédoises, au rapport des matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *satyrion* est une plante dont on fait plusieurs espèces, dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en espérons ; sa racine représente ordinairement deux testicules de chien : la bulbe basse est succulente & dure, & la haute toute flétrie & mollette, comme étant la plus vieille. C'est cette première racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin : cependant le *satyrion*, qui n'a qu'une seule racine bulbeuse, doit être préféré aux autres, selon le sentiment de plusieurs Médecins ; mais, quoi qu'il en soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence & engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre comme des *truffes*, & si on les mêle ensuite avec du beurre frais, du lait & du girofle en poudre, ou qu'on les fasse confire en sucre, comme l'on en vend aujourd'hui chez les Droguistes

de Paris. Ces racines, par leur humidité superflue, enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des Satyres, d'où cette plante a pris son nom. On lui attribue tant de vertu, qu'il y en a qui pensent que, pour s'exciter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Médecins ont nommé *diasatyrion*. Si l'on en prend le matin & le soir la pesanteur d'un demi écu d'or avec du vin doux, ou du lait de vache pendant sept ou huit jours, ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans pour satisfaire leurs femmes & pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espece de *satyrion*, qui est fort commun dans ce Royaume-là. Elle échauffe beaucoup, aussi la boit-on chaude comme le café: c'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'hiver que durant l'été, principalement dans les villes septentrionales de ce pays-là; ils l'appellent *schareb-rhaleb*, c'est-à-dire,

sirop de renard, parce que le *satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'herbe amoureuse de *Théophraste*, ce que nous examinerons ci-après.

Le *borax* raffiné est du nombre de ces remedes qui excitent puissamment à l'amour. Il est un espece de sel dont usent aujourd'hui nos Orfevres pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre ; il pénètre toutes les parties de notre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, & par la ténuité de sa substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiere à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître, que, si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher, un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt des effets surprenants : il se porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remede qui a été tenu fort long-temps pour un secret.

On ne doit pas appréhender d'en user par la bouche : l'usage n'en est

point dangereux ; & si quelques Médecins ont écrit qu'il étoit un poison, ils ont confondu la *chrysocolle* des Grecs avec le *baurach* des Arabes, l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues, & que la différence des noms que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes & les plus éclairés.

Si *Fallope*, *de Lobel*, *Rodriguez à Castro* & *Mercuriale*, s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'horreur ; & si ce dernier Médecin nous assure qu'il agit si puissamment pour les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, qu'il jette même les hommes dans le *priapisme*, si l'on en use avec excès ; nous pouvons hardiment nous en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici, avec les remèdes qui excitent à l'amour, l'*opium*, que toute l'antiquité a cru être froid au quatrième degré, & tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer auprès

d'une femme, il nous cause le sommeil & nous rend stupides, au lieu de nous rendre amoureux; mais, si nous faisons réflexion qu'il est amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, & que les Orientaux en usent pour être vaillants à la guerre & auprès des femmes, nous serons sans doute d'un autre sentiment.

Quand l'Empereur des Turcs leve une armée, les soldats se garnissent d'*opium*, qu'ils appellent *amfiam* ou *affion*, pour s'en servir comme nos matelots de tabac, si nous en croyons *Bellon*. Une petite dose, prise par la bouche, excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent bénignement l'imagination, comme fait le vin; mais une dose excessive fait entièrement évaporer notre chaleur naturelle, & dissipe tout-à-fait nos esprits, comme le safran, si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs; & lorsqu'ils ont pris un peu d'*opium*, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant; &

comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillements par tout le corps, principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous, qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous soyons aussi sains & aussi robustes que l'étoit Mr. *Charas* * quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vu arriver par le mauvais usage de ce remede, & des préceptes que nous donne *Zuingerus* sur cette drogue.

Je ne m'étonne pas si les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination si déréglée à prendre de l'*opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée en 1688, je dirai sincérement ce que j'en ai ressenti. Tous les remedes m'étoient alors inutiles dans les vomissements excessifs,

* *Charas*, fameux Médecin du Roi d'Espagne, & connu par sa Pharmacopée.

dans le fâcheux cours de ventre que je ressentois ; je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autre moyen de me sauver que de prendre deux grains d'extrait simple d'*opium* : je ne l'eus pas plutôt pris , que je me sentis guéri comme par miracle , & que , pendant un jour entier , je ressentis des plaisirs que je ne saurois exprimer. Une petite vapeur douce & chatouillante couloit insensiblement , comme je le pense , par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me causoit une volupté excessive ; car , depuis la nuque du cou & les épaules jus-
qu'au croupion , je sentois un chatouillement qui me causoit un plaisir parfait , puis cette vapeur agréable étoit portée aux pieds & aux genoux , où je ressentois encore principalement autour de la rotule des chatouille-
ments inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois , en sommeillant , pendant ce jour-là , si bien que je ne fus pas marri d'avoir été malade , pour avoir ressenti des plaisirs qui sont une ombre de ceux du Ciel , & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantins sont si friands d'*opium* , puisqu'il

cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *mouches cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, que, si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs, que l'on en est ensuite malade; témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse, s'avisa de mettre des *cantharides* dans un pâté de poires qu'il lui fit présenter le soir de ses noces. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme, qu'elle en fut incommodée; mais ces délices se changerent bientôt en tristesse, lorsque cet homme, sur le minuit, se sentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'aperçut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut accompagné de quelques foiblesse: on le traita avec tout le soin possible, & l'on appliqua à son mal des remèdes qui le guérirent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphile*, Roi des Indes, envoya au Roi *Antiochus*,

étoit l'*herbe de Théophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, & en cela surpassoit toutes les vertus des autres plantes. S'il en faut croire l'Indien qui en étoit le porteur, il assuroit qu'elle lui avoit donné de la vigueur pour soixante-dix embrassements; mais il avouoit aussi qu'aux derniers effets, ce qu'il rendoit n'étoit plus de la semence.

Nous savons, par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes, & que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur présente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remedes pour s'y exciter davantage: ils usent ordinairement de *bétel*, d'*areca* ou de *banghé*, qu'ils prennent quelquefois seuls, & qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres, ou avec un peu de *chaux de coquille*.

L'*herbe dont parle Théophraste* est sans doute l'une de ces trois choses; & si je suis un bon devin, je choisirais plutôt le *banghé* que les deux

autres; fondé sur cette conjecture que le *banghé*, au rapport de *Clusius*, a des qualités semblables à celles du *maslach*, *meslack* ou *maeslack* des Turcs, qui n'est autre chose que l'*amsiam* des Orientaux, selon la pensée de *Baubin*. Si l'*amsiam* rend les hommes plus alegres & plus lascifs, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, le *banghé* ne produira pas de moindres effets, si nous en croyons ceux qui en ont usé, c'est-à dire, qu'il nous rendra ardents à caresser les femmes, & nous causera en dormant d'agréables rêveries, si l'on s'en sert en petite quantité; mais, si l'on en prend beaucoup, l'on devient insensé: témoin les femmes Indiennes, qui, voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leur vie, prennent beaucoup de *banghé*, qu'elles mêlent avec du *sefane*, & se jettent ainsi, toutes insensées, dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres, l'une, que le *banghé* des Orientaux est le *bamjain* des Egyptiens, que *Césalphinus* dit avoir la semence dure & semblable à celle

d'un petit cochon ; l'autre , que c'est l'herbe que nous appellons *strammonium* ou *pomme épineuse* , qui est une èspece de *solanum* , ou plutôt que nous nommons *chanvre* , de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient , comme dans l'Occident de *tabac* .

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport d'un honnête homme , qui a passé quelques années dans les Indes , & qui m'a dit que les Orientaux usoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensés auprès des femmes , & il me l'a dépeinte semblable à celle du *strammonium* ; à quoi se rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du Médecin *Ratzembach* , qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une forteresse , qui fut prise par les Chrétiens en l'an 1595 , une grande quantité de semence .

D'ailleurs le *strammonium* , que les Turcs appellent *tatoula* ou *datoula* , produit des effets semblables à ceux du *banghé* ; car , si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont accoutumées , il les rend joyeuses , & remplit leur imagination d'objets qui ne sont point

désagréables ; & parce que la plus grande passion des Orientaux est celle qu'ils ont pour les femmes , il ne faut pas s'étonner si , ayant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante , ils ont , en dormant , d'agréables rêveries , qu'en veillant même ils se sentent extrêmement émus auprès des femmes.

Mais , il ne faut pas trop s'y jouer ; car , si ceux qui y sont les plus accoutumés , en prennent la pesanteur de deux écus d'or , ils en deviennent insensés pendant trois jours ; si la dose est un peu plus forte , ils en meurent ; & une demi-once tue le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'étoient pas , ce me semble , mal fondées ; cependant , j'ai appris depuis de bonne part que le *banghé* des Orientaux étoit une herbe & une composition qu'ils appellent *banghé* l'une & l'autre ; au moins les Perses & les Levantins les nomment ainsi . Les Barbares de Madagascar & des Isles adjacentes les plus voisines de l'Afrique , les appellent *aleth mangha* , les Egyptiens *assis* , *assis* ou *axis* , & les Turcs *azarath* : or , l'*assis* des Egyptiens

Egyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *chanvre*; puis examinant le *banghé* des Asiatiques & le *bamjain* des Egyptiens, je trouve qu'ils sont le *mangha* des Africains, à quelques lettres près: ainsi, on peut conclure que l'herbe lascive dont *Théophraste* fait mention, est plutôt le *chanvre* que toute autre chose, puisqu'elle a une odeur vineuse, qu'elle cause l'ivresse & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la composition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon livre de la boisson des peuples: ainsi, il ne faut pas croire que ce soit ni le *satyrion* ni le *strammonium*, comme je l'ai dit, ni le *furnag* des Africains, qui est peut-être notre *satyrion*, ni enfin le *ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avoue que les Européens ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces *narcotiques*, que font les Asiatiques & les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différents dans ceux qui en usent, & nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaisir & la demangeaison du corps, au lieu

des égarements amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remedes sont assaisonnes avec de l'ambre ou du musc, ils seront beaucoup plus efficaces & exciteroient davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la chair de lion, parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des hommes; car, un Médecin en ayant donné trois gros à *Alifo Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remedes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes; ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des liniments pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces liniments se font avec du miel, du *storax liquide*, de l'*huile de fourmis volant*, du beurre *frais* ou de la *graisse d'oie sauvage*; on y ajoute un peu d'*euphorbe*, de *pied d'alexandre*, de *gingembre* ou de *poivre*, pour faire pénétrer le remede,

& l'on y mêle quelques grains d'*ambre gris*, de *musc* ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remèdes sur les testicules des hommes lents pour les exciter à aimer. Comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communiquent aussi à tout le corps; car, outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre & de roses, avec de la thériaque, de la mie de pain & du vin rouge.

Mais, cet homme dont nous avons parlé ailleurs, après *Celius Rhodiginus*, se servoit d'un plaisant remède pour s'exciter avec une femme: il se faisoit bien fouetter dans l'action; & si quelquefois, par respect ou par pitié, on le fouettoit avec plus de modération, il se mettoit en colere contre celui qui l'épargnoit; si bien qu'il n'étoit jamais plus content que lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion déréglée.

C H A P I T R E V I .

Si l'Homme prend plus de plaisir que la Femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir, ni plus prompt ni plus grand que celui de l'amour ; il réjouit dans un instant tout notre corps, & ravit de joie toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie ni de maître pour nous apprendre à aimer ; la nature nous a imprimé dans le cœur je ne sais quoi d'amoureux qu'elle cultive peu à peu, à mesure que nous croissons ; & quand elle nous incite à caresser une femme, je ne saurois dire en combien de manières elle nous fait naître des contentements. Les approches de l'amour sont aussi délicieuses que la jouissance même ; le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, & le souvenir en est agréable. La douleur que nous souffrons à aimer nous plaît autant que le plaisir même ; enfin, toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif & indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage, nous fait connoître celui qui en est l'auteur; & je me persuade que Dieu a voulu nous en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée, si *S. Augustin* ne me l'avoit fournie dans son livre 14 de la Cité de Dieu, chap. 17; & je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, & s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, & s'ils nous touchent si vivement au dedans & au dehors, puisque notre ame & notre corps en sont si puissamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptés, quelque saints que nous soyons, quand, dans le mariage, nous voulons nous appliquer à faire des enfants.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pût se plaire à se repentir si souvent; mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes, qu'il est comme impossible de s'en garantir;

& il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque, selon le sentiment de la plupart des Théologiens, les diables en sont si friands.

• L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas heureux; au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de réflexion sur les attractions de l'amour, dont la nature nous a charmés, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrêter; si bien que, pour parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chastes & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel des bienheureux, dont nous sommes les organes & les instruments. Les hommes charnels n'entendent point ce langage, il n'y a que les spirituels qui les goûtent: car, ceux qui croient que le bien de l'homme, dans le mariage, est dans la chair, & que le mal est ce qui les détourne des plaisirs; que ceux-là s'en soulent & qu'ils y meurent! mais ceux qui n'ont en

vue que d'obéir à Dieu , & de satisfaire à ses commandements , qui ont une femme comme s'ils n'en avoient point , ainsi que parle *S. Paul* , & qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir ; que ces personnes-là se consolent en notre Seigneur !

Que si nous considérons le mariage avec toutes ses suites , en qualité d'hommes charnels , nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections ; mais , si nous l'examinons en qualité de Chrétiens , nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu , que *Jesus-Christ* a perfectionné par sa grace , que nous avons perdue par notre corruption. Si nous ne nous servons du milieu de *Jesus-Christ* , tous nos plaisirs , quelque licites qu'ils puissent être , ne seront que des malheurs & des disgraces. Le mariage , sans *Jesus-Christ* , est abominable ; avec *Jesus-Christ* , il est aimable & saint , puisqu'il l'a sanctifié avec tout ce qui en dépend.

J'avoue que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse par-tout ressentir , & que les hommes les plus retirés qui habitent les grottes & les

déserts ne sauroient éviter ses atteintes ; il les touche aussi-bien que nous, & cette passion se fait connoître dans les forêts les plus affreuses, aussi-bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne ressentir aucune douleur : celle de l'esprit réside dans la joie intérieure de n'être point esclave de ses passions ; mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les Anciens à établir une *Vénus* honnête & modeste, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées ; & c'est cette même volupté que la nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre espece.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire *S. Bonaventure & Salomon*, le plus sage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour par l'expérience qu'il en avoit faite ; & on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire faire des crimes.

De

De ces trois sortes de voluptés, savoir, du corps, de l'esprit & de l'amour, la dernière est sans doute la plus forte & la plus grande : notre corps & notre ame se fondent de joie, pour ainsi dire, lorsque nous nous perpétuons ; & ces deux parties de nous-mêmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien expliquer jusqu'à cette heure.

Si l'amour cause des égarements & nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptés. Notre siècle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siècles passés pour nous apprendre cette vérité. La Chambre de Justice que notre grand Monarque a depuis peu établie contre les empoisonneurs, nous marque assez, par les Arrêts qu'elle donne, jusqu'où peuvent aller les emportements de l'amour. Si ses voluptés n'étoient pas si charmantes, & qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur notre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'amour ne les avoit charmés.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus; cependant, si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendrent plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisé à décider.

On ne doute pas que nos parties secrètes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes; elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que de nerfs, au lieu que les parties des femmes sont charnues, & par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté: d'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillés, & nos testicules ne sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliés les uns sur les autres: si l'on pouvoit déveloper nos vaisseaux spermatiques,

& qu'ensuite on les mesurât, je ne mentirois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avouerons que les hommes n'étant pas si réglés dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flatteurs.

Nous avons encore l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes; les filets de notre cerveau sont plus tendus & plus durs, & quand nous aimons, nous aimons plus fortement & plus voluptueusement: les femmes, au contraire, ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus faible: les fibres de leur cerveau sont plus mollettes & plus flexibles; & bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin, notre sang est plus chaud & plus âpre que le leur, il s'agit avec

plus de force, & il s'est vu des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embrasser, le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits pour les employer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrés de joie, quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillés: les vapeurs chaudes & chatouillantes qui s'en élèvent, & le mouvement précipité des esprits qui pénètrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande: leur semence est plus liquide & moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoi qu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indécise, & que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tiresias*, qui, ayant été femme & homme tout ensemble, peut mieux

juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes quand elles en étoient embrassées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir lorsque ses parties attirent & sucent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchements considérables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassoit d'un tiers celui des hommes.

Mais, sans m'arrêter à ce dernier sentiment, qui ne me paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hippocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus long-temps: car, puisque la nature fait notre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fût extrême, au lieu

T A B L E A U

294

que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer; & c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tiresias* à donner gain de cause à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaisir.

ARTICLE I.

De la maniere dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matière, si je ne l'avois trouvée dans les livres des Casuistes, si mal agitée, qu'il est impossible que l'on en puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les livres de la nature, ou dans ceux des fameux Médecins, que la plupart des Théologiens, des Casuistes & des Confesseurs n'ont jamais lu; si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matières. La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des

enfants ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par délices; & la Médecine, qui s'emploie à conserver la vie des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentements que la nature nous y présente. C'est contre cette vie abominable que *Saint Paul* crie si haut dans le premier Chapitre de son Epitre aux Romains.

Toutes les postures que la courtisane *Cyrene* inventa autrefois jusqu'au nombre de douze pour se caresser, que *Pheilenis* & *Astynasse* publierent, qu'*Elephanits* composa en vers *Léonins*, & que l'Empereur *Tibere* fit ensuite peindre autour de sa falle, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amourees. En effet, leur passion est plus violente, & leur plaisir dure plus

long-temps ; c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foiblesse & la légéreté de leur juge-
ment.

Quoiqu'un homme ait entrepris de parler, dans ces derniers siecles, des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien réussi que les femmes qui s'en font mêlées ; car, dans ces sortes de matieres, par-tout où elles font, elles emportent le prix.

La nature a appris à l'un & à l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'expérience a montré celles qui sont défendues & celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été faites pour nous caresser debout, comme les hérissons, nous altérons notre santé dans cette posture, & nous nous opposons même à la génération ; car, toutes nos parties nerveuses travaillent alors, & se ressentent de la peine que nous nous donnons : les yeux en sont éblouis, la tête en pâtit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent, & les jambes

semblent succomber à la pesanteur de tout le corps ; c'est la source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes & de nos rhumatismes : mais encore la génération en est empêchée ; car, la matière que nous communiquons à une femme, n'est jamais bien reçue dans le lieu que la nature a destiné à cet usage ; le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme, quand nous l'embrassons ainsi.

Etre assis, n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien réglé ; les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, & la semence n'est pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'homme, qui, selon les loix de la nature, doit avoir l'empire sur sa femme, & qui passe pour le maître de tous les animaux, est bien lâche de se soumettre à une femme quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux ! Si cette femme est émue d'une passion déréglée, & qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honnête homme de lui plaire ni de se soumettre lâchement à elle ; c'est une atteinte qu'il donne à son

privilege , & une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfants , on rend , par cette posture , une femme stérile ; & si par hasard il en vient quelqu'un , il est ou petit ou imparfait. Le peu de matière que le pere a donné pour le former , a si peu fourni d'esprits , que l'ame , qui doit un jour s'en servir comme d'instruments pour ses plus belles facultés , ne fait dans la suite rien qui vaille , & les enfants en deviennent nains , boiteux , bossus , louches , imprudents & stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du dérèglement de ceux qui leur ont donné la vie , que ces mêmes enfants contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus lícite & la plus voluptueuse ; on se parle bouche à bouche , on se baise & on se caresse , quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant , & que la femme soit extrêmement délicate , il me semble qu'on n'agiroit point contre les loix de la nature , si l'on se caressoit de côté , à l'imitation des renards ; on éviteroit , par cette posture , tous les accidents auxquels

une femme délicate peut être exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par-là de suffocation ni de fausses-couches.

Je mettrois ici la posture de caresser une femme par derrière parmi celles qui sont contre les loix de la nature, si un Philosophe & deux Médecins ne me disoient le contraire. En effet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; & pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle, elle la retient & la fomente plus commodément; si bien que, ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes qui étoient stériles auparavant.

Il est certain que l'Anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lorsqu'une femme est sur ses mains & sur ses pieds, que quand elle est sur son dos: le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a

qu'à jeter de la semence, elle y coule d'elle-même, & par sa propre pesanteur, elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle & la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle-même assez de plaisirs, sans en chercher de plus grands par une autre figure, & je ne doute pas que les Casuistes ne nous permissent d'en user de la sorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassements des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mari, fera-t-on une dissolution de mariage plutôt que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derrière ?

Mais encore, puisque la loi commande à un mari de rendre le devoir à sa femme quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce même devoir à son mari quand il ne peut dompter sa passion. Si par hasard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme, ne pourroit-on pas alors lui permettre de la caresser par derrière plutôt que d'étouffier

l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller lui-même chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette posture, il n'y a point de crainte pour une fausse-couche, l'épine du dos souffre plutôt que le ventre les secouf-
ses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, *S. Thomas* *, qui est estimé parmi les Théologiens pour un des meilleurs Casuistes qu'il y ait, est de ce sentiment: il nous apprend qu'il n'y a point de crime quand des personnes mariées se caressent par derrière, pourvu que ce ne soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes légitimes, comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur d'étouffer, dans les entrailles de sa femme, l'enfant qui en doit bientôt naître.

Si *Paul Eginette* & *Mercurial*, après le Philosophe *Lucrece*, ont été

* Monuerim aliquando conversionem debiti
situs omnino culpâ vacare, cùm non captandæ
voluptatis gratia, sed aliqua justa causa inter-
cedit, scilicet ob pinguedinem viri, suffocan-
dique fœtum metum. 4. d. 31, in expos. literali.

de ce sentiment, que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derriere que par devant, je ne faurois me persuader qu'ils aient voulu parler de ce crime énorme auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte; & les Philosophes, qui suivent les loix de la nature, ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque maniere que ce soit, pourvu que la volupté ne soit pas excessive, que notre santé n'y soit pas intéressée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent *S. Thomas*, comme je l'ai dit, le *Cardinal Cajetan*, *Albert le Grand*, *Abulensis* sur *Saint Mathieu*, & quelques autres Casuistes.

Mais je m'apperçois ici plus qu'ailleurs, que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pu choisir des termes moins durs pour expliquer mon sentiment sur ce sujet; & si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienféance, comme le fit autrefois *S. Augustin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matière que je traite.

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de baisser une laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands priviléges que la nature nous ait donnés, pour avoir de l'autorité sur les autres: c'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espece de tyrannie, & qui les charme d'une maniere si extraordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre sur le Trône les hommes les mieux faits d'entr'eux, & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté, que l'on admire dans les femmes, est un puissant aiguillon pour nous exciter aux délices de l'amour, elle nous engage à les aimer; & ce que l'Avocat *Hiperis* n'avoit pu gagner par son éloquence sur l'esprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de se

garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite ; elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée est si puissante, que malgré nous nous devenons ses esclaves ; témoin *Néron*, qui, gagné par les attractions de *Poppee*, ne put jamais se garantir des attractions de ses charmes : sa beauté lui enflamma le cœur & l'appella au dernier plaisir, comme *Pétrone* * nous le rapporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme : en effet, sa taille est haute, bien prise & des plus fines ; son air a un je ne sais quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis ; son humeur est agréable, & son esprit vif & brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, & le tour de son visage est merveilleux ; ses dents sont blanches, ses joues & ses levres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ses sourcils noirs, sa

* *Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante
trahebat ad Venerem,*

bouche

bouche & ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un peu élevée, ses mains longues & ses doigts déliés, sa poitrine large, son flanc pressé, ses pieds petits & délicats ; en un mot, sa beauté femelle a tout ce qui peut nous séduire en s'emparant de notre raison ; & si l'on veut une beauté qui plait aux Anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement frisés, qui lui battent agréablement les épaules ; que son front est petit, au dessus duquel on voit de véritables cheveux retroussés agréablement ; que ses sourcils se courbent ; que ses yeux sont plus brillants que les étoiles dans l'obscurité de la nuit ; que son nez est un peu aquilin ; que sa bouche est petite, semblable à celle de *Vénus de Praxitele* : enfin, que son visage, sa gorge, ses bras & ses jambes ornés de liens, de colliers & de bracelets d'or, effacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En vérité, il est bien mal aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Un homme même, à qui la nature a fait présent d'une beauté extrême, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres.

hommes ; & si *Spurine*, Gentilhomme Toscan, ne se fût blessé au visage pour en effacer la beauté, jamais il n'eût été à lui-même, & cette beauté eût été assurément une des principales sources de l'embarras & des désordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'aient été superbes ou impudiques : & il semble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle pour n'être pas estimée vertueuse, ou pour ne l'être pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté !
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour
belle !

Et que de ce plaisir flatteur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle !

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrte ; & c'est encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'âme des hommes, qu'il s'en est vu qui, étant presque impuissants à l'amour par la froideur de leur tempérament, en ont été échauffés & se sont trouvés capables de génération,

Cette beauté, qui est un don de Dieu, a tant d'empire sur notre ame, & ménage si fort nos passions, qu'elle les fait agir comme si elles lui appartenient; & jamais *Urie* n'auroit été sacrifié à la passion d'un Prince, si *Bethsabée* n'avoit été belle.

A la vue d'une belle femme, tout s'emeut chez nous; & notre amour, qui, au rapport de *S. Jérôme*, n'est autre chose dans l'Ecriture que la charité & le desir de la beauté, est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager là-dessus sans avoir des forces furnaturelles. Un Casuiste feroit bien fâcheux, s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles lorsque, transportés de la beauté d'une femme, nous la caressons avec ardeur: alors notre chaleur s'augmente dans notre corps & se fait ressentir à notre cœur; nos parties naturelles se gonflent & s'agissent en dépit de nous, si bien qu'elles nous montrent, par leur mouvement importun, que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous semblent durer que des moments en la compagnie d'une belle femme, & alors nous ne nous appercevons

C c 2

presque pas que nous avons faim, & nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses réitérées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses ; la beauté les fait renaître sans peine, & nous donne de nouveaux désirs & de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur, & qu'on nous défende d'en jouir. Je ne fais si cela est bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une chose sainte & vénérable, & d'avoir de l'horreur pour les plaisirs, qui en sont inseparables : c'est avoir de l'appétit, & vouloir manger & boire, sans s'apercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que d'honorer un Sacrement, & en même temps d'abhorrer ce qui en est le sceau ? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait ; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & en même temps des plaisirs excessifs pour l'action du mariage, & en même temps il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contrepoids nous serions malheureux, & nous nous jetterions

du côté des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toutes sortes de maux, & qui empêcheroient la génération, qui est le véritable dessein de Dieu.

La laideur, au contraire, calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hasard nous sommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de se roidir, & nous sentons dans notre cœur je ne fais quoi qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du temps pour nous y disposer, & encore après cela, nous ne nous trouvons presque jamais en état de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarsis* se touche & s'excite long-temps, sans cela il n'agiroit point, & ses parties n'obéiroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon ; la nature nous embrase le cœur pour nous joindre, & en même temps cette même nature

glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de *S. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines; & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prêtons à cette femme nous épuse tellement, que nous sommes ensuite accablés des mêmes incommodités qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plupart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles; & le cerveau, où ces passions opposées se font la guerre, s'affoiblit incessamment quand il faut envoyer ses esprits ailleurs; si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse faite à une laide femme, cause plus de foiblesse & de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle: la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur & qui en multiplient les esprits; mais la laideur a je ne sais quoi qui le ferme & qui le glace.

S'il naît par hasard des enfants de ces conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes & stupides, qui nous marquent évidemment le

peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vrai que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme que quand l'on en caresse une belle ; & que, si j'ose décider en Théologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme que d'en caresser une belle ; car, s'il y a des charmes dans celle-ci dont on ne puisse se garantir, il y a des défauts dans l'autre qui ne devoient pas permettre de s'en approcher : si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grace & les autres agréments qui nous éblouissent pour l'ordinaire , il faut croire , avec *S. Chrysostome*, que , s'excitant contre les loix de la nature , le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirois qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme : la premiere auroit trop d'empire sur lui , & seroit plutôt commune que particulière ; l'autre lui causeroit cent repentirs , & peut-être le divorce , s'il n'avoit une vertu toute particulière.

CHAPITRE VII.

*Si ceux qui ne boivent que de l'eau
sont plus amoureux & s'ils vivent
plus que les autres.*

Nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre ; & bien que les causes de la vie & de la mort semblent être si opposées entr'elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui, agissant continuellement sur notre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soi-même.

La nature, qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait, n'a jamais su consentir à la perte de ses productions ; elle a voulu s'y opposer par deux moyens. La nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, & la génération perpétue leur espece.

D'un

D'un côté, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matieres qui les composent ; la nature a donné l'air, les aliments & la boisson pour réparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, & la dernière enfin répare les plus humides ; d'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitemment pour conserver leur espece : elle a distingué leur sexe non-seulement par leur complexion, mais par la situation & par la différence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres ; la belette, la vipere & les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les *cavales* de Portugal engendrent de la même façon que les femmes ; il faut être fou pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rende fécondes.

On ne sauroit exprimer quels
Tome I. D d

ardents desirs les animaux ont de se joindre , quels contentements ils ressentent lorsque l'amour les y convie ; & pour ne parler ici que de l'homme , quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtile qui s'évaporent incessamment , qu'au même instant que nous en manquons , nous cessons de vivre , & nous vivons même misérablement , s'il est impur & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires . Il est encore aussi ennemi de nous-mêmes , s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités & qui l'empêchent de se corrompre ; & de-là vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Genes , le vent du Septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires , à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là .

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air ; il ne doit pas avoir des qualités excessives ni une matière trop étrangere pour nous nourrir , mais un certain tempérament

& une certaine matière qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment, que reçoit tous les jours notre estomac, ne fauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre; & nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espece d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir: car, comme dans une grande sécheresse les plantes meurent faute de pluie, ainsi nous cesserions bientôt de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage qui, favorisant nos coëtions, réparât incessamment les parties humides qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la vie, plus a-t-on de plaisir à les posséder; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous en assouvissons notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un desir de se rafraîchir & de s'humecter, ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour

L'espece de breuvage & pour la maniere de s'en servir.

Mais, parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages, dont les uns sont plus fains que les autres, celui qui est le plus propre à étancher la soif est aussi celui que la nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je fais que l'art en a inventé de plusieurs sortes, que l'on a faits par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion & par la décoction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences, ou enfin par le mélange de *sucré*, de *miel*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre* & de quantité d'autres choses, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crue, & pour se faire mourir, ce semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le *vin*, le *cidre*, la *biere*, l'*hydromel*, le *chocolat*, le *tzibet*, en un mot, toutes sortes de boissons.

De toutes les boissons, nous ne nous servons guere ici que de *vin* & d'*eau*; car, pour les autres liqueurs, & principalement pour la *biere* & pour le *cidre*, l'on n'en use guere où le *vin*

est commun ; mais, parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la biere, outre qu'elle est un peu amere & désagréable à boire, embarrassé fort les entrailles par l'épaisseur & la viscosité de sa matiere, & souvent y fait naître des vents & des tranchées : elle cause des ardeurs d'urine ; les nerfs & les reins en sont incommodés ; elle rapporte même des douleurs de tête ; enfin, par son usage continual, elle donne quelquefois la naissance au *scorbut* & à la ladrerie blanche, ainsi que nous fimes voir il y a quelques années dans un traité de cette première maladie, que nous fimes imprimer par le commandement de *Monseigneur Colbert de Terron*.

Le *cidre* est accompagné d'une humidité superflue qui ruine le foie, & qui y assemble, avec le temps, beaucoup de mauvaises humeurs. La gale & la foiblesse des sens viennent souvent de son usage immodéré, & nous avons quelquefois observé que, pour peu que l'on ait de dispositions à la ladrerie blanche, le *cidre* suffisoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin, que l'on peut nommer le sang de la terre, est l'ennemi capital

des enfants. La jeunesse en est corrompue, parce qu'elle s'en sert souvent comme d'un doux poison; mais, pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet, l'on me permettra de dire en général qu'il est contraire en toute sorte d'âges par l'excès de sa chaleur & de son humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excès, conduisent ceux qui en sont attaqués dans des suites funestes & dans des convulsions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous, tant que nous sommes, les entrailles échauffées, la tête foible, le sang trop chaud; & nous sommes sujets, principalement en cette ville, à des fluxions importunes. Ce siècle est rempli de bilieux & de mélancoliques par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable; & ce seroit alors faire une grande faute que d'user du vin, puisqu'il ne convient pas même aux personnes faines, à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau, au contraire, appaise d'abord la fureur des fièvres; elle tempère les entrailles

qui en sont incommodées , & guérit presque elle seule les grands maux , qui souvent ne peuvent être combattus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau & le plus nécessaire de tous ; elle est tellement nécessaire à la vie spirituelle & temporelle , que nos plus sacrés Mysteres ne fauroient être célébrés sans eau , & que nous ne saurions vivre sans en avoir. La nature même , pour le répéter , l'a estimée si nécessaire aux hommes , qu'elle en a mis par-tout où l'on se peut trouver , & je puis dire que ç'a été l'eau , plutôt que le feu , qui a été la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide , claire , pure , légère & sans saveur ; ce que l'on peut appeler douceur dans l'eau , qui s'échauffe en peu de temps & qui se refroidit de même : enfin , pour être bonne , elle doit être sans odeur , elle doit plaire à la langue & au palais , & être agréable à la vue ; ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines , & qu'elle ne chargera pas l'estomac après l'avoir bue.

Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au soleil levant, aura toutes ces bonnes qualités ; mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Cesar Germanicus* aux côtes de *Frise*, où elle but de l'eau d'une fontaine minérale qui la rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de *fontaine*, de *puits*, de *citerne* ou de *riviere*, est très-excellente à boire, pourvu qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la *fontaine* soit fort nette, le *puits* découvert, la *citerne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la *riviere* n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, répare l'humeur radicale & empêche la dissipation, tempere la chaleur des hommes, de quelque âge & de quelque région qu'ils puissent être : elle fert à toutes les coctions qui se font dans notre corps ; elle distribue l'aliment qui nourrit nos parties ; elle appaise puissamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite

d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les Rois de Perse, qui faisoient porter par-tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*. En effet, l'eau nous cause de grands biens ; elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre ; elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la tête ; elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquillité, & les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Après tout, si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce & les sens plus vifs ; qu'elle répare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samson* n'eût jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eût été autre chose que de l'eau.

Le vin, au contraire, émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de tête, & fomente la chaleur des entrailles, qui est souvent excessive : il brouille l'imagination, il efface la mémoire & trouble la raison ;

il corrompt les humeurs , & souvent il cause , par son excès , la stérilité des femmes , ou du moins des maladies incurables aux enfants qui naissent de parents débauchés.

Qu'on ne me dise donc pas que le vin réveille l'ame & qu'il excite l'esprit , car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps quand on en use avec excès : il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre , qui rend , à la vérité , son fruit & plus coloré & plutôt mûr , mais qui tue l'arbre bientôt après.

Qu'on ne me dise pas encore , pour mépriser l'eau , qu'elle ne convient ni aux sains ni aux malades , & qu'*Hippocrate & Galien* se servoient de vin pour guérir la plupart des maladies aiguës : car , si l'on examine de bien près ce que ces deux Médecins en rapportent , l'on verra aussi-tôt que la boisson qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades étoit plutôt de l'eau que du vin , puisqu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter ici , pour faire valoir l'eau , ce que ce dernier Médecin a laissé par écrit ,

qu'il n'a jamais vu personne attaqué de fièvre ardente qu'il n'ait guéri après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne seroit pas encore assez, pour l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce que nous avons dit ci-dessus, si la semence dont nous sommes formés ne lui étoit pas semblable; si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres, & si notre cœur même n'en étoit incessamment arrosé.

La nature, qui est l'ouvrière de toutes choses, nous veut sans doute marquer par-là que, comme l'eau est ce qui nous donne l'être & nous le conserve ensuite dans le sein de nos meres, elle doit aussi être la principale chose qui nous fasse vivre lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espece.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit préférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge, les hommes ne buvoient que de l'eau, &

l'on fait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vu qui ont atteint les huit & neuf cents ans; & présentement même il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere; & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-temps, qu'ils ont eu l'esprit fain & le corps robuste, & qu'ils ont été agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'eau-de-vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons & les Algonquins ne vivent pas si long-temps qu'ils faisoient auparavant; ils sont même sujets, pendant le peu de temps qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la nature a des appétits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie; & parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à

boire du vin, & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vue plus perçante & l'esprit plus éclairé ; ils aiment davantage les sciences, & sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Il est vrai que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes ; mais en vérité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes fait notre tempérament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses, elle entre dans toutes les actions de la nature ; & parce que la génération en est la plus belle & la plus considérable, aussi ne s'accomplice-t-elle jamais sans qu'elle y soit : l'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne fauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particulièrement

ces deux principes que la nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choses , & j'aurois de la peine à dire lequel des deux est le plus nécessaire , si je n'apprenois de quelques Philosophes & de l'expérience même que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux : car, outre tout ce que nous avons dit ci-dessus , nous savons que les pays médiocrement froids , sont beaucoup plus peuplés que ceux du **Midi** , & qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des rivieres , que dans la plaine : on n'en sauroit donner de plus forte raison , sinon que les pays du **Septentrion** & les bords des étangs , des rivieres ou de la mer étant beaucoup plus humides que la plaine , ils sont aussi plus propres à la génération . Et la mer ne produit - elle pas des poissons qui multiplient bien plus que les animaux terrestres ? Nous avons l'expérience en France que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poisson , qui ne sont que de l'eau rassemblée , sont plus ardents à l'amour que les autres : en effet , nous nous y sentons bien plus portés en

carême qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des aliments composés de beaucoup d'eau.

Après tout, l'illustre Tiraqueau n'eût pas engendré trente-neuf enfants légitimes, s'il n'eût été un buveur d'eau; & les Turcs n'auroient pas aujourd'hui plusieurs femmes, si le vin ne leur étoit défendu: car, puisque l'eau est d'elle-même venteuse, elle cause aussi aux hommes qui en usent pour boisson, plus de chatouillements que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin; & je suis assuré que, pour la génération, l'humidité & les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires.

Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux & qu'ils vivent plus que les autres.



CHAPITRE VIII.

Si la Femme est plus constante en amour que l'Homme.

Les saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps & sur nos humeurs : nous ne sommes pas de même en été comme en hiver ; la bile domine dans cette saison-là, & la pituite dans celle-ci : ainsi, l'approche ou l'éloignement du soleil cause la variété de notre tempérament ; l'été nous échauffe le sang, l'automne le seche, l'hiver le refroidit, & le printemps l'humecte & le rend fluide : si bien que la variété des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps ; & comme nos inclinations suivent notre tempérament, au rapport de *Galien*, si notre complexion est changée par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyions présentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous

Nous sommes à Archangel d'une autre humeur pendant l'hiver que nous ne le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivante pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre & les autres choses, changent si fort notre complexion, & elle est si différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposés.

L'âge nous rend plus inconstants que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons présentement dans un âge plus avancé, & notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des faiblesses de nos premières années ; si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge : bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines & même tous les jours ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chance-lante, puisqu'elle se sert de notre sang & de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel ; car, lorsque nous avons trouvé quelque chose d'assuré & de constant, bientôt après nous nous en rebutons, & notre constance n'est pas

de longue durée. Nous sommes de véritables Pyrrhoniens tous tant que nous sommes, & nous flottons entre la vérité & le mensonge.

Quand nous faisons réflexion sur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous sommes donc inconstants, puisque nous les connaissons. Que l'on regarde dans l'antiquité, si l'on trouvera quelque homme constant, qui ait dressé sa vie sur quelque chose de ferme & d'assuré: si on le rencontre, qu'on examine s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voie dans son particulier, pour savoir s'il exécutera bien le modèle de vie qu'il s'est prescrit; & après cela, je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes. On ne verra que faillies qui naissent d'un principe inconstant: l'imagination grossit les objets, & nous les faisons tous autres qu'ils ne sont. Ce n'est pas notre raison qui nous conduit, c'est la coutume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appétit & les occasions qui nous ménagent. Notre volonté n'est point juste, now faire

voulons & nous ne voulons pas ; nous desirons présentement une femme & demain une amie : en vérité, notre vie n'est qu'un mouvement inégal & irrégulier ; nous nous troublons nous-mêmes par l'instabilité de notre nature, & je puis dire hardiment que *l'homme est un animal le plus inconsistant & le plus contrefait qui soit au monde.* Le Magistrat, dont la réputation est établie, & la vieillesse vénérable, qui donne du respect à tout le monde par sa gravité, se gouverne, comme on le croit, par une saine raison de Juge, selon l'apparence des choses, avec justice, sans s'arrêter aux vaines circonstances, qui souvent les accompagnent, & qui ne frappent que les faibles esprits. Il entre au Palais avec une gravité catonique ; il se place sur les fleurs de lys pour y rendre la justice ; mais, si l'Avocat ne lui plaît pas, qu'il ait une voix enrouée ou une langue begue, qu'il soit laid de visage, ou que par hasard il laisse cheoir son bonnet, alors la gravité du Magistrat se perd, il en rit, il en badine, il n'est plus ce qu'il étoit auparavant, & cela seul suffit pour faire une injustice & pour faire perdre

le procès à l'Avocat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme! il a souvent des mouvements de fievre que la santé ne sauroit imiter.

Cette Dame *, dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Sénéque*, pour en parler encore ici, qui étoit l'exemple de la chasteté & de la constance de son voisinage, & qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader à un soldat qui lui en conte, & qui fait avec elle ce que la bienféance ne me permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, & présentement il n'y a point de joie à laquelle on puisse comparer la sienne: elle se sent heureuse, mais c'est d'un bonheur de frénétique, qui a ses fougues & ses faillies. En vérité, l'homme est un caméléon, qui change de couleur selon les différents lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en rapporter ici d'autres exemples pour le prouver; & si d'un nombre infini nous en voulions choisir quelqu'un, nous dirions que l'Empereur *Auguste*, quelque grand qu'il fût, ternit la

* La Matrone d'Ephese.

gloire par sa grande inconstance. Certes nous n'allons pas , on nous emporte tantôt doucement , tantôt avec violence. Cet homme qui étoit hier fort courageux , parce que la nécessité , la colere & le vin lui échauffoient l'imagination , est aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconstance est ceci ! Cette variété a pourtant ses causes , puisqu'elle semble être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-être pas , si nous attribuions notre inconstance à l'ordre que Dieu a donné à la nature , qui ne se conserve que par des changements réciproques & successifs. Les astres ne demeurent jamais en repos ; les saisons sont opposées les unes aux autres ; les éléments , qui entrent dans la composition des mixtes , se font incessamment la guerre , sans se détruire. Toutes les générations du monde ne se font & ne se conservent que par des changements ; l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mère que par des matières différentes , & ne se conserve que par la diversité de ses mouvements. Le cœur , où réside l'ame comme dans

son trône , est-il toujours dans une même assiette ? Le sang , par lequel nous vivons , est composé de parties si différentes , que nous ne vivrions pas si sa matière étoit égale & ses qualités semblables. Enfin , tout ce qui est au monde ne se fait & ne se conserve que par la variété & l'inconstance : ainsi , l'instabilité de notre tempérament , faisant l'inconstance de nos inclinations , contribue à la beauté du monde raisonnables , & à nous rendre variables & légers.

Or , puisque nos actions dépendent de notre tempérament , & que notre tempérament est si inconstant par le changement de nos humeurs , nous pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant & le plus inconstant de tous les animaux* , & que sa raison , bien loin de détruire sa faiblesse , sert souvent à lui augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstants & en avoir découvert la cause , il me semble que je puis présentement examiner lequel des deux , ou de l'homme ou de la femme , est en général le plus inconstant ; & puis , descendant

dans le particulier , voir lequel des deux est le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au Livre 2 , Ch. 3 , Art. 2 , que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes , parce qu'ils étoient plutôt formés dans le sein de leurs meres ; qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs , & qu'ils naissoient aussi plutôt ; qu'étant nés ils agissoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient ; qu'ils avoient le pouls plus plein & plus fort , & qu'enfin , comme les bêtes mâles étoient les plus fermes & les moins molles , les hommes aussi étoient plus vigoureux , & par conséquent plus chauds ; & bien que nous ayions dit au même lieu qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fussent plus chaudes de tempérament que les hommes , nous y avons pourtant fait voir qu'ils se trompoient lourdement , puisque les raisons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides & plus humides que nous .

Nous ne nous arrêterons donc point ici à des difficultés qui sont décidées ailleurs d'une maniere claire & con-

vaincante ; il suffit que nous disions seulement que les femmes en général étant froides & humides , si on les compare aux hommes , elles ont aussi l'imagination plus foible , la raison moins solide , & la volonté plus légere , parce que la force de ses facultés ne dépendant que de la chaleur des esprits & de la fermeté des parties dont l'ame se fert pour les faire agir , & que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'esprits , ni tant de fermeté des parties que les hommes , on peut dire que les facultés de leur ame sont plus faibles & plus languissantes .

Sur ce principe , les Jurisconsultes veulent que les femmes aient des curateurs , & qu'elles rendent compte de l'administration des biens de leurs enfants , parce que , selon le sentiment de *Ciceron* , elles sont si faibles qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis . Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes , pour découvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans les conspirations notables ; car , comme les femmes , ajoutent-ils , sont plus faibles que les hommes , l'expérience leur a montré qu'il en falloit user de la sorte .

En

En effet, les femmes ne sont pas plus constantes que les enfants, dont le tempérament est presque tout semblable, car elles sont humides comme eux; & leur chaleur médiocre est si embarrassée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foiblesse & de leur inconstance.

Salomon, le plus sage de tous les hommes, qui connoissoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celui qui a une femme dans sa possession, qui lâche de la retenir pour lui seul, ressemble à celui qui veut retenir le vent entre ses bras. En vérité, elle est bien légère par sa nature, & se laisse aller aisément aux petites choses par la faiblesse de son jugement; elle s'arrête à la bagatelle, & passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces médiocres, ses actions anguissantes; en un mot, elle est plus faible & plus inconstante que l'homme.

L'homme, au contraire, est plus grand, plus vigoureux, plus agissant; ses conceptions sont meilleures & son

raisonnement plus fort ; il est plus résolu & plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises & plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus seche & plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme, & qu'il soit le maître & le seigneur de la famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourments ne me fera pas ici changer de sentiment. Nous savons que la belle *Leene* aima mieux se couper la langue & la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du tyran, & que la constante *Epicaris* se résolut- plutôt à mourir, que de rien avouer dans la conspiration de *Néron*; mais, comme ces exemples sont fort rares, & que, pour faire une maxime générale on doit en avoir plusieurs, je demeurerai toujours dans mon sentiment, & je dirai que les femmes en général sont plus variables que les hommes ; mais peut-être se trouvera-t-il des occasions où elles le seront moins que nous c'est ce que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine & si violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en sommes tous touchés; mais, à dire le vrai, les plus faibles, du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarrassés que nous; &, comme la persévérance est une qualité inseparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-temps, & qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous: car, l'amour cesse quand on n'aime plus, & l'on doit toujours aimer réellement pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, & les oblige en même temps à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permises. La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir, & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui accompagne ordinaire-

raisonnement plus fort ; il est plus résolu & plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises & plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus seche & plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme, & qu'il soit le maître & le seigneur de la famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourments ne me fera pas ici changer de sentiment. Nous savons que la belle *Leene* aima mieux se couper la langue & la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du tyran, & que la constante *Epicaris* se résolut- plutôt à mourir, que de rien avouer dans la conspiration de *Néron* ; mais, comme ces exemples sont fort rares, & que, pour faire une maxime générale on doit en avoir plusieurs, je demeurerai toujours dans mon sentiment, & je dirai que les femmes en général sont plus variables que les hommes ; mais peut-être se trouvera-t-il des occasions où elles le seront moins que nous : c'est ce que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine & si violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en sommes tous touchés; mais, à dire le vrai, les plus faibles, du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarrassés que nous; &, comme la persévérance est une qualité inséparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-temps, & qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous: car, l'amour cesse quand on n'aime plus, & l'on doit toujours aimer réellement pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, & les oblige en même temps à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permises. La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir, & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui accompagne ordinaire-

ment le beau sexe. Cette retenue, qui est naturelle aux femmes, ne s'éloigne guere de la constance, je pourrois dire qu'elle est sa compagne inseparable.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'aiment éperdument ceux avec qui elles ont pris le dernier plaisir: elles sont tellement attachées à leur premier amant, que si, par quelque grande considération, elles sont obligées de s'allier à d'autres, elles conservent toujours dans leur cœur un *je ne fais quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.*

Au reste, nous savons qu'elles sont plus sédentaires & moins propres aux affaires que nous, & que la solitude & l'embarras de leur ménage les éloigne des compagnies, si bien qu'elles n'ont pas si souvent que nous des occasions où elles puissent être infidèles.

Enfin, les loix les retiennent en punissant sévèrement celles qui ont été trop légères, en les condamnant à être rasées & à être mises dans une prison perpétuelle pour avoir été trop inconstantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple

de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament ; car, quoique *Lépidas*, tante de *Néron*, sous le nom de *Quartille* dans *Pétrone*, ne se soit jamais connue vierge ; que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples* & quelques autres, aient fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable, savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur notre tempérament & les inclinations qui le suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes que l'amour ne nous assujettit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse, & pour nous délasser, nous prenons le premier jouet & le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne la hardiesse à faire de nouvelles conquêtes ; nous en contons hardiment aux premières que nous trouvons, & souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre pour nous assujettir à une constance

tyrannique; & les dégoûts que l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plu pendant huit jours, nous déplaît ensuite; & ces petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bientôt changés en de nouvelles espérances pour une autre: il nous fait accroire que les nouveaux contentements sont d'une autre nature que les passés, & ainsi il fomente notre inconstance naturelle par cette nouvelle piperie & par ces vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs & les épuisements sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupportables & mieux fondés, l'amour, qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand & plus peuplé, nous persuade adroitement, par des sentiments secrets, que le changement nous fera plus agréable & plus voluptueux que la constance; & alors nous sommes si simples, que, bien que nous ayions l'expérience du contraire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secrètes.

& à ses mouvements cachés ; témoin une infinité d'hommes qui furent parfaitement aimer, & qui, à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconstants de tous. Certes, *Tibulle* & *Properc* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconstance, quand il est question d'aimer, puisque le premier abandonna *Delie* pour *Nemese*, & qu'il se dégoûta de toutes deux pour caresser *Neere* ; que l'autre ne se contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit spirituellement qu'elle cherchoit avec empressement les caresses de plusieurs hommes, parce qu'elle étoit raisonnabla, ne puis-je pas dire que la raison étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent aussi s'en servir aux mêmes conditions. Plus l'on est raisonnabla, plus l'on est exposé aux soupleſſes de l'amour ; & comme l'amour est quelque chose de naturel, & qu'il obſede tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses appas, & qu'ordinai-rement il trouble l'ame des uns & des autres ; mais, comme l'amour excessif est une maladie cominune aux deux sexes, ceux qui ont le plus de force

d'ame résistent plus courageusement à sa tyrannie ; & si quelquefois ils en sont épris, ils changent souvent d'objets pour éviter les alarmes & les embarras qu'il donne toujours, au lieu que les petits esprits n'ayant pas assez de force d'ame pour résister à ses mouvements secrets, & d'ailleurs étant plus timides, ils se laissent lâchement emporter par la foiblesse de leur condition, & demeurent ainsi continuellement liés à la personne qu'ils aiment.

S'il est donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'assujettir long-temps à l'empire de l'amour, & qu'ils ne suivent qu'avec saillies ses inspirations secrètes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils sont en amour beaucoup plus inconstants que les femmes.



CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer sans être jaloux.

JE ne saurois me persuader que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens Philosophes, fissent leurs sages exempts de toutes sortes de passions. Ils savoient très-bien que la passion leur étoit si naturelle, qu'il étoit impossible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit si essentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le Philosophe Sénèque, qui étoit le maître de cette secte, nous serons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement que le sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leurs excès.

En effet, puisque nous sommes composés d'intelligence, d'ame, d'esprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs; que notre intelligence a quelque rapport aux Anges, & que notre ame, venue de nos parents, participe de la nature de celles des

bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'une & à l'autre. *Moyse* nous apprend que les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout ensemble, & nous voyons par expérience que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions déréglées; témoin le bouc qui tua le pasteur *Cratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa chevre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoiqu'en veuillent dire les Médecins, puisque depuis le commencement des siecles jusqu'à présent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps est composé de parties si différentes en tempérament, & nous sommes exposés à tant d'accidents, qu'il est impossible que, dans notre vie, nous ne souffrions quelque incommodeité: il est vrai qu'il y en a de légères & de fortes, & que de ces dernieres il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne peut réchapper à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie, ou de quelqu'autre cause violente. Ce sont ces dernieres maladies que les Médecins

disent être contre les loix de la nature ; mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposés qu'aux légères maladies , ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame : elles sont si naturelles à l'homme , que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le sage , ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légères qui pouvoient être domptées par sa raison ; & c'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le sage étoit exempt de passion ; mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y étoient sujets comme les bêtes , & que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles résidoient ; de sorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là , qu'elles étoient sans remede , & d'autres , quoique grandes , que l'on pouvoit guérir par des remedes efficaces & salutaires.

Puis donc que les passions sont naturelles à l'homme , comme nous venons de le dire , la jaloufie , qui en est une des plus violentes , & qui est comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture , ne l'abandonnera jamais ; & comme

elle vient de l'amour, nous sommes obligés de croire que tous ceux qui aiment sont jaloux : c'est ce que nous avons dessin de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de dépeindre ici l'amour ; nous en avons fait diverses peintures dans tout ce Livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature & ses effets : il suffira feurement de parler ici de la jalouſie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs que la beauté avoit des charmes si puissants, principalement si elle se trouvoit dans un sexe différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que, quelques efforts que nous puissions faire, il étoit presque impossible de nous en défendre : en effet, elle a tant d'attrait pour nous, qu'elle embrase d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté, & qu'elle fait obéir nos parties amoureuses à ses invincibles appas : alors elle cause en nous un ardent desir de posséder une belle personne ; & c'est ce desir, que nous nommons *amour*, qui est sans doute la source de toutes les passions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conserve des idées présentes à l'objet absent, & reçoit une extrême joie quand on lui parle de ce qu'elle aime; mais parmi les vérités que l'on en débite, souvent il s'y glisse des mensonges & des impostures, & les véritables rapports sont souvent mêlés avec les faux. C'est ce qui mène l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en défiance par des soupçons, des conjectures & des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une personne, & en même temps on pense que cette personne peut être inconstante & qu'elle cesse d'aimer; c'est ce qui arriva à *Poppée*, qui examinoit après l'impuissance de *Néron*, comme *Pétrone* l'observe. Alors, par la foiblesse de notre nature & par l'imposture de l'amour, ces conjectures se changent en preuves, & ces doutes en convictions, quelque assurance que l'on ait de la personne aimée. En vérité, nous ne saurions bien aimer sans être jaloux; car, après être arrivés à ce haut degré d'amour où nous ne pouvons demeurer par notre inconstance naturelle, nous

sommes obligés de tomber dans la froideur ou dans la haine en passant toujours par la jalousie. Le Médecin *Celse* *, qui est un maître dans la connoissance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordinaire, devoit craindre de tomber malade, parce que les choses de ce monde étant toutes inconstantes, il ne devoit pas demeurer long-temps dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'ame est en désordre & comme en délire, & qu'après s'être défendue des apparences, & avoir coupé, pour ainsi dire, une tête à l'hydre, elle se laisse suborner aux foiblesses de l'amour, qui lui fait souvent paroître des chimères pour des vérités, & qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émue d'une passion violente, comme est la jalousie, puisse juger juste dans sa propre cause, & qu'elle puisse voir la lumiere parmi tant de ténèbres dont l'amour lui offusque la raison. *Moysé* avoit trouvé un expédient sur cela,

* Qui speciosior se ipso est, debet habere suspecta bona sua,

sans que l'homme & la femme fussent eux-mêmes leur propre juge. Le Grand-Prêtre faisoit boire aux femmes accusées d'impudicité, un grand verre d'eau très-amere, qu'on appelloit *eau de jalouſie*. Il prétendoit par-là guérir l'esprit des maris jaloux en faisant paroître le crime par l'effet de cette *eau de probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conserver la santé de celle qui étoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, & je ne fais si nous pourrions croire qu'un larcin secret pût être découvert par ces sortes de moyens.

Cependant l'âme, agitée de diverses passions, cherche toutes sortes de moyens pour se dégager des doutes qu'elle s'est fait : alors la curiosité l'anime à examiner toutes les circonstances de l'affaire ; elle observe & épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perde ; mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'étoit, & au lieu de le guérir, elle y apporte souvent la gangrene. C'est ce que nous ont voulu dire les Théologiens Paiens, par la

fable qu'ils nous ont débitée, savoir, que *Vulcain*, ennuyé un jour des impudicités de sa femme, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalouſie en présence de tous les Dieux qu'il croyoit lui être propices & favorables; mais, après avoir tendu des rets pour surprendre *Mars* & *Vénus* ensemble, bien loin de guérir par-là sa passion, il se l'accrut, & fut estimé infame parmi les Dieux, pour avoir découvert un crime caché; & de plus, les Dieux furent si scandalisés de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux: la vengeance se mêle avec la jalouſie; & pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foibleſſe de leurs femmes, en découvrant leur ſecret amoureux, ils s'attirent la riſée de tout le monde, & une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais, comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit ſuject au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait ſon bonheur & ſon plaisir, & qu'un autre ne s'en empare. C'est proprement cette

tette crainte, que nous appellons *jalouſie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange que les mêmes inclinations, qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine?

Cette jalouſie est si forte & si puifante dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, selon le rapport de *Tertullien*, qui, au moindre petit bruit que faifoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, appréhendoient qu'on n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plutôt emparée d'une ame foible, que la haine y trouve aussi-tôt sa place; mais comme l'amour n'en est pas entièrement banni, il s'y passe d'étranges défordres par tant de passions si oppoſées les unes aux autres; & si l'ame n'en est point détruite, elle ne doit assurément fa vie qu'au nombre de ses ennemis; car, d'un côté, la haine glace le cœur, où l'ame fait sa principale demeure: elle y éteint presque les esprits, & y suffoque la chaleur naturelle; d'un autre, l'amour le

brûle, & en y dilatant ses petites cavités, il en augmente les esprits & la chaleur. Pauvre cœur, que ce monstre de passion te fait souffrir ! C'est de ces passions contraires que naissent la colere, les chagrins, la fraude, l'espérance, le désespoir, la joie, la tristesse, la fureur, la rage, & puis l'envie de se venger aux dépens de sa vie & de sa réputation ; il y en a eu même qui ont poussé leur jalouſie jusqu'après leur mort, comme fit ce Roi de Maroc, qui, après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort ; c'est pour cela qu'il la mit en croupe derrière lui sur son cheval, & que poussant vivement le cheval, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le rapporte *Jean de Léon*.

Mais n'allons point chercher les histoires de l'antiquité sur les effets de la jalouſie, nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva il y a quelques années à Nice en Provence. Le Seigneur de Castel-Novo, âgé de soixante-sept ans, devint si éperdument amoureux de sa bru *Perrinne de Harcoüette de S. Jean de*

Morienne, que son mari & sa femme lui étant un grand obstacle pour l'exécution de son premier dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille de chambre de sa femme; mais comme l'amour & la jalousie sont exposés à mille accidents divers, le beau-pere trouva la mort où il pensoit trouver des plaisirs; car, sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein, comme il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le scandale arrive, & par-là on publie souvent un crime caché, dont le malheur s'étend quelquefois aux successeurs. Si par hasard la personne jalouse vient à se reconnoître lorsque la maladie est formée, & qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant pour toutes ses peines la douleur & le repentir, qui sont les effets d'un amour déréglé & la fin de la jalousie: car, par-tout où se trouve la jalousie, par-tout se trouve l'amour; & comme la vie accompagne toujours les malades, & que la douleur ne touche jamais les morts, ainsi la jalousie n'abandonne jamais les

amoureux, & ne se trouve jamais où il n'y a que des froids & des indifférents.

Après avoir découvert la naissance, la cause, la nature & le progrès de la jalouse, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner présentement les différences & les effets.

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions, & qu'elle les modere avec tant de force, quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvements impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie*; mais il fut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalouse. *Jules-César* avoit tant de force sur son ame, que, bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en usèrent *Auguste*, *Luculle*, *Antoine* & *Pompée*. Ces grands hommes, qui

avoient sujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit: on les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux, qu'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudents. Ils savoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, & que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusqu'aux enfants qui ne les en raillaissent.

Les femmes naturellement sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite, & ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légère jalouſie de ce que son mari *Abraham* caressoit *Agar*; mais la raison vint aussi-tôt au secours de sa passion, & après l'avoir heureusement combattue, elle consentit que son mari fit des enfants à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice*, qui, touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfants de son mari *Dejotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fit à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses & rampantes; l'amour & la

jaloufie s'y font ressentir avec plus d'empire, & y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître, ceux qui en sont enivrés appréhendent tout; une œillade les incommode, une conversation les importune, une promenade les inquiète, une collation leur déplaît, & une lettre les chagrine; ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice, à qui les yeux s'éblouissent, les pieds chancellent, le corps tremble, ils craignent de tomber, quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté, il n'y a que les sages & les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion: les autres, qui tiennent le milieu, & qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits faibles ou médiocres; ils ont un chancré caché dans le cœur, & comme parlent les Médecins, un *noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes, c'est à-dire, que la jaloufie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits que par des passions ennemis & par des rêveries continues; c'est de-là que viennent

les inquiétudes, les extravagances, & même la folie & la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison, comme *Lépidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jaloufie dans l'homme & dans la femme, & si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme; & bien que la femme soit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que, s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus foible, & que par-là elle a plus besoin du secours & de l'appui de l'homme, elle a aussi plus de crainte de le perdre quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au Chapitre

précédent, elle reçoit aussi beaucoup plus d'impression par les mouvements de l'amour & de la jalouse.

La lasciveté est encore une puissante cause de l'excès de cette passion; elle la presse plus que nous, & l'engage plus fortement à être plus jalouse: en effet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, & dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentements qu'elle desire avec ardeur, & le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colere & y demeure davantage, & alors la jalouse devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalouse; il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Médée*, qui tua ses propres enfants pour se venger de son mari, ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, surnommé *Dieu*, laquelle, selon le rapport de *S. Jérôme* sur *Daniel*, fit mourir *Bérénice* avec son enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, & puis elle s'empoisonna de

de désespoir. C'est cette passion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Ecclésiaste, que *la femme jalouse étoit la douleur du cœur de son mari & les plaintes de sa famille.*

Les hommes en usent à peu près de la même façon, si ce n'est que la lasciveté n'a point tant de part dans leur jalouse qu'elle en a dans celle des femmes : ils appréhendent seulement qu'un autre ne ravisse le bien qu'ils pensent n'appartenir qu'à eux seuls ; & dans cette noire pensée, ils se chargent d'une des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalouse qui fit perdre la vie à *Mariamne*, parce que son mari *Hérode* ne pouvoit souffrir que l'on aimât sa beauté. C'est aussi la même passion qui obliga le mari de la belle *Meuniere* à donner du mal secret à sa femme, pour le communiquer ensuite à un Monarque des plus illustres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les Belles-Lettres ; & comme il ne put ou ne voulut pas se venger sur sa Personne Royale, il se vengea sur le corps de sa femme, qui ensuite infecta le Roi. Je ne saurois ici passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius*,

qui, après avoir baisé amoureusement *Pontia Posthumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur; si bien qu'il arracha la vie à celle qui, entre ses bras, la lui avait si souvent redonnée.

En vérité, les hommes ressemblent bien aux cerfs, qui, étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches; aussi les Naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers qui la leur rongeoient incessamment. *François Torre* en avoit un gros dans la tête, selon que l'histoire d'Italie nous le rapporte, lorsqu'il se pendit à Modene, pendant que dans le dernier siecle *François Guichardin* en étoit Gouverneur, parce que la courtisane *la Colere*, qu'il aimoit éperdument, toucha la main d'un Gentilhomme qui jouoit aux échecs avec lui.

Mais, s'il y a de légères maladies que nous domptons par notre sage façon de vivre, il y en a une infinité d'autres qui sont périlleuses & même funestes, ou par notre faute, ou par leur propre nature, que nous ne

pouvons combattre par nos remedes : ainsi , la raison guérit les légères jaloufies , mais elle ne combat pas aisément les fortes ni les désespérées. Je ne sais si l'on eût pu guérir la violente maladie de *Procris* , que son mari *Céphale* tua pour une bête fauve , ni celle de *Thebé* & de *Luculla*. La première , au rapport de *Ciceron* , tua *Phéree* son mari , sur un fort léger soupçon , & l'autre empoisonna son mari , l'Empereur *Antonius Verus* , parce qu'il aimoit *Fabia*.

Il est donc vrai que les grandes ames savent , par la force de leur raison , résister à la jaloufie ; qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte , pour parler ainsi , sans la laisser entrer dans le logis , où sans doute , comme un soldat ennemi , elle ruineroit son hôte. En effet , un homme prudent , selon la pensée d'*Aristote* , doit savoir l'honneur qu'il doit à ses parents , à sa femme , à ses enfants & à lui-même , afin que , le rendant à ceux qui le méritent , il soit estimé juste & saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits & des médiocres , jamais la raison ne vient à leur secours ; ils se laissent entraîner à la violence

d'une passion qui les agite, & n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvements excessifs.

Je ne puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalouſie, & que l'on ne fauroit aimer sans être jaloux.

C H A P I T R E X.

Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjouée.

Nous avons prouvé ailleurs que les femmes étoient d'un autre tempérament que les hommes, & qu'étant plus froides & plus humides, il étoit bien raisonnables que la nature les eût créées de ce tempérament, parce qu'elles avoient été faites d'une autre matière que nous & pour d'autres usages : en effet, elles ont plus de part dans la génération & dans la perpétuité de notre espece que les hommes mêmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont ordinairement plus sanguines, ou plutôt qu'elles ne dissipent pas tant de sang que nous, & que d'ailleurs elles sont

plus sujettes à des épanchements périodiques & à des règles de tous les mois, qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge & la santé le permettent.

Mais, comme leur tempérament est bien différent du nôtre, il n'est pas moins dissimblable parmi elles. Il y en a de sanguines, de bilieuses, de pituiteuses & de mélancoliques, ou, pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de sèches. Ces qualités ne sont pas ordinairement seules, elles sont accompagnées d'une autre qui ne leur est pas incompatible: ainsi, les sanguines sont chaudes & humides; les bilieuses, chaudes & sèches; les pituiteuses, froides & humides, & les mélancoliques, froides & sèches. Or, de tous ces tempéraments, il n'y a que les sanguines qui peuvent servir à mon sujet; mais ce sont ces tempéraments sanguins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naissent des humeurs & des inclinations fort différentes: car, la femme sanguine-bilieuse, c'est-à-dire, la chaude & humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi son sang, sera gaie & badine; & la sanguine-mélancolique,

c'est-à-dire, la chaude & humide, où la mélancolie aura un peu de part, sera timide, mélancolique & sérieuse.

Le sang, qui est la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému & plus fluide dans la folâtre que dans la timide ; ses esprits seront plus clairs, plus mobiles & plus obéissants à l'ame, parce que la bile, qui, selon le sentiment des Médecins, est la partie la plus chaude, la plus seche & la plus légere du sang, y sera mêlée d'une maniere à ne pas nuire à la santé ; au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais & plus terrestre, & moins propre à s'agiter ; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame, parce que la mélancolie, qui est une liqueur la plus épaisse du sang, fera une bonne partie de sa masse.

Je ne prétends point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée, & qui sont véritablement folles, ni de ces autres mélancoliques froides & seches, qu'il faut incessamment pousser pour les faire agir ; mais de ces mélancoliques

qui ont le sang chaud & sec, & qui, selon l'aveu d'*Aristote*, & selon l'expérience même, sont des personnes sages & spirituelles : celles qui ont ce tempérament, ne sont ni si tristes ni si mornes que le peuple se le persuade ; au contraire, elles sont gaies & enjouées par le sang qui domine dans leurs veines ; mais, à la vérité, elles ne le sont pas tant que les bilieuses.

Je ne prétends pas aussi parler ici de ces tempéraments de femmes fort sanguines, qui n'ont que sept ou huit jours de libres pendant un mois, & qui sont sujettes pendant vingt ou vingt-deux jours à des écoulements ennuyeux, comme étoit Mademoiselle de Ling.... qui, de plus, sentoit le bouc dès l'âge de douze ans, qui sont bonnes & pacifiques, & qui, dans leur extrême vieillesse, deviennent stupides & hébétées ; mais seulement de celles qui n'ont leurs règles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites & enjouées, & qui, dans un âge décrépit, ont les sens aussi rassis que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinc-

tions de tempéraments, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines-mélancoliques : les unes & les autres sont de toute sorte de taille ; il y en a de grandes, de médiocres & de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une & l'autre ont de grosses veines aux bras & aux mains, & du poil au chignon du cou & le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, & leur a imprimé sur les joues & sur les lèvres le caractère de sa cruauté. Leurs pommettes de joues sont rouges comme des roses, & leurs lèvres comme du corail ; elles sont au toucher fermes & un peu sèches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ni le coloris du teint plâtré & dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulières, qui distinguent les filles bilieuses-sanguines d'avec les sanguines-mélancoliques : celles-là

ont un sang plus délié & plus fluide, au lieu que celles-ci en ont un plus grossier & plus visqueux. Dans celles-là, la bile se fait connoître par ses effets, c'est-à-dire, une portion du sang la plus chaude & la plus secche; & dans celles-ci, la mélancolie, c'est-à-dire, une bile brûlée & un sang épais, qui est beaucoup plus chaud & plus sec que la bile, dont souvent elle est faite. Celles-là ont un feu qui brûle, comme dans de la paille; & celles-ci en ressentent un autre, qui est allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumière que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéraments, & que nous découvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles aient toutes deux de l'embonpoint, cependant la bilieuse ayant un sang plus délié, plus actif & plus pétillant, & ses actions étant plus badines; de plus, dissipant plus de sang que l'autre, elle doit aussi être plus maigre, & ses regles ne

doivent couler que trois ou quatre jours de suite, & encore en fort petite quantité, au lieu que les regles de la mélancolique coulent plus abondamment pendant sept ou huit jours, & parce que le sang de celle-ci est plus épais & moins actif, que sa vie est plus sédentaire, qui ne lui permet pas d'en faire une si grande dissipation, & d'ailleurs qu'elle dort davantage, ses actions doivent aussi être plus lentes & son embonpoint plus accompli.

Au reste, la bilieuse a ordinairement la tête petite & les cheveux blonds ou châtais; mais la mélancolique l'a un peu plus grosse & mieux faite, & son poil & ses cheveux sont noirs; & comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à tomber dans les faiblesses de son sexe par la force de son tempérament, les anciens Romains avoient accoutumé de dépeindre les courtisanes avec des cheveux & des perruques blondes, & les sages matrones avec des noires; témoin *Pétrone*, qui, dans son histoire satyrique, donne des tresses blondes à *Lépida*, à *Agrippine* & à *Popée*, les trois plus grandes courti-

fanés de leur temps. De plus, la sanguine-bilieuse a une gorge médiocre & des tettons fermes, qui ne se touchent point, & qui semblent comme être collés à sa poitrine; mais la sanguine-mélancolique a une grosse gorge, & ses mamelles dures se touchent & se baissent l'une l'autre pour nous marquer ses inclinations secrètes & amoureuses.

Si ces deux jeunes filles sont distinguées par des signes essentiels que l'on observe dans leur corps, elles ne sont pas moins différentes par les diverses passions qui occupent leur ame.

La fille sanguine-bilieuse est de son naturel agissante & légère, hardie & enjouée, inquiète & inconstante; elle chante, elle danse, elle folâtre toujours, jamais en repos, toujours badine: l'amour paroît à découvert dans ses yeux & sur son visage, comme il est dans son cœur; enfin, c'est la sincérité même & la candeur; que si un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer: alors son feu est violent, mais il ne dure pas; c'est un feu de paille dont l'activité est bientôt ralenti: le premier venu la persuade aisément & lui fait changer de

dessein ; de sorte qu'elle se fait autant d'amants qu'il y a de personnes qui lui plaisent : son tempérament est la cause de ses inclinations ; les esprits de son sang , qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir , sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se présente ; ils ne trouvent point d'obstacle dans sa petite tête qui les arrête , & ils ne demeurent point où la raison réside : c'est ce qui la fait résoudre trop promptement , & juger avec trop de précipitation ; elle ne regarde jamais l'avenir , elle n'envisage que le présent , qui , passant fort vite , n'est accompagné que de fort peu de circonstances ; aussi se repent-elle souvent de ses desseins , & se trompe presque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces légères inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grace & moins de contrainte que l'autre ; & quoiqu'elle soit fort enjouée & fort libre au dehors , elle est pourtant fort modeste & fort retenue au dedans. Ce n'est pas une gaieté de maladie qui rit en mourant , & qui est un signe des ordures qui l'ont excitée : sa joie &

son enjouement marquent la tranquillité de son esprit, le repos de son ame, la sagesse & la vertu, qui ne se lient jamais qu'avec l'innocence & la simplicité; & si elle est si facile à persuader, elle est assurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'est un des malheurs du siecle de n'osier badiner sans que l'on s'en plaigne & sans que l'on en médise, comme si l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui court. En vérité, ces aimables personnes méritent nos respects: la naïveté de leurs actions nous charme, & la sincérité de leurs sentiments nous enchanter. Les esprits du sang de cette jeune fille, toujours émue, enflamment son cœur par la vîtesse de leurs mouvements; ils échauffent son cerveau par le passage qu'ils y font avec précipitation; en un mot, ils mettent tout son sang dans un mouvement précipité, ce qui est la cause de l'inconstance & de l'enjouement de la belle.

C'est donc son tempérament qui la rend légère, non vicieuse; gaie, non évaporée; simple, & non stupide. Si par hasard elle s'attache à un homme

pour le mariage, elle le fait plutôt par considération & par obéissance que par sa propre inclination; & comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'essence, jugez si l'amour, qui n'est qu'un enfant & qui se plaît toujours à badiner, n'augmentera pas son inclination en jouée? Elle folâtrera même jusques entre les bras de son mari, quand elle se soumettra aux ordres que la nature lui a imposé pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaisirs excessifs du mariage; ses membres ne deviendront jamais immobiles ni froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentements amoureux: si sa voix est quelquefois chancelante, ses soubirs suffoquants, sa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en accuser l'amour qui la blesse, mais qui ne la fait pas mourir. Sa légéreté naturelle, qui ne lui permet pas de s'attacher fortement à son mari, lorsqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour. Mais, la fille sanguine-mélancol-

si que a bien d'autres inclinations que celle-là ; son ame est bien plus constante & moins légere ; quand elle badine, c'est avec plus de retenue, quand elle chante ou danse, c'est avec plus de modestie : si l'amour paroît dans ses yeux & sur son visage, c'est d'une maniere forte & assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur, & qu'il y loge comme dans son trône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager si-tôt à la vue d'une personne qui lui plaît ; elle y pense long-temps avant que d'aimer : l'amour touche long-temps son cœur sans l'échauffer, & quand il l'échauffe par son feu, qui a de légers commen-cements, elle en ressent insensiblement la chaleur qui croît toujours ; & quand ce feu est une fois allumé, il est ardent & même violent ; c'est un feu dans du bois verd & dans une matiere épaisse qui ne s'éteint pas si-tôt : il n'y a ni persuasions, ni raisons assez fortes qui puissent détourner cette fille d'aimer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime ; c'est un effet de sa complexion qui la rend si constante dans ses desseins, & si résoluue dans ses entreprises.

Son sang & ses esprits bouillants, qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur & sur son cerveau, que toutes les parties de son corps s'en ressentent également: le feu qui l'anime est dans une matière si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir consommée. De-là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence & qu'elle s'abandonne avec discrétion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, & y va chercher des plaisirs pour s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse; elle est ingénieuse à se tourmenter: l'espérance la flatte & lui fait voir des voluptés excessives; ainsi, elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son ame amoureuse; & pour n'être point trompée, elle se feint des contentements dans toute leur étendue. Son imagination vive est échauffée par le désir extrême de la jouissance; son esprit même, que j'ai nommé ailleurs intelligence, semble extrêmement emporté par les émotions

tions de son ame, qui est la partie spirituelle la plus basse & la plus voisine des sens. Ses rêveries en amour sont extravagantes; elles vont jusqu'à l'extase, d'où elle ne sortira pas si-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle: car, comme le démon se mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour causer quelque part du désordre, s'il en faut croire nos Démonographes, ainsi l'amour se mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée, pour leurrer le beau sexe sous l'espérance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille est si violent, qu'elle tomberoit sans doute dans quelque désordre odieux pour son sexe, si la timidité & la crainte n'étoient de puissants obstacles pour s'opposer aux effets de sa passion amoureuse. Sa timidité naturelle est même une marque de son esclavage amoureux & du trouble qu'elle sent au dedans; & si elle paroît retenue, elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées sont celles qui sont les moins vertueuses, parce que le masque dont

elles se couvrent, empêche que l'on ne découvre ce qu'elles sont véritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud & grossier, ses esprits brillants & agités, sont la source de toutes ses passions : car son ame amoureuse, qui se sert de ces esprits enflammés pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son cœur, qu'il en est lui-même fort ému & fort échauffé ; & puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités ces mêmes esprits, les rend encore plus chauds & plus pénétrants ; si bien qu'étant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du cœur, & par la vivacité de l'imagination, qu'il se fait une multiplication & un concours d'esprits qui accablent, pour ainsi dire, le cœur & le cerveau de cette jeune personne. Il est vrai que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce qui les trouble, sur les autres parties du corps, & principalement sur les

parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire, par la ténacité de la matière dont ils sont faits, & dont l'âme se sert pour exécuter ses passions.

Si par hasard on parle de mariage à cette fille, alors tout est en trouble chez elle; elle devient rêveuse, morne, chagrine, & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces désordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur: alors elle désire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte; enfin, si l'amour l'emporte sur sa rapidité, & qu'elle consent à se jeter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'excuser son consentement par la force: alors l'amour extrême lui ôtera les forces, & s'emparant entièrement de son cœur, la laissera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'esprits qui n'auront été précipités que dans ses parties naturelles, pour obéir aux ordres de la nature; que, si alors elle donne quelque marque de vie, ce n'est que par des soupirs & des sanglots.

entrecoupés, & son extase est si grande, qu'elle n'a pas même senti les commencements des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang & ses esprits qui, étant de différente nature, font la variété de la complexion de ces deux personnes ; car, s'il est vrai que les plus timides engendrent plus de sang & plus d'humeurs superflues, parce qu'elles aiment plus l'oisiveté & le repos, il sera aussi vrai de dire qu'elles font plus de semence, & que par conséquent elles sont plus amoureuses : témoin les lapines, qui, étant les plus timides des animaux, sont aussi les plus amoureuses & les plus fécondes ; elles n'ont pas si-tôt mis bas, qu'elles conçoivent une autre fois, ou qu'elles ont déjà conçu. Cela est si assuré, qu'*Ovide*, qui est le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'amour si l'on bannissoit l'oisiveté, & que *Théophraste* a défini l'amour par une affection d'une ame paresseuse. C'est sans doute dans cette vue que deux fameux Sculpteurs de l'antiquité, *Carracus* & *Phidias*, firent *Vénus* d'une même inclination par la posture qu'ils lui donnerent ; car,

l'un la fit assise, & l'autre lui donna une tortue sous les pieds.

Il n'en est pas de même des gaies & des enjouées ; elles sont plus seches & n'engendrent pas tant d'excréments ; elles n'ont pas le temps de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour : si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang & de la multiplicité des objets qui leur plaisent ; ainsi, je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouées.

CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes grâces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignît les deux sexes, par des commandements séveres, à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs, en nous créant, des désirs suffisants pour nous porter à aimer ; témoin *Adam*, qui n'eut pas plutôt vu *Eve* qu'il en devint amoureux, &

je pense que les caresses qu'il fit à sa femme furent les premières occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent, aussi-bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve*, de son côté, n'en fut pas moins émue, sa flamme s'augmenta par le feu de son mari; & l'amour, qui n'étoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux comme il fait présentement avec nous.

Que, si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs; mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares & si inhumaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flammes innocentes par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles que de haïr plutôt que d'aimer. La plupart sont d'une autre humeur, & ils se trouvent si indispensablement obligés à aimer par une inclination secrète & naturelle, qu'ils cesseroient

plutôt d'être qu'ils ne cesseroient d'aimer : la femme principalement est de cette complexion , elle aime naturellement , elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour lui , parce qu'il est d'un autre sexe ; aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appellée un *animal sociable*.

Comme elle est faite d'une matière plus douce & plus polie que celle de l'homme , elle a aussi des parties plus mollettes & plus tendres ; son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre , & sa piété s'étend souvent jusqu'à soulager nos langueurs , quand il y iroit même de la perte de sa réputation & de sa vie. Elle auroit de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds , sans le relever aussi-tôt , pour l'embrasser ensuite avec des soupirs réitérés ou des larmes abondantes , qui sont des marques évidentes de sa tendresse : aussi nous avons remarqué ailleurs qu'elle aimoit avec plus de force & de constance que l'homme , & qu'il sembloit que la nature lui eût fait un cœur propre pour aimer ; si bien que les Historiens ne nous ont jamais parlé de femmes *misanthropes* ,

comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs l'envie déréglée qu'elles ont de se rendre immortelles par les moyens de la génération, est encore une puissante cause qui les oblige à aimer ; & parce qu'elles ne sauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement un compagnon avec qui elles puissent se lier étroitement, & par la jonction de leurs feux produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'antiquité nous a débitées, lorsqu'elle nous a fait connoître des exemples de production extraordinaire, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables, sans le commerce d'un sexe différent. Cela me paroît si impossible, que j'ai dessein de faire un discours, lorsque je traiterai des incubes, pour désabuser ceux qui pensent qu'il y en a qui peuvent engendrer sans le secours & sans le mélange d'un sexe différent.

D'autre part, la femme étant naturellement

rellement fort humide, elle engendre aussi beaucoup de sang & de semence, dont souvent elle ne fauroit se débarrasser toute seule : elle se trouve quelquefois si chargée de cette dernière humeur, pour ne rien dire de la première, qu'au rapport de *Galien*, il a fallu user d'artifice & de remedes à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne permettoit pas les caresses des hommes, pour les débarrasser de cette matière importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux, quand elle est retenue ou corrompue dans ses réceptacles & dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se répandre dans la cavité du ventre; c'est elle qui trouble l'imagination, qui déprave la mémoire, qui ruine la raison, & qui, contre les loix de la nature, arrêtant le mouvement du sang, ou le faisant bouillonner, rend les femmes froides, stupides & même extasiées, ou emportées, hardies & maniaques; enfin, c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulsif: si bien que la nature, qui, par un instinct secret, leur a montré un remede assuré pour leurs maux,

leur inspire un desir ardent de se joindre amoureusement à un homme ; & c'est cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aimer.

Au reste, la passion d'aimer ne feroit pas sans doute si violente, si la nature n'avoit établi, dans les caresses des femmes avec les hommes, des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptés par la sensibilité des parties nerveuses & naturelles de la femme, & si elle n'avoit continué ces mêmes plaisirs hors des embrassements amoureux ; car, quand il est question d'aimer, la femme a une imagination si vive & si obéissante aux ordres de l'amour, que souvent ses parties amoureuses sont échauffées & plus irritées dans l'absence que dans la présence même d'un homme : ainsi, la volupté étant continue dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aimer.

Mais encore la femme, qui est foible de son naturel, & qui, selon le senti-

ment de *Platon*, pourroit être mise au rang des animaux irraisonnables, n'envisage souvent que la volupté pour l'unique but des embrassements amoureux : son action étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans son esprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom ; & comme le plaisir est opposé à la douleur que la nature abhorre extrêmement, la femme ne considere la volupté dans ses caresses amoureuses que comme l'unique remede à ses maux.

Enfin, elle a encore une raison aussi civile que naturelle qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite aussi foible que timide, c'est pour cela qu'elle est contrainte de chercher ailleurs que dans soi-même de la force pour se défendre contre ses ennemis, & de l'appui pour se soutenir dans les occasions. La soumission qu'elle fait paroître dans l'action amoureuse, & la foiblesse de sa taille, marquent assez qu'elle a besoin du secours & de l'appui d'un homme : ajoutez à cela qu'elle a un esprit fort léger, qui demande de la prudence pour être utile à quelque chose : c'est une girouette qui tourne au moindre vent,

K k 2

& qui seroit sans doute emportée par la tempête, si la verge qui la soutient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'hui d'assez fortes pour gouverner des Royaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouille, & qu'autrefois les Amazones, qui entreprenoient des guerres sanguinaires & qui en rapportoient d'heureuses victoires, n'étoient ni foibles ni timides; car, l'expérience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules Reines d'un grand pays, ne gouvernent ordinairement que par l'avis des grands de la nation; & quoique Mr. *Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de faire, ni à nos tempéraments, la force & la hardiesse n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus timide & plus foible que nous, & qu'elle a aussi des inclinations plus fortes que nous à aimer; & puisqu'elle a pris naissance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Ecriture, &

que tout retourne , selon l'ordre de la nature , dans le lieu d'où il est sorti , il est bien raisonnable que la femme aime l'homme , & qu'elle se joigne naturellement à lui , pour se remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme , il ne lui est pas difficile d'aimer une femme qui l'aime ; on a autant d'inclination pour elle qu'elle en a pour nous ; il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à aimer : ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel . Pour la femme , la complaisance la rend soumise : faites ce qu'elle veut , c'est la gagner avec un peu de peine ; mais l'affiduité que l'on a auprès d'elle la rend esclave : car , comme elle est de la nature des enfants , qui aiment toujours à badiner quand ils en trouvent l'occasion ; ainsi , quand la femme manque de jouet pour s'ébattre , souvent elle cesse d'aimer : enfin , la pudeur lui étant quelque chose de naturel , elle desire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner . En vérité , un homme timide ne s'accorde guere alors avec la timidité d'une femme ; il faut qu'il l'attaque

hardiment, & qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciprocement, puisque l'amour est l'argent de l'amour, & que dans le pays amoureux l'on ne change jamais de monnoie ; mais il est très-difficile de se conserver l'estime que l'on s'est acquise auprès d'une belle : car, si se conserver les bonnes grâces, dépendoit de la nature, qui agit toujours régulièrement, je croirois qu'il seroit aussi aisé de se les conserver que de se les acquérir ; mais, comme il ne dépend que du caprice & de la légèreté d'une femme de nous continuer ses faveurs, il faut espérer de les perdre souvent, & même quelquefois dès le moment que nous les avons acquises.

L'orgueil & la vanité des femmes sont la véritable cause de cette perte ; elles s'imaginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas ; il leur semble que leur règne est éternel, & qu'elles feront toujours belles, agréables & maîtresses comme elles étoient autrefois ; mais l'homme, qui aime naturellement sa liberté, a de la peine à se soumettre long-temps à une belle ;

& comme cette soumission lui ôte un peu de son droit, il s'échappe quelquefois, il se dérobe, &, ce qui pis est, il se dégoûte d'une même personne; ainsi, il déplaît à la belle, qui le chasse comme un perfide & un inconstant, & comme indigne de son amour.

D'ailleurs, la femme qui aime beaucoup est fort impatiente, elle voudroit que sa passion fût assouvie dès qu'elle la presse; & si un homme épuisé, qui ne l'aura mise qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est *Pompeé* qui s'alarme de l'absence de *Néron*, ou *Agrippine* de celle de *Creperius Gallus*. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense & il se plaint. Toujours badiner & caresser, c'est son affaire; si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend & l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son amant, qui d'ailleurs, lassé du caprice & de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer; & pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs malignes & déliées qui aiguisent son imagination, & qui la rendent plus amoureuse qu'elle n'étoit auparavant. Dans cette fougue de passion, elle n'est plus à elle-même: quoi qu'il en coûte, elle veut être satisfaite; & si un homme veut alors se servir d'elle comme de remede, ou qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie ou par l'âge, il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle, tout est perdu. Point d'excuse pour lui; on s'en lasse, on s'en dégoûte, & l'on cherche ailleurs un autre, qui, par la nouveauté, s'acquittera mieux de son devoir, mais qui quittera enfin la partie par les épuisements excessifs qu'il souffrira avec cette femme amoureuse.

La jalouzie suit de bien près son infame volupté; elle pense qu'on est toujours prêt à satisfaire sa passion, & quand on ne l'est pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des débour-

sés, au lieu d'en faire chez elle : alors elle ne peut voir son amant qu'elle ne murmure, qu'elle ne se plaigne & qu'elle ne devienne triste, morne, chagrine & insupportable : elle voudroit toujours assujettir un homme auprès d'elle, & le tenir toujours en prison ; mais, comme il ne peut long-temps souffrir ses chaînes & son esclavage, il s'échappe, il fuit, il cherche ailleurs de quoi se divertir : alors la jalousie augmente, souvent elle se change en rage & en désespoir, & alors on trouve la belle plutôt disposée à la vengeance qu'à l'amour ; cet objet n'est plus aimable, c'est un démon visible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur présentement.

Enfin, son opiniâtreté est sans exemple ; on n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantements ordinaires, cachoit tous les défauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices ; mais, comme sa passion est trop violente pour feindre, on dessille enfin les yeux, & l'on s'ennuie d'être esclave d'une belle qui est si capricieuse & si incommode ; & quoi que l'on ait pu

faire pour conserver ses bonnes graces, elle est si bourrue & si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espece de vertu, elle est vicieuse, & les circonstances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable: enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long-temps se plaire auprès d'une femme qui a de semblables défauts; & comme la plupart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il me sera permis de conclure qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes graces d'une femme que de se les acquérir.

C H A P I T R E X I I.

Si la Belle plaît plus qu'e la Complaisante.

Souvent il faut un siecle entier pour faire naître une belle personne, parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, & de tant de conditions différentes du côté de ceux

qui l'engendrent, qu'il est bien difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parents n'est pas toujours dans des dispositions convenables, & la matiere dont les hommes sont faits, n'est pas toujours flexible pour lui obéir ; si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la santé, dans la jeunesse & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre cela quelques parties du corps vermeilles comme du corail rouge. La bonne grace est encore tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, & principalement du visage & des yeux, qui sont les truchements de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace qui, faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer ; mais la beauté n'est point parfaite si l'ame n'a ses agréments, & si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajétan* & le Philosophe *Socrate*, les plus laids hommes

du monde, furent si bien embellir leur ame par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer de ceux qui auroient eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardés que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps & de l'ame, qui, procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire: elle attire promptement nos yeux, & en même temps, par une tyrannie secrète, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit au Chapitre 11 de ce Livre; mais elle paroît principalement dans le visage & dans les yeux, où l'ame se représente elle-même, & où la beauté a établi son trône; aussi les Peintres n'ont accoutumé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abrégué de tout l'homme, & que c'est par-là qu'en distinguant ses traits, nous connaissons les différences des hommes.

Cette beauté ne se conserve ni par des voluptés excessives, ni par des contentements réitérés; au contraire, elle en est ternie, & souvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur & en

détruit l'éclat , il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-temps conserver sa beauté : il en est de même d'une belle femme , que le feu de la concupiscence dessèche peu à peu , au lieu que la tempérance la conserve long-temps dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu , depuis le commencement du monde jusqu'à présent , tant de crédit dans le commerce des hommes ; elle nous entraîne en dépit de nous , quelque forts & quelque constants que nous soyons ; si bien que nous sommes aussi-tôt vaincus par l'approche d'une belle personne que nous sommes forcés à aimer , si elle est de notre sexe ; mais , si elle est d'un sexe différent au nôtre , la nature , par des flammes secrètes qu'elle a excitées dans notre cœur , nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portés à aimer la beauté , puisque , selon le rapport des Poëtes , les Dieux , qui ne combattirent jamais entr'eux pour qui que ce soit , eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Hélène*. Les

Déesses ne furent pas plus d'accord qu'eux sur ce même sujet , & jamais elles ne se fussent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir , si *Paris* n'eût décidé là-dessus , & s'il n'eût prononcé en faveur de *Vénus* , comme étant la plus belle & la plus agréable des trois Déesses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse & masquée dont je prétends parler ici. L'artifice ne convient point à un beau visage ; & si la nature lui a donné quelques agréments , le fard efface & ternit ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau & le meilleur ; les mouches à miel , qui nous donnent une si agréable liqueur , ne nous paroissent pas si belles que les cantharides , qui , par leur faux brillant , cachent un venin mortel qui nous ronge les entrailles , si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée & apparente que nous voulons aimer , c'est cette beauté simple & naturelle , qui de l'ame se communique au corps , & qui nous charme si fort quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la beauté dans sa nature & dans ses effets, voyons maintenant ce que c'est que la complaisance, & puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaisante.

La complaisance est tellement nécessaire dans le commerce des hommes que, si elle en étoit bannie, toutes les conversations deviendroient des disputes & des querelles; & au lieu de la douceur & de la franchise, dont la nature nous a fait présent, nous n'aurions parmi nous que de la flatterie & des déguisements. Sans l'art de plaire, tout seroit en confusion dans la société des hommes. La complaisance est une *charité civile*, qui loue sans flatter, qui corrige sans offenser, qui guérit sans blesser, & qui ôte l'amertume des remèdes, sans en détruire la vertu; c'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorants, qui releve les scrupuleux & qui fortifie les foibles: le jugement & la discrétion ne l'abandonnent jamais; elle est sage dans ses entreprises, avisée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franche dans ses actions, égale dans ses

pensées ; enfin , c'est une vertu secrète qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aimant qui attire le fer , quelque résistance qu'il fasse ; je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les esprits les plus grossiers : elle n'est ni aveugle ni muette , comme quelques - uns l'ont dit ; elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices , & une langue pour louer sans flatterie & pour blâmer sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui convient bien aux deux sexes , mais principalement à celui qui est le plus beau ; elle le rend amoureux sans crime , libéral sans prodigalité , & complaisant sans dissimulation. Il n'y a que les grandes ames qui sont complaisantes de la sorte , & c'est cette complaisance que j'ai dessin de mettre en parallèle avec la beauté , pour savoir laquelle des deux nous charme & nous enchanter le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisance dont je veux m'entretenir présentement ; elle est un art qui trompe agréablement , qui charme & qui empoisonne en même temps tout le monde ; c'est une agréable meurtrière dont

dont les blessures nous plaisent & nous font mourir : elle est le partage des petits esprits & du peuple ; témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que des Prophètes flatteurs & complaisants, mais aussi qui en fut trompé dans la suite. L'expérience nous fait voir que les faux complaisants nous flattent pour nous détruire, & qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos pour les jeter à terre & pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les médisants, & qui pallie le vice avec les impies & les débauchés. Elle dit que la témérité est un grand courage, que l'avarice est une économie, que l'effronterie est une bonne humeur, que l'éloquence est un babil, que la modestie est une stupidité, & que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femmes pour converser avec elles, & qui obligea *Hercule* à laisser sa masse pour prendre une quenouille, à la persuasion d'*Omphale*. Ces foiblesse furent sans doute la cause qu'*Heliogabale* fit un édit contre

les lâches complaisants, par lequel il ordonoit qu'ils fussent attachés à une roue, qui auroit un de ses rayons en l'eau, & qui tourneroit de la sorte, pour nous montrer par-là l'inconstance & la mollesse de leur vie.

Si *Agrippine* eût été traitée de la sorte pour l'infame complaisance qu'elle eut pour *Bassianus*, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime; l'eau où elle auroit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de sa concupiscence, qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En vérité, cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux qui plient à tout vent, & qui croissent dans la boue, car elle est la nourrice des vices, comme la concupiscence est la mère de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance; les sages se moquent de ses souplesses & méprisent ses finesse, ses inégalités & ses trahisons. Ce fut cette funeste complaisance qui fit pécher notre première mère, & qui entraîna *Adam* dans les défrodis dont nous sentons aujourd'hui les effets.

Ce n'est donc point de cette sotte complaisance dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude & fade que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace ni les qualités de l'ame, qui font presque l'essence de la beauté dont nous parlerons.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il est aisé à cette heure de se déterminer sur la question proposée, savoir, si la belle nous charme plus que la complaisante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer; mais si cette beauté est accomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualités de l'ame, dont nous avons parlé ci-dessus, il n'y a ni charmes, ni enchantements qui soient plus violents que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embon-point & leur beau visage, avec les autres parties de leur corps, proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté; mais si un je ne fais quoi qui nous plaît, & qui accompagne leurs actions & le mouvement de leur corps, est inseparable de leur beauté, & que

d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs passions, c'est-à-dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discrètes, constantes, fidèles, complaisantes, en un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors obligés à les aimer, & par raison, & par une pente secrète que la nature nous a communiquée. J'avoue qu'il n'y a point au monde de filtres plus violents ni d'enchantements plus forts que cette beauté parfaite; témoin la belle *Theffalienne*, qui passoit pour sorciere dans la province où elle étoit, & qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'*Olimpia*, bien qu'elle eût ensorcelé le Roi *Philippe*, son mari. Cette Reine connût bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur & sa complaisance étoient les seuls filtres dont elle se servoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit usé pour enchanter son mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualités médiocres, cela suffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aimer. Elles ménageroient nos inclinations, feroient pencher notre volonté du côté qu'il leur plairoit; &, par une tyrannie secrète & aimable,

elles s'empareroient de notre cœur & séduiroient notre raison , quelque résistance & quelques efforts que nous puissions faire. C'est une puissance naturelle à laquelle nous ne pouvons résister ; nous en sommes même convaincus dans la suite & captivés dans l'absence. Mon Dieu ! quelle force est-ce là qui nous entraîne si puissamment , & qui fait même agir nos parties amoureuses , sans que nous ayons le pouvoir de les arrêter ? Je veux dire que nos parties naturelles , quelque impuissantes à l'amour qu'elles puissent être , obéissent à cette beauté , qui , nous frappant l'imagination , nous embrase le cœur , nous échauffe le sang , nous enflamme nos parties naturelles , & qui , par l'abondance des esprits qui y sont portés , les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eut eu ces charmes , elle n'eût pas donné à son mari *Lucrece* une boisson pour être aimée ; car , au lieu de lui procurer de l'amour pour elle , *Lucrece* en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. *Cesonie* , femme de l'Empereur *Caligula* , manquoit aussi de cette beauté enchanteresse , puisqu'elle donna à son mari un breuvage ,

qui, au lieu de l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage & de la fureur. Des boissons qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, & par-là sont opposées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs; au lieu que les remèdes dont nous parlons sont naturels, & ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La complaisance n'agit pas comme la beauté parfaite; ses charmes sont plus lents, & ses attraits ne nous emportent pas avec tant de vitesse & de précipitation. Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, & d'un je ne sais quoi qui est inseparable de ses mouvements, & qui fait agir les femmes d'une maniere qui nous plaît, cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du temps pour aimer une femme complaisante: on observe ses actions, on regarde ses mouvements, on considere son humeur; & comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi

de la beauté que nous avons décrite : d'abord elle s'empare de notre raison, elle fait ployer notre volonté & nous attire avec violence ; notre sang en est promptement ému, nos esprits fortement agités, notre imagination vivement frappée ; & nos parties naturelles, quelque foibles & quelque vieilles qu'elles soient, en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature leur a prescrits.

Mais, comme la belle & la complaisante ont chacune des qualités particulières qui charment ; que la première nous éblouit à sa première vue, & que l'autre nous enchanter après l'avoir examinée de près, les sentiments se trouvent partagés sur le choix que l'on en doit faire : car, ceux qui ne se prennent que par les yeux ~~du corps~~, feront assurément pour la belle ; mais ceux qui sont pris par ceux de l'ame, préféreront toujours la complaisante à la belle ; car, la beauté étant une qualité paf-fagere, ne peut pas toujours plaire, au lieu que la complaisance étant une qualité permanente, & s'augmentant toujours à force de vieillir, les

personnes sages & posées auront sans doute plus d'estime pour la complaisante que pour la belle , pourvu que celle-là ait quelque espece de beauté ; mais , si la belle est accompagnée de la complaisance , comme nous en avons fait le portrait , qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive préférer à celle qui sera seulement complaisante , & qui manquera de ce qui est ordinairement inséparable de la beauté ?

Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui se laissent féttement persuader , ni de plus étourdis que ceux qui font les séveres & les scrupuleux.

Pétrone.

Fin du premier Volume.